

Compostelle

Ma marche intérieure

par Gilberte SAULNIER



Les Éditions
de la Francophonie

Compostelle

Ma marche intérieure

par Gilberte Saulnier



Les Éditions
de la Francophonie

Couverture: **Info 1000 Mots inc.**

Mise en pages: **Info 1000 Mots inc.**

Correction

d'épreuves: **Monique Grenier**

Production: Les Éditions de la Francophonie Correspondance
720, rue Main, 3^e étage 55, rue des Cascades
Moncton (N.-B.) E1C 1E4 Lévis (Qc) G6V 6T9
Tél. 1-866-260-9840 1-418-833-9840
Courriel: ediphonie@bellnet.ca
www.editionsfrancophonie.com

Distribution: Distribution UNIVERS
845, rue Marie-Victorin
Saint-Nicolas (Québec) G7A 3S8
Tél.: (418) 831-7474 1-800-859-7474
Courriel : univers@distribution-univers.qc.ca

ISBN 2-923016-97-1

Tous droits réservés pour tous pays
© 2005 Gilberte Saulnier
© 2005 Les Éditions de la Francophonie

Dépôt légal – 3^e trimestre 2005
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
Imprimé au Canada

Il est interdit de reproduire cet ouvrage en totalité ou en partie, sous quelque forme et par quelque procédé que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur, conformément aux dispositions de la Loi sur le droit d'auteur.

Dédicaces

*À Gérard, mon compagnon de route,
par ta patience, ta compréhension et ton support,
tu m'as permis de vivre de belles expériences.*

*À mes enfants et leurs familles
pour leur support moral et physique :*

*Jean, son épouse Danielle et leurs enfants
Karine et Gabrielle ;*

*Mario, son épouse Rolande et leurs enfants
Myriam et Philippe ;*

Joanne ;

Charles, son épouse Nathalie ;

*Maurice, son épouse Ruth et leurs enfants
Maurice et Chloé ;*

Sachez aller jusqu'au bout de vos rêves.

*À vous tous, mes lecteurs et lectrices,
qui avez des projets de vie, grands ou petits,
ne laissez jamais s'éteindre la flamme,
alimentez-la jusqu'à sa réalisation.*

Introduction



Dès le XII^e siècle, Aymeri Picaud rédigeait le Guide du Pèlerin, qui aujourd'hui encore est une aide précieuse pour quiconque désire suivre les traces de millions de pèlerins qui ont foulé le sol de l'Espagne pour se rendre à Compostelle.

Depuis tant de siècles, nombreux sont les écrits au sujet du chemin de Compostelle. Je suis persuadée que toutes ces pages mises bout à bout pourraient recouvrir tout le chemin qui mène à Saint-Jacques. Vous me direz peut-être : mais pourquoi un autre livre sur Compostelle ? Chaque expérience est unique. Avec mes mots très simples, j'ai le goût d'ajouter quelques pages, mon humble contribution, pour couvrir un autre petit bout du chemin. Ce livre témoignera donc de mon expérience personnelle des 800 km de marche de Saint-Jean-Pied-de-Port jusqu'à Compostelle. Étant donné que j'ai fait le chemin avec mon bon compagnon de route, Gérard, j'emploierai souvent la première personne du pluriel.

On me demande souvent quelle est l'origine du pèlerinage à Compostelle. Compostelle s'inscrit parmi les trois plus grands pèlerinages chrétiens dans le monde avec ceux de Jérusalem et de Rome. Nous reconnaissons tous qu'à Jérusalem, nous retournons sur les lieux mêmes de la vie du Christ ; à Rome,

les fidèles vont se recueillir sur le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul. Mais pourquoi Compostelle, en Espagne ?

Afin de vous situer dans l'histoire des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, je vais essayer de vous brosser un court historique de l'origine de ce pèlerinage. L'apôtre Jacques, fils du pêcheur Zébédé et frère de Jean l'évangéliste, aussi appelé Jacques le Majeur en raison de son ancienneté parmi les appelés du Christ, était un des amis intimes de Jésus. Par les écrits saints on sait qu'il fut présent à plusieurs moments importants dans la vie du Christ, notamment lors de sa transfiguration et de son agonie. L'évangélisation des nations existantes étant répartie entre les apôtres, Jacques reçut pour mission d'évangéliser l'Espagne. Après avoir prêché dans le désert de l'Espagne sans succès, il retourna en Palestine. Par les Actes des apôtres (12,2) on sait qu'il meurt décapité sur l'ordre d'Hérode Agrippa 1^{er}, en l'an 44 après Jésus-Christ, lors des premières grandes persécutions contre les chrétiens. Jacques fut le premier apôtre martyr.

Les compagnons de l'apôtre placèrent son corps dans une barque qui traversa la Méditerranée en empruntant le détroit de Gibraltar et qui, sept jours plus tard, aborda aux côtes de la Galice près du port d'Iria, aujourd'hui appelé Fisterra (Finistère, qui veut dire « fin de la terre »). C'est pourquoi, après avoir fait leurs dévotions à la cathédrale de Compostelle, la plupart des pèlerins font les 86 km supplémentaires jusqu'à l'océan Atlantique, c'est-à-dire jusqu'à Finistère.

Fait ou légende ? On ne saurait le dire, mais des écrits rapportent que lorsque les disciples de l'apôtre placèrent son corps sur une pierre, celle-ci prit la forme d'un sarcophage. Le tombeau ayant ainsi été abandonné, on finit par oublier son emplacement. C'est vers l'an 810-813, sous le règne de Charlemagne, que l'ermite Pelayo (Pélage) eut en songe la révélation du lieu du tombeau de saint Jacques. Après qu'il se fut confié à l'évêque Théodomir, ils partirent à la découverte du tombeau. Ils furent guidés par une étoile mystérieuse, et ils

retrouvèrent le sarcophage dans un champ où des brebis refusaient de paître. Ce champ où se trouvait le tombeau s'appela *campus stellae* (champ de l'étoile). Apprenant cette nouvelle, le roi Alphonse II (789-842) fit ériger une église. La nouvelle se répandit en Galice et on vint vénérer le saint. C'est au 11^e siècle que le lieu où repose le tombeau de saint Jacques prit son nom actuel, Compostelle.

Depuis plus de mille ans, Compostelle est l'ultime étape de millions de pèlerins se rendant vénérer le tombeau de saint Jacques. Ces marcheurs de la foi hériteront du surnom de *jacquets* (marcheurs de Saint-Jacques).

Ma motivation



Saint Jacques m'avait-il déjà choisie ? Pour ne pas passer pour une grande prétentieuse, je ferai plutôt allusion au dicton selon lequel *Une graine mise en terre germe*.

Ce dicton, je l'ai souvent vu se manifester dans ma vie. Voici qu'il vient encore une fois me prouver que lorsque nous désirons hardiment quelque chose, les mécanismes se mettent en place pour nous procurer ce dont nous avons besoin. Il s'agit d'être à l'écoute de soi et de saisir les occasions qui se présentent sous différentes formes.

Le 1^{er} mai 2000, Gérard et moi assistions au lancement du livre de Jacques Frigault, *Le carnet de route du pèlerin acadien*. J'ai dévoré ce livre, car je devore, littéralement, les livres qui m'intéressent. En le lisant, je faisais ce chemin en rêve, mais je croyais mon rêve impossible à réaliser puisque je n'avais pas l'audace d'entreprendre seule un tel périple ; il me fallait quelqu'un.

Mon rêve, je l'ai donc endormi comme le tombeau de l'apôtre avait été oublié. Suis-je vraiment trop prétentieuse si je crois que l'apôtre saint Jacques m'avait déjà choisie pour faire ce grand chemin ? À peine deux ans plus tard, il envoie quelqu'un sur ma route. Le 6 mars 2002, je reçois un appel de mon ami

Gérard me disant qu'il vient d'entendre, à Radio-Canada, un reportage d'un couple de Shediac, Clovis et Maryse, qui avait accompli ce pèlerinage en mai et juin 2001. Me faisant part de son intérêt à faire ce chemin, il venait de réveiller mon rêve. Nous échangeons les quelques informations que nous possédons et, de fil en aiguille, nous voilà en train d'aborder le sujet d'un grand départ possible.

Notre conversation téléphonique n'est pas sitôt terminée que déjà, dans ma tête, les idées se bousculent. Ce même soir, ne pouvant pas dormir, je relis d'un seul trait le livre qui au départ avait semé en moi le désir du pèlerinage. Au matin, je dressais des listes de ce dont j'aurais besoin, en ordre de priorité et avec des dates d'échéance : passeport, cours d'espagnol, sac à dos, bottes de marche, vêtements, budget... Il ne fallait surtout rien oublier. Je me suis bientôt ressaisie : « Stop ! Tu ne pars pas demain... prends ton temps ! Un grand pèlerinage ne se prend pas à la légère, ça demande d'être bien préparé. »

À ce moment-là, j'avais le vent dans les voiles : je vivais, je respirais, je mangeais pratiquement du Compostelle tellement mes pensées étaient axées sur le chemin de Compostelle. J'ai alors décidé que rien ne pourrait m'arrêter ; si Gérard abandonnait l'idée du voyage... je trouverais quelqu'un d'autre pour m'accompagner. De toute façon, je me sentais déjà engagée sur le *Camino* (chemin). Mon cheminement avait débuté ; la roue tournait et m'emportait dans le tourbillon des recherches et des lectures, je me documentais sur Internet et à la bibliothèque. Il fallait bien étudier toutes les facettes que comportait un tel voyage. Voulant mettre les chances de mon côté, j'ai rencontré aussitôt l'auteur du livre *Le carnet de route du pèlerin acadien*. C'est un homme d'une grande générosité, et il m'a prêté des livres et m'a prodigué encouragements et conseils.

Préparatifs



J'élabore un régime de vie en trois volets, car il faut être prêt physiquement, psychologiquement et spirituellement. Maintenant que cette graine est en terre, il ne faut surtout pas la laisser mourir ; nous la nourrissons en partageant nos lectures, nos rencontres avec d'autres pèlerins, nos craintes, nos découvertes sur l'histoire du chemin et l'histoire de l'Espagne. Une fois sur le *Camino*, je réaliserai que le côté psychologique du pèlerinage est tout aussi important que le côté physique ; si la forme physique s'acquiert tout de même en marchant, il faut, dès qu'on arrive en Espagne, être prêt à affronter la barrière de la langue et de la culture espagnoles.

J'ai adopté depuis longtemps la marche quotidienne comme activité physique. La seule habitude que je change est que je chausse mes nouvelles bottines de marche afin de bien les roder et d'y ajouter quelques kilomètres de plus chaque jour. En septembre 2002, question d'évaluer notre endurance à marcher des journées entières en montagne dans des conditions difficiles et dans toutes les conditions climatiques, nous avons passé 6 jours dans l'environnement naturel du parc de Sutton en Estrie. Chaque matin vers 8 heures, équipés comme de vrais pèlerins, chargés de nos sacs à dos (8 kg), bâton à la main et chaussés de nos bottines, nous partions, avec une bonne collation et notre

dîner, à la conquête d'une de ces pistes de montagne qui nous faisaient monter jusqu'à 968 m d'altitude. Après avoir survécu à ces montées parfois vertigineuses, je me sentais prête à attaquer les Pyrénées.

Fascinés par les montagnes, le mois suivant, nous gravissions le Mont Carleton (altitude 820 m), le plus haut mont des Maritimes. C'est une montée non négligeable de deux heures et demie. Notre récompense... elle est au sommet. Assise sur un rocher comme tous les autres randonneurs, j'admire, je médite, j'écris, je goûte à cette splendeur que le Créateur nous offre pour le plaisir des yeux. Aucun peintre ne pourrait reproduire la beauté naturelle de l'ensemble de ces montagnes dans toutes leurs couleurs et même si mes mots étaient un pinceau, il me serait impossible de décrire la satisfaction que je ressens d'avoir atteint mon but.

Dans les préparatifs physiques, il ne faut pas omettre le magasinage. Il faut trouver les vêtements appropriés, en tissu léger qui sèche vite, le sac de couchage, la trousse de premiers soins et le strict nécessaire de toilette. Le sac à dos étant la maison du pèlerin, il ne faut pas le surcharger. Transporter sa maison sur ses épaules pendant 33 jours n'est pas une mince affaire. Quand vint le temps de faire mes bagages, ce fut le grand dilemme : il fallait choisir, entre deux vêtements, lequel restait dans mon sac et lequel restait à la maison. Pendant les trois derniers jours, j'ai rempli et vidé mon sac à dos cinq ou six fois, pesant et soupesant chaque objet, évaluant sa nécessité à mon projet de marche pour ainsi réduire le poids à son minimum. Ce n'est pas facile de se limiter au strict nécessaire lorsqu'on est habitué à traîner des objets superflus dans nos bagages. Voilà ma première leçon d'abandon. Je partais avec un sac à dos de 8 kg. (Voir le contenu, annexe 1)

Avec toutes ces préoccupations physiques et psychologiques, il ne faut pas minimiser le côté spirituel. C'est le but premier du pèlerinage : « *Un pèlerinage est un acte volontaire et désintéressé par lequel un homme abandonne ses lieux coutu-*

miers, ses habitudes et même son entourage pour se rendre, dans un esprit religieux, jusqu'au sanctuaire qu'il a délibérément choisi.» (Guide du pèlerin)

Le côté spirituel... je l'ai confié à saint Jacques. S'il m'avait choisie, il me conduirait à bon port avec l'aide de Dieu. (Prière, annexe 2)

Le Seigneur est mon berger, je ne manquerai de rien,
Il me fait reposer dans de verts pâturages.
Il me conduit auprès des eaux reposantes,
Il restaure les forces de mon âme.
Il me mène dans le droit chemin,
Pour l'honneur de son nom.
Quand même j'aurais à marcher dans la vallée obscure,
Je ne craindrais aucun mal, car tu m'accompagnes.
Ton bâton de berger, voilà qui me rassure. (Ps 23,1-4)

Désormais, mon psaume préféré me parlera davantage; le bon berger a veillé pour que rien ne manque. Pendant mes préparatifs, les choses semblaient me tomber du ciel. Je suis convaincue qu'il n'y avait pas de coïncidence et que mes prières à saint Jacques et à la Vierge Marie portaient fruit.

Voici quelques petites anecdotes de choses qui me sont arrivées tout bonnement.

Le 25 mars, ma bru, Rolande, m'appelle de l'Ontario et me demande si ça m'intéresse d'avoir un bâton de marche parce que Mario en a fait un pour moi; si je le veux, ils vont me l'apporter car ils viennent le 31 mars pour Pâques. Je suis stupéfaite... je lui fais part de notre projet de marche. Il faut dire qu'à ce moment-là, nous étions encore indécis, alors nous n'en avons soufflé mot à personne. J'étais bouleversée, il me venait à l'esprit que quelques jours auparavant, en priant saint Jacques pour le bon déroulement de mes préparatifs, j'avais reçu un message intérieur; une sorte de petite voix intérieure me disait: « Tu recevras le bâton du pèlerin. » Et voilà, j'en recevais

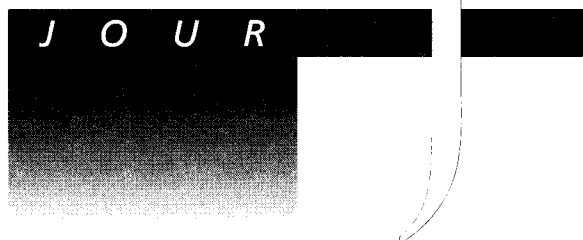
un de mon fils. Est-ce que saint Jacques voulait m'envoyer un signe que je devais partir ?

Tout mon univers semblait tourner autour de Compostelle. Mon amie, Lorraine, déniche la revue *Fêtes et Saisons* ; la revue au complet est consacrée à l'histoire du chemin de Compostelle ainsi qu'à des témoignages. Elle me fait cadeau d'un exemplaire, je suis réellement servie à souhait. Il faut que je précise qu'à ce moment-là, mon amie connaissait mon projet.

Je désirais connaître un peu la langue espagnole... Voilà qu'un cours est annoncé pour l'automne, au Centre universitaire de Shippagan ; nous nous y inscrivons. Ce cours ainsi que notre petit dictionnaire espagnol nous a aidés à nous débrouiller en Espagne.

Lorsqu'un doute ou une crainte se pointaient dans mon esprit, ils étaient aussitôt dissipés par une force qui m'était envoyée par nul autre que saint Jacques ; des livres, des rencontres venaient me donner le courage d'entreprendre ce pèlerinage. Et un dimanche, en ouvrant la télé pour regarder *Second Regard*, je suis même tombée sur un reportage d'un pèlerin de Compostelle, Marcel Lebœuf ; il en parlait avec tant de conviction et de passion que j'avais hâte de marcher dans ses traces. C'était un pur hasard, car je dois vous avouer que je regarde rarement la télévision, et surtout pas le dimanche.

Le mardi 13 mai 2003



Jour du départ, jour de fébrilité

La graine a été semée, elle a été bien arrosée; elle a germé et produit son fruit.

Enfin le jour du départ est arrivé. Nous partons de Tracadie à 7 heures pour nous rendre à l'aéroport de Moncton. Une fois encore, saint Jacques a fait son œuvre; peu avant notre départ, une amie de Gérard nous offre de garer notre voiture chez elle, disant qu'il n'est pas question de laisser notre voiture à l'aéroport pour une aussi longue période. Elle a même la gentillesse de venir nous conduire à l'aéroport, alors que notre idée première était de prendre un taxi pour nous y rendre.

Surprise à l'aéroport lorsque nous apercevons Clovis et Maryse, le couple de Shediac, qui nous avait épaulés dans notre projet et prodigué de précieux conseils. Nous marcherons les mêmes 800 km qu'eux ont marché l'année précédente. Qu'ils se déplacent pour nous saluer et nous souhaiter *Buen Camino*

nous a beaucoup touchés. C'était bon de les voir, on aurait dit des amis de longue date; et pourtant, on les avait rencontrés deux fois seulement. C'est ça, l'esprit d'entraide et de camaraderie dont nous avons été témoins tout au long du chemin de Compostelle. Le *Camino* faisait déjà des amis, car il nous reliait par un intérêt commun. Ils nous firent des mises en garde; ils nous donnèrent aussi des conseils et un petit cadeau très utile, des «barres santé».

Nous voyageons de Moncton à Toronto, puis de Toronto à Madrid, avec une attente de plus de 4 heures entre les vols. Heureusement que mon fils, Mario, sa femme, Rolande et mon petit-fils, Philippe sont venus nous rejoindre à l'aéroport! Nous l'avons beaucoup apprécié. Avec un décalage de 7 heures, nous atterrissons à Madrid à 7 heures, le matin du 14 mai. Nos réservations pour le train qui nous transportera à Handaye vers les frontières de la France sont pour 18 h 05, ce qui signifie environ 12 heures d'attente. Pour moi, le *Camino* commence ici: première leçon... la patience. J'avais l'impression que le temps s'était arrêté, les aiguilles de ma montre semblaient ne plus bouger tellement je vérifiais l'heure souvent. Crevée de fatigue, je voulais arriver au plus vite à l'hôtel pour dormir. Nous avons marché un peu dans Madrid, sans trop nous éloigner de la gare. Le trajet en train dura cinq heures. Ce trajet me parut toutefois de courte durée, tant le paysage était beau: montagnes, vallons, champs en culture... et les arbres étaient d'un vert vif comme je n'en n'avais jamais vu. Puis, ce fut une petite balade en taxi jusqu'à Irun, près des frontières de la France, où nous avons réservé une chambre, étant donné que les trains ne voyageaient plus après 23 heures, dans cette région de l'Espagne. Quel bonheur que de trouver son lit! Nous étions debout depuis plus de 24 heures.

En raison du manque de sommeil, nous nous sommes réveillés à 11 heures le lendemain. Nous avons pris un taxi pour nous rendre de nouveau à la gare de Handaye puis, de là, par le TGV jusqu'à Bayonne, sur le territoire français. À partir de

Bayonne, nous avons pris un petit train de banlieue pour nous rendre finalement à Saint-Jean-Pied-de-Port, en France, notre point de départ sur le *Camino*. Ce petit train de deux wagons sert principalement à transporter les pèlerins qui arrivent de France, d'Allemagne, de toute l'Europe et d'ailleurs. Nous étions une quinzaine, ce jour-là, dans ce train qui nous ballottait d'un bord à l'autre, nous faisant presque croire que c'était un train préhistorique. C'est dans ce train que nous avons fait nos premières rencontres du chemin : un Allemand, Herbert, un couple belge et deux sœurs hollandaises, Louise et Yo Otto Gergen, des pèlerins que nous croiserions tout au long de notre route et avec qui nous avons lié des liens d'amitié et d'entraide.

Il est environ 14 heures ce 15 mai, à notre arrivée à Saint-Jean-Pied-de-Port. Nous nous rendons à l'accueil de l'association des pèlerins pour nous inscrire. Ici, nous recevons notre carnet de pèlerin (*Credencial*), que nous ferons estampiller toutes les fins d'étape dans les refuges. C'est comme un passeport qui nous donne accès aux refuges pour un coût minime et d'autres privilèges ; il nous permettra entre autres de recevoir la *Compostela* (attestation que nous avons complété le chemin) quand nous serons rendus à Compostelle.

L'accueil est très chaleureux, je me sens déjà une pèlerine en marche. Le premier refuge est complet. Une des bénévoles, Anne, nous conduit à pied par de petites rues étroites et très escarpées au refuge chez Jean ; mais c'est plein là aussi. Il y a beaucoup de pèlerins aujourd'hui car, en France, les transports ont été en grève ; la grève est terminée, et il y a un surplus de voyageurs. Elle nous achemine vers un troisième refuge, où il y a deux places (un lit superposé). Et voilà, c'est notre baptême comme pèlerin, ici débute notre vie dans les «ALBERGUES SUR LE CAMINO FRANCES».

Saint-Jean-Pied-de-Port (c'est Saint-Jean au pied du col ou port, ce qui veut dire passage dans la montagne vers l'autre versant) est une pittoresque petite ville basque de moins de 2000 habitants, située sur la Nive, à la base des Pyrénées. La

ville fut bâtie entre les 8^e et 9^e siècles par les Rois chrétiens de Navarre, qui s'opposaient aux conquêtes de l'Islam en Espagne. L'économie de la ville est basée sur l'agriculture et l'élevage, du mouton surtout, et elle est renommée pour son fromage. Le touriste aussi contribue pour une grande part à l'économie. Nous, nous n'avons pas le temps de faire du tourisme même si la ville est très jolie, avec ses maisons aux balcons fleuris, et que les gens sont très chaleureux. Il nous faut trouver de la nourriture que nous bourrerons dans notre sac à dos pour la journée de demain, car nous partirons tôt le matin. Ça promet d'être une longue journée de marche. Nous attaquerons aussitôt les Pyrénées, sans possibilité de ravitaillement jusqu'à Roncevaux, c'est-à-dire 27 km.

Avant de retourner au gîte d'étape chez la Basque pour une bonne nuit de repos qui nous permettra de rattraper le sommeil perdu, nous nous assoyons sur une terrasse pour déguster un repas en compagnie d'un prêtre très sympathique. D'ailleurs, il faut reconnaître que nous sommes en France ici ; nous parlons la même langue, ce qui facilite la communication, tandis qu'à Madrid, il y avait la barrière de la langue car notre espagnol était limité. De prime abord, j'avais déduit que les Espagnols étaient un peuple froid mais sur le *Camino*, j'allais découvrir des gens chaleureux et serviables, preuve qu'il ne faut pas juger un livre par sa couverture. Voilà une autre leçon de vie que le *Camino* se charge de nous inculquer : éviter les jugements téméraires.

Le vendredi 16 mai 2003



Saint-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux

27 km

Certains guides nous donnent une distance de 25 km, mais d'autres guides disent 26 et même 28 km. Je crois réellement que c'est entre 26 et 28 km parce que nous avons marché pendant plus de huit heures.

Le matin du grand départ, nous chaussons nos bottes, enfilons nos gros sacs à dos, remplissons nos gourdes de 1,5 litre d'eau (ce qui ajoute au moins deux autres kilos au poids de notre sac) et, munis de nos bâtons de pèlerin, nous débutons donc notre première journée de marche en toute confiance, après avoir dit notre prière à saint Jacques et lui avoir demandé sa protection.

Toute fière de moi, je pensais: «Nous nous sommes très bien préparés et nous sommes en pleine forme. Après tout, les Pyrénées ne peuvent pas être pires que les six jours passés dans les montagnes de Sutton en septembre dernier.» Mais...

ce que je ne savais pas, c'était que ce jour même, LE VRAI TEST allait avoir lieu.

On part de Saint-Jean-Pied-de-Port, on traverse la Nive et on quitte par la Porte d'Espagne ; puis, on suit la route qu'on appelle la « Route Napoléon », et on amorce aussitôt la montée. Le soleil brille, il fait beau et le paysage est superbe : des points de vue à couper le souffle. Que demander de plus ! Cependant, nous réalisons vite que nous avons manqué les flèches qui indiquaient le sentier et que nous avons pris la route vers Saint-Michel ; cela ajoutera quelques kilomètres de plus à notre trajet. Qu'importe, tout est tellement beau : les montagnes et les vallons s'entrelacent, les moutons, les vaches et les chevaux broutent paisiblement dans leur pâturage montagneux. Le tintement des clochettes, les bêlements, les hennissements et les meuglements se mêlent aux chants des oiseaux dans une symphonie tellement belle que seul le cœur peut l'apprécier à sa juste valeur. La nature me parlait, m'invitant à réfléchir au vrai sens de mon pèlerinage.

Tout allait allégrement quand, vers 11 heures, il commença à pleuvoir. Heureusement, nous étions équipés d'un grand poncho qui couvrait aussi notre sac à dos et de guêtres pour protéger nos bottes et bas de pantalon. Avec la pluie, survint une brume tellement dense que l'on voyait à peine le bout des bâtons.

Tout à coup, nous nous apercevons que nous ne voyons plus de flèches jaunes, qui indiquent que nous sommes toujours sur le *Camino*. La visibilité était réduite à cause de la brume, et nous avons par mégarde pris un mauvais sentier ; il faut dire qu'il y en a plusieurs dans les montagnes. Je dois préciser que nous avons laissé Saint-Jean-Pied-de-Port à 200 mètres d'altitude pour atteindre, après cinq à six heures de marche, le niveau de 1400 m d'altitude sur une montée quasi continue. Puis ce fut la descente jusqu'à Roncevaux (niveau 962 m environ), ce qui représentait trois heures de marche encore. La route est goudronnée sur à peu près la moitié du trajet. Puis, nous quittons cette route pour un sentier de montagne devenu

assez boueux à cause de la pluie. Nous traversons la frontière espagnole, qui est marquée par une clôture de barbelés sur les côtés du chemin.

Vers 17 heures, nous débouchons enfin sur une route asphaltée qui est sûrement la N-135. Nous nous demandons de quel côté nous diriger, car il n'y a pas d'indications et nous ne voyons aucune habitation. Soudain, nous voyons trois femmes surgir d'un autre sentier. Comme nous, elles n'ont aucune idée où elles se trouvent. Nous faisons donc la connaissance de Lise et Élise, toutes deux du Manitoba, et de Renate, une Allemande. Trempées et fatiguées, elles décident de se poster de chaque côté de la route pour arrêter la première voiture qui passera. Après un court laps de temps, une gentille Espagnole s'arrête et nous offre de faire demi-tour pour nous conduire au refuge de Roncevaux, à 3 km de là. Avec un généreux sourire, elle nous prie de monter sans se soucier de nos bottes pleines de boue et de nos vêtements trempés. Ce fut presque un tour de force que de s'entasser dans sa petite voiture : cinq personnes, deux gros sacs à dos (les autres avaient fait transporter leurs bagages ce matin-là), avec nos bâtons de marche sous nos pieds. Nous étions comme des sardines en boîte, mais heureux d'être enfin rendus à destination. Elle refuse les euros que nous lui tendons avec gratitude ; pour seul paiement, elle nous demande de prier pour elle à Compostelle. L'image de son sourire restera toujours gravée dans ma mémoire... elle fut notre ange, ce jour-là.

Sur le *Camino*, il y a toujours un ange pour te porter secours, et ce sont ces gens qui surgissent chaque fois que tu as besoin d'aide, de renseignements, de conseils ou d'encouragement. Je vous assure que nous avons imploré souvent nos anges. J'ose espérer que nous aussi avons été des anges pour quelqu'un à un moment donné sur le *Camino*.

Le refuge de Roncevaux, une ancienne église datant du XIII^e siècle, peut accueillir 140 pèlerins ; il y a là 70 couchettes superposées et très tassées, à tel point que l'espace entre ces couchettes est juste assez grand pour que nous y déposions notre

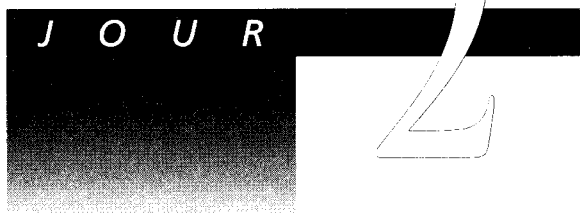
sac à dos. Nous nous installons après avoir payé 5 euros chacun à l'*hospitalero*, comme on appelle le bénévole responsable dans chaque *refugio* ou *albergue* que nous rencontrerons à chaque fin d'étape. Une bonne douche... nous sommes chanceux, l'eau est encore chaude malgré le grand nombre de pèlerins au refuge, qui est rempli. Heureusement, dans chaque auberge, on a aménagé un endroit pour faire notre petite lessive à la bonne vieille façon de nos grands-mères, c'est-à-dire sur une planche à laver avec du savon de pays. Après une journée de marche, nos vêtements ont grandement besoin d'un rafraîchissement. Le soleil est revenu, et le linge a le temps de sécher avant notre coucher.

Nous rejoignons d'autres pèlerins au restaurant *Casa Sabrina*, pour le souper des pèlerins servi à l'heure des Espagnols, soit 21 heures. Pour 9 euros, nous avons droit à un repas complet : entrée de pâtes, truite et pommes de terre, le dessert et le vin sont inclus, naturellement.

J'étais bien rassasiée et fourbue de ma longue journée, et le sommeil ne s'est pas fait attendre. Je n'ai même pas entendu les ronfleurs qui, apparemment, faisaient presque lever le toit du dortoir, selon les dires de certains pèlerins. J'ai fait un drôle de rêve cette nuit-là : ma mère accouchait et une femme est venue frapper à ma porte pour me demander des linges pour l'accouchement. Cette femme ou sage-femme est revenue deux fois à ma porte. Est-ce que les douleurs de ma marche étaient aussi intenses qu'un accouchement ou est-ce que la première journée de marche est l'accouchement de mon pèlerinage ? Peut-être qu'un jour je trouverai la réponse...

En analysant ma première journée, je réalise que j'ai vécu beaucoup plus qu'une journée tant les expériences se sont succédé. Je repense à mon idée : une graine mise en terre germe... La germination est faite ; maintenant, il faudra cultiver cette plante pendant ce long pèlerinage pour en récolter les fruits à Compostelle.

Le samedi 17 mai 2003



Roncevaux à Zubiri

24 km

Roncevaux ou Roncevalles, en espagnol, est empreinte d'une histoire très ancienne. C'est à proximité de cette ville du Navarre au col des Pyrénées, qu'en l'an 778, Charlemagne revenant de l'Espagne dans une lutte contre les Sarrasins (nom donné aux musulmans au moyen âge) son arrière-garde commandée par Roland, le preux chevalier, fut massacrée. Roland, le neveu de l'empereur, mourut dans cette bataille. Cette époque devint le prétexte de la plus ancienne chanson de gestes *La Chanson de Roland*.

Nous laissons Roncevaux vers 8 h 15, car nous avons de la difficulté à nous procurer de la nourriture pour la journée. Le soleil brille de tous ses feux et la température est agréable. Nous traversons de jolis villages aux noms fort différents de ceux de nos villages canadiens : Burguette, Espinal, Viscaret, Linzoáin... Des villages aux maisons presque identiques, des maisons de stuc blanc avec des toits de tuiles rouge brique. Aux

fenêtres sont accrochés des volets mais, vu l'heure matinale, ils sont fermés, ce qui nous donne l'impression que le village est abandonné. Cependant, les petits balcons à l'étage supérieur sont garnis de fleurs, des géraniums surtout, ce qui ajoute de la couleur et nous montre qu'il y a de la vie même si nous voyons peu d'habitants. Je suis fascinée de voir la propreté de ces rues étroites bordées de trottoirs, qui sont d'ailleurs beaucoup trop étroits pour que nous puissions y marcher sans accrocher nos sacs à dos sur les murs des habitations. La seule solution est de marcher carrément dans la rue, ce qui ne pose pas de problème, car il n'y a pratiquement pas de circulation dans ces villages.

Après quelques kilomètres, je commence à ressentir une douleur à la plante des pieds. Ai-je des ampoules ? C'est la bibitte la plus redoutée des pèlerins ; pourtant, je me croyais en forme et à l'abri de ces maux. Je dois arrêter souvent pour vérifier mes pieds et les reposer un peu, c'est pourquoi nous arrivons à Zubiri à 17 heures. À cette heure-là, les refuges sont remplis. Notre espagnol n'étant pas très bon, il est difficile de se faire comprendre par *l'hospitalleria*. En plus, nous nous faisons narguer par un Allemand qui nous dit : « Quand on voyage, on doit savoir la langue du pays. » Je suis fâchée contre cet homme, que je trouve arrogant, et je me sens misérable car c'est à cause de moi que nous sommes arrivés trop tard au refuge. Un couple belge, qui parle le français et l'espagnol, nous tire de l'embarras en faisant l'interprète. Ils sont très gentils, ils sont même prêts à nous céder un de leurs lits si nous sommes prêts à coucher à deux dans ce petit lit simple. Nous déclinons leur offre parce que nous jugeons que ce ne serait pas juste de leur enlever leur confort et, de toute façon, nous ne serions pas confortables pour autant. Le pèlerin a besoin d'une bonne nuit de sommeil s'il veut être frais et dispos pour entreprendre tôt sa journée de marche.

Il n'y a pas de téléphone dans les auberges, on se fait donc appeler un taxi par l'hospitalière, qui a un cellulaire. L'hôtel le plus près est à 6 ou 8 km du refuge et hors de notre route. Il

faudra donc revenir à Zubiri demain matin pour reprendre le *Camino*.

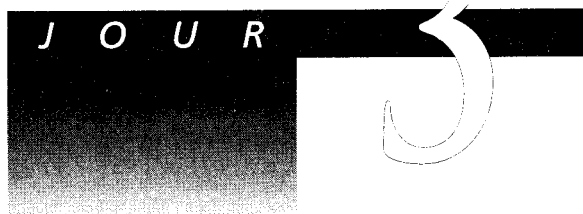
Il est 17 h 30. Mais étant donné que les Espagnols ne sont pas pressés, le taxi ne pourra venir nous prendre qu'à 19 heures. Je suis fatiguée, j'ai grand besoin d'une douche et d'un bon repas... mais il faut patienter et attendre. Nous sommes à la merci du pays et de son mode de vie. C'est un vrai test pour ma patience, et je rumine : « Ah, ces Espagnols ! Leurs taxis sont comme leurs restaurants et leurs épiceries, ils fonctionnent seulement quand ça leur plaît. » Pour soulager mes pieds, je m'assois dans la cour, puis j'enlève mes bottines et laisse mes pieds sécher au soleil ; c'est le seul réconfort que je désire en ce moment. Je ne désire même pas nouer des relations avec les autres pèlerins. Gérard est mon exemple de patience et d'acceptation. Il ne me fait aucun reproche sur mon humeur, au contraire : pendant que je reste là à me sentir inutile, il s'informe et apprend où se trouve l'épicerie. Il nous faut des provisions pour demain ; quand nous serons rendus à l'hôtel, il sera trop tard. Il est l'homme rationnel, il se rend serviable ; et moi, je suis la femme émotive qui s'apitoie sur son sort.

Heureusement, le jeune chauffeur est très sympathique et parle français en plus. Oh, comme il roule vite ! Les routes sont tortueuses, mais il est habile et sait manœuvrer dans ces tournants à 45°. Apprendre à être prêts à partir tôt le matin et apprendre une bonne leçon de patience et d'acceptation nous a coûté 40 euros à l'hôtel, 9 euros de taxi pour y aller et 9 euros pour retourner au *Camino* le lendemain matin, mais cela en valait la peine. Nous avons eu une bonne nuit de sommeil, et de pouvoir me prélasser dans une vraie baignoire d'eau chaude m'a refait une humeur neuve.

Après mûre réflexion, je reviens à cet Allemand qui m'a offensée par ses propos à notre arrivée à l'auberge ; je dirais qu'il ne suffit pas de savoir la langue du pays ; il faut aussi apprendre leurs coutumes, leur façon de vivre, et s'y conformer. Aujourd'hui, j'ai compris que le *Camino*, ce n'est pas seule-

ment de la marche. Il se charge de nous enseigner des leçons d'humilité, de patience et d'acceptation de nos limites. Il a le pouvoir de nous révéler des vérités sur nous-mêmes, tant nos qualités que nos défauts.

Le dimanche 18 mai 2003



Zubiri
à Villava **18 km**

Il fait très beau, le soleil brille. La piste n'est pas accidentée, mais la marche devient difficile car des ampoules se forment à la plante de mes deux pieds. Chaque pas est douloureux, il me semble que les cailloux, même les plus petits, traversent la semelle épaisse de mes bottines. Je m'appuie de plus en plus sur mon bâton. Je suis obligée de ralentir ma marche. Ce bâton qui a été mon bon compagnon dans les Pyrénées ne m'offre aujourd'hui que très peu de secours pour atténuer la douleur.

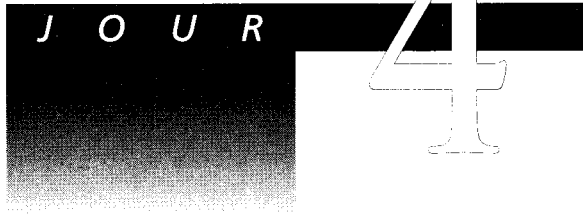
Gérard est d'une grande patience. Il m'attend, il m'aide à soigner mes pieds et m'encourage. Je m'en veux de ralentir sa marche. Lui n'a aucune difficulté et pourrait aller plus loin. C'est mon orgueil qui en prend un coup. J'ai toujours été la femme forte capable de donner une grosse journée d'ouvrage; ici, je dois accepter mes limites. Aurais-je quelques leçons à apprendre ? Si c'est le cas, le *Camino* s'en charge ! J'en déduis que nous sommes très petits, très vulnérables, et que nous

devons accepter l'aide des autres, chose que j'ai toujours eu de la difficulté à accepter.

Lorsque nous arrivons au refuge de la Trinidad de Arre à Villava, un autre test pour exercer ma patience m'attend. Il faut cette fois s'asseoir à la porte du refuge et attendre, car il ouvre seulement à 15 heures. Je reçois l'attention et les bons conseils de plusieurs pèlerins. Anglais, Français, Canadiens, Espagnols, Belges, Hollandais, Allemands, Brésiliens... il n'y a pas de barrière de langue, de différence de culture ou de rivalité entre nationalités ou classes sociales. Nous sommes égaux et avons un but commun. Nous formons une grande famille internationale qui s'entraide. *Si les nations étaient tissées de la même entraide et amitié... que l'univers serait beau!* Il n'y aurait pas de guerre en Irak en ce moment.



Le lundi 19 mai 2003



**Villava
à Cizur Menor 11 km**

Mes pieds font de plus en plus mal ce matin. À 6 km de Villava, nous entrons dans la ville de Pamplona. Nous croisons Lise et Élise, les deux Canadiennes. Lise me conseille une petite pharmacie située à un coin de rue de là et où elle est allée se procurer des médicaments pour sa tendinite. Ça valait le détour, les deux pharmaciennes sont très attentives à mes besoins et s'affairent autour de moi; elles me conseillent des produits pour mes pieds et une semelle caoutchoutée qui atténuera la douleur. Elles ne parlent que l'espagnol, mais nous réussissons à communiquer sans difficulté. Elles ont sûrement secouru des centaines de pèlerins de toutes les nationalités parmi ceux qui défilent à travers Pamplona jour après jour; les ampoules, les tendinites et autres maux du pèlerin n'ont plus de secrets pour elles.

Après un bout de chemin, je décide d'abandonner mes bottines pour chausser des espadrilles que Gérard a apportées avec lui et qu'il n'utilise pas. Avec les semelles caoutchoutées

et mes bas « wigwam », mes bas préférés pour la marche, c'est parfait. Nous continuons lentement jusqu'à Cizur Menor, à seulement 11 km de là.

Pamplona est une belle et grande ville d'environ 200 000 habitants. Cette ville a du charme avec ses rues ombragées et ses grandes places bordées de platanes; ces arbres dont les branches se rejoignent pour former un parasol au-dessus des trottoirs permettent aux marcheurs de se protéger du soleil ardent. Heureusement que nous ne sommes pas le 7 juillet, car c'est le festival de *San Fermin*. À cette fête, on relâche des taureaux dans les rues de la ville pendant que des centaines de jeunes hommes vêtus de la traditionnelle chemise blanche et d'une ceinture rouge courent en avant des taureaux, essayant de gagner la course. Je crois bien que les taureaux m'auraient piétinée. Je fais attention à la façon dont je pose le pied, c'est comme si je marchais sur des œufs ou plutôt sur des planches cloutées. Ma marche est tellement lente que je pourrais compter tous mes pas. À cette vitesse, j'ai l'impression qu'on n'en finira jamais de traverser cette ville. Nous marchons en silence. Tout à coup, mes larmes se mettent à couler à flots. Je suis incapable de les retenir tant je me sens impuissante et un fardeau pour Gérard; il porte mes bottes par-dessus le marché. Il me respecte dans mon désarroi et ajoute les quelques mots dont j'avais besoin: « Ne t'en fais pas, ça va aller. » Puis, nous nous enfermons à nouveau dans notre silence. Toutefois, il m'attend et marche à côté de moi. C'est encore mon orgueil qui est blessé. Cette blessure est bien plus profonde que celle de mes pieds.

Je n'aurais jamais imaginé que l'œuvre du *Camino* pouvait faire sortir, après seulement 4 jours de marche, autant de « bibittes » qui avaient élu domicile dans ma personne sans que je m'en rende compte. La marche solitaire est propice à la réflexion, elle aide aussi à brasser les choses en soi. Comment sera la suite du chemin ? Pour un caractère coriace comme le mien, ça promet !

Nous nous arrêtons à Cizur Menor, au refuge de Maribel Roncal. C'est un refuge confortable, agrémenté d'un bassin d'eau pour ses tortues ainsi que d'un jardin regorgeant de fleurs et d'arbres. *L'hospitalera* est française, par-dessus le marché ! En terre espagnole, c'est un véritable cadeau. Elle est très attentive aux pèlerins et, lorsqu'elle m'aperçoit en train de crever mes ampoules, elle s'empresse d'aller chercher une seringue pour que je puisse retirer le liquide afin de faire sécher la peau. Elle donne des conseils, par exemple, se masser les pieds matin et soir avec du Vicks. À tous les pèlerins, elle prêche les bienfaits des ingrédients médicamenteux du Vicks, soit le camphre, le menthol et l'essence d'eucalyptus. Cela semble très banal comme médicament, mais on verra bien si ça fonctionne ; je m'empresse d'aller m'en procurer à la petite pharmacie tout près.

L'histoire des cloches de l'église en face du refuge vient de la famille de M^{me} Roncal. Elle donne rendez-vous à 19 heures aux pèlerins intéressés, elle nous ouvre l'église et nous fait monter au clocher pour sonner les cloches. Elle nous raconte pourquoi sa famille avait fait poser ces cloches... dommage, je n'ai pas noté son histoire.

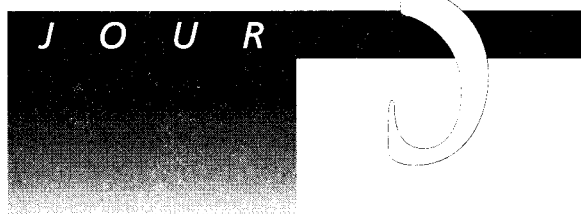
Ce soir, dans la cour du refuge, deux pèlerins, un Brésilien et un Français, je crois, nous font l'honneur de leur musique : de la musique à bouche et de la cornemuse.

Lise, qui souffre d'une tendinite, et moi faisons des arrangements pour prendre l'autobus demain matin jusqu'à Puente la Reina, question de donner un repos à nos bobos. Demain, l'ascension de la *Sierra del Perdón*, dont la pente est très prononcée jusqu'à atteindre l'altitude 780 m, sera assez astreignante. Gérard marchera avec Elisa et Renate ; de cette façon, nous ne retarderons pas leur marche. Curieux, ce *Camino*, il va te chercher quelque part... Pourquoi mes pieds ?

Nous rejoignons d'autres pèlerins pour le souper au restaurant, car on ne peut pas cuisiner au refuge. C'est toujours intéressant de partager les événements de notre journée, et c'est

aussi une occasion de recevoir des conseils ou des mises en garde pour le lendemain, car certains pèlerins n'en sont pas à leur première expérience du chemin. Ma voisine de table est une Anglaise, Susan, une femme très sympathique. Nous partageons nos expériences du *Camino*. En échangeant avec elle, je lui raconte le rêve que j'ai fait quelques jours auparavant. Elle me suggère de faire analyser mon rêve à mon retour et, à son tour, elle me raconte pourquoi elle a pris un long congé du travail pour faire ce pèlerinage. Ayant reçu une proposition en mariage, elle voulait se donner un temps d'arrêt pour réfléchir. Son ami lui suggéra d'aller faire le *Camino* pendant que lui garderait ses deux «teenagers». Je pense que c'est une belle preuve d'amour que de lui accorder cette liberté.

Le mardi 20 mai 2003



**Cizur Menor
à Puente la Reina 20 km**

Ce sont 20 km que je n'ai pas marchés. Dans l'autobus, je retourne et retourne la question dans ma tête : Pourquoi mes pieds ? Un jour, la réponse surgira sûrement. Je m'inquiète un peu. Mes pieds seront-ils assez bien pour reprendre la marche demain ? Je remets aussitôt toutes ces questions dans le camp de saint Jacques en pensant que c'est un cadeau qu'il me fait. J'en profite pour me reposer et admirer le paysage. Demain, quoi qu'il advienne, je marcherai.

Lise et moi arrivons à l'*Albergue Santiago Apostol* en avant-midi. L'hospitalier, un homme de race noire et d'une stature imposante, est surpris de nous voir arriver si tôt en avant-midi et nous pose bien des questions. Nous lui faisons comprendre pourquoi nous arrivons en matinée, mais il semble ne pas nous croire. Il insiste pour voir nos passeports et nos *Credenciales*. Finalement, il nous rend nos passeports mais garde nos *Credenciales* jusqu'à l'ouverture de l'auberge en après-midi,

nous précise-t-il. Il ne nous inspire pas confiance, et c'est avec réticence que nous lui laissons ces documents, car il faut quitter le refuge pour aller manger.

Ce soir, nous avons fait un paquet des choses que nous jugeons inutiles pour le *Camino*, y compris mes bottes. Je vais continuer avec les espadrilles de Gérard. Demain matin, en passant dans Puente la Reina, nous le laisserons poste restante à Santiago, où nous pourrons le récupérer à notre arrivée. Le sac à dos sera plus léger. Voilà une autre leçon de vie que le *Camino* se charge de nous enseigner : apprendre à se dépouiller du superflu. Et notre vie est encombrée de superflu ; regardons seulement nos maisons, nos garde-robes, nos garde-manger, sans parler de tous les mythes et « bibittes » qui hantent notre existence. Durant notre vie, nous accumulons un tas de bagage inutile, autant matériel que psychologique. Le matériel... après tout, je porte ma maison sur mon dos. J'ai tout ce dont j'ai besoin dans mon sac, et je peux fonctionner avec le minimum. Pourquoi dois-je avoir tant de choses chez moi ? Nous sommes tellement matérialistes ! C'est facile de fonctionner avec peu de choses matérielles, mais le côté psychologique, les blessures, les souvenirs, les peurs... ce sont des bibittes dont il est difficile de se départir. Au moment où nous croyons les avoir enterrées pour ne plus les revoir, elles ressurgissent, elles semblent nous coller à la peau. Il faut travailler sans relâche pour les combattre.

El Albergue Santiago Apostol, à Puente la Reina, est un beau refuge neuf avec des chambres de 5 et 6 lits superposés. Il y a 115 places en tout, des douches privées avec des portes, c'est un luxe... merci ! Souvent, dans les refuges, les douches n'ont même pas de rideaux. L'établissement comprend aussi un restaurant où nous rejoignons Lise, Elisa et Renate pour le souper du pèlerin. Demain, je reprendrai le *Camino* à pied en espérant que les pieds se portent bien avec l'aide de saint Jacques.

Je crois que Lise et moi avons perdu une belle journée de marche, car le paysage était magnifique. Si j'en juge par les

photos prises par Gérard, les points de vue sont superbes. Au point culminant de Alto de Santa Maria de Erreniaga (780 m), on peut contempler le bassin de Pamplona et les Pyrénées. Là-haut se trouve le monument aux pèlerins; on voit de larges figurines de pèlerins à pied, à dos d'âne et de cheval. On peut aussi apercevoir d'immenses éoliennes blanches qui étalent leurs bras au sommet des montagnes. Ce qui m'a grandement impressionnée, ce sont les immenses champs remplis de coquelicots qui pointent fièrement leurs têtes au-dessus de la culture d'orge.

Le mercredi 21 mai 2003



**Puente la Reina
à Villatuerta**

18,5 km

Nous laissons Puente la Reina (Pont de la Reine) en franchissant à nouveau le célèbre pont médiéval qui enjambe l'Arga. Ce pont que fit construire au XI^e siècle la reine Estefania, épouse du roi de Nájera, donna le nom à cette ville. Ce pont en pierre, avec ses six arches et son dos arrondi, est un magnifique ouvrage esthétique digne d'une reine, un type d'architecture que l'on ne retrouve plus dans la construction de nos ponts modernes. Nous faisons un petit détour en ville pour poster notre paquet, puis nous reprenons notre route en empruntant à nouveau ce fameux pont qui me fascine.

Il fait toujours très beau. Le paysage m'émerveille. Nous traversons des vergers, des vignobles, des champs parsemés de coquelicots parmi la récolte de blé et d'orge. Que c'est joli, ce rouge mêlé à toutes ces teintes de vert! Les couleurs se fondent dans un paysage féerique d'une beauté qui m'invite à la louange. Nous marchons sur des sentiers étroits de terre battue

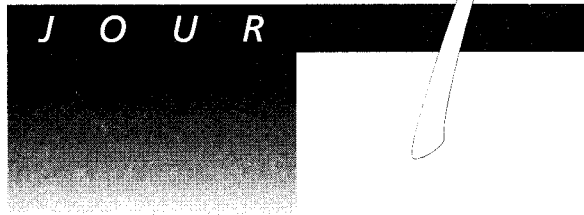
qui serpentent entre collines et ravins, sur un terrain irrégulier. Nous traversons plusieurs villages : Eunea, Nareru, Cirauqui, Lorca... Ces villages, nous les apercevons de très loin, juchés sur le haut d'une colline. Ils nous semblent si près et, pourtant, nous devons marcher encore et encore, contourner les collines, faire leur ascension pour ensuite redescendre dans la vallée. En arrivant à proximité de ces villages, nous pouvions entendre les cloches des églises sonner. À ces moments-là, je me permettais de rêver, de m'imaginer que les cloches sonnaient pour saluer notre passage ou bien que saint Jacques voulait nous dire : « Vous l'avez atteint, continuez ! » C'est une sorte d'encouragement peut-être, car si les derniers jours j'étais la brebis blessée, aujourd'hui je peux marcher sans trop de malaises.

Au détour d'une montagne, je découvre un joli village et des églises à visiter tandis que, à l'approche d'un gîte, j'ai la joie de retrouver enfin les amis pèlerins avec qui j'ai tissé des liens d'amitié.

En marchant sur le sentier ce matin, j'ai trouvé un petit pendentif représentant un ange. Ce soir au refuge, lorsque j'ai raconté ma trouvaille à Lise, elle a été fortement surprise, c'était le sien. Elle l'avait reçu d'une amie de travail en guise de protection sur le *Camino*. Elle était passée environ 30 à 45 minutes avant nous, pourtant, beaucoup de pèlerins étaient passés après elle... Coïncidence, ou quoi ? Pourquoi moi ?



Le jeudi 22 mai 2003



**Villatuerta
à Los Argos 22,5 km**

Comme la marche est agréable, aujourd'hui ! Le *Camino* ne présente aucune difficulté. Je gambade presque comme une chèvre de montagne. Le paysage est superbe. Je réalise que les cinq premiers jours, j'étais concentrée sur le moi : mon corps, ma personne. Je vivais beaucoup d'insécurité ; par exemple, trouver notre nourriture présentait quelques problèmes, les heures d'ouverture des magasins d'alimentation n'étant pas toujours les mêmes d'un village à l'autre. En Espagne, tous les commerces ferment l'après-midi ; c'est la sieste. Dans les petits bourgs, on peut la plupart du temps se procurer le pain frais du jour le matin, car le camion du boulanger passe de village en village en klaxonnant et les villageois sortent alors acheter leur baguette de pain. Trop souvent, si le son du klaxon parvenait à nos oreilles, nous étions encore trop loin du village pour arriver à temps.

Maintenant, je peux goûter à tout ce qui m'entoure, les beautés et richesses du pays. Que ce soit les églises que nous visitons chaque jour, les mignons petits villages ou la nature en fleurs, tout m'émerveille.

Le *Camino* croise souvent des routes où les voitures roulent à très grande vitesse ; ce matin, en arrivant à la croisée de deux de ces routes, nous avons eu la surprise de voir un monument à la mémoire d'une Canadienne, Mary Catherine Hepton, décédée l'année précédente après avoir été frappée par une voiture en traversant la route. Nous faisons un petit bout de prière en sa mémoire, puis nous traversons cette route en redoublant de prudence.

À 2 km du départ, nous traversons la cité d'Estella. L'origine du nom actuel de la ville viendrait d'un miracle observé au XI^e siècle ; une pluie d'étoiles aurait permis à des bergers de découvrir une statue de Notre-Dame du Puy. En castillan, étoile se dit *estrella*, ce qui serait devenu Estella par la suite. Ce nom même nous ramène à l'étoile qui a guidé l'ermite Pélage jusqu'au tombeau de saint Jacques. L'Espagne est cousue d'intéressantes légendes qu'il est fascinant de découvrir à notre passage. Cette cité pullule de grandes places ; on peut y admirer, autour de la place San Martin, l'ancienne mairie (XVII^e siècle), le palais des rois de Navarre (XII^e siècle), l'église San Pedro de la Rua et son cloître (XII^e siècle), celle de San Pedro de Lizarra (XII^e-XIV^e siècles) et celle du Saint-Sépulcre (XIII^e siècle). J'énumère tous ces lieux pour montrer la richesse culturelle conservée dans ces édifices alors que, dans notre milieu, on détruit tout ce qui est ancien et fait partie de notre patrimoine acadien au nom de la modernisation. Prenons donc une leçon de ces pays-là !

Après Estella, le sentier nous menant à Irache serpente entre de grands vignobles. Nous passons près du monastère bénédictin de Santa Maria la Real d'Irache (958) : il est le plus ancien de toute la Navarre. Il semble que les moines y sont installés ici depuis des siècles. Aujourd'hui, on y exploite un immense vignoble où on fait un excellent vin. En 1991, pour

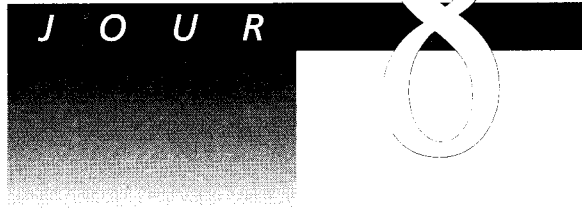


commémorer le centenaire des Bogadas (caves) Irache, deux fontaines furent installées qui invitent les pèlerins à s'abreuver ; une fontaine indique *agua* (eau) et l'autre, *vino* (vin). Sur le mur, on y trouve un écriteau qui se lit comme suit : « Pèlerin ! Si tu veux de la force et de la vitalité pour parvenir à Saint-Jacques-de-Compostelle, prends une gorgée de ce grand vin et porte un toast au Bonheur. » Toutefois, une autre inscription précise *A beber sin abusar* (boire sans abuser...). Nous franchissons les énormes grilles de fer qui donnent sur une cour pour nous joindre à d'autres pèlerins en train de lever leur verre au *Camino* ; mais à 9 heures du matin, le goût du vin est moins apprécié. Après avoir goûté à ce vin exquis, nous en conservons dans notre bouteille pour le casse-croûte : nous l'apprécierons beaucoup plus assis en pleine nature, et en mangeant notre repas du midi.

Même avec tous ces kilomètres dans les jambes, c'est chaque soir plus fort que nous, il faut visiter les alentours. Ce soir, à Los Arcos, ne fait pas exception. Après nous être installés à l'auberge des pèlerins et avoir exécuté le rituel de chaque soir, soit douche, lessive, épicerie et souper, nous partons à la

conquête de cette ville d'origine romaine. Que de charme elle a ! Nous défilons sur les places du Pozo, des Frutas et sur la vaste et pittoresque place Santa Maria, où nous admirons des arcades et des maisons arborant des armoiries, puis nous assistons à la messe en l'église Santa Maria, cette église dont les retables dorés attireraient trop mon attention pour que je suive la messe avec piété, à moins que l'admiration soit aussi une prière. Après la messe, deux dames nous font faire un tour de l'église ; mais étant donné qu'elles parlent seulement espagnol, je n'ai pas pu tout saisir, ce que je regrette fortement.

Le vendredi 23 mai 2003



Los Argos à Viana

20 km

C'est la fête de Joanne, ma fille a 40 ans aujourd'hui. Dans le Nunavut où tu travailles, Joanne, il fait certainement plus froid qu'ici (nous subissons la grande chaleur aujourd'hui). Cependant, la beauté du paysage me fait oublier cette grande chaleur. Le *Camino* s'enfonce dans une succession de grandes cultures parsemées de vignobles. Ces vignes plantées avec une si grande symétrie (les plants sont tous bien alignés et à égale distance les uns des autres) me font penser à un travail de petit point ou à une couverture piquée à la main. C'est réellement féérique !

Aujourd'hui, nous traversons seulement deux petits villages situés à peu près à mi-chemin du parcours. Tous les villages se ressemblent dans cette région; des rues très étroites nous mènent entre des maisons de pierres ou de briques agrémentées de petits balcons fleuris et de volets que le paysan ferme pour la nuit. On ne voit pratiquement personne dans ces villages, les gens sont aux champs, je suppose.



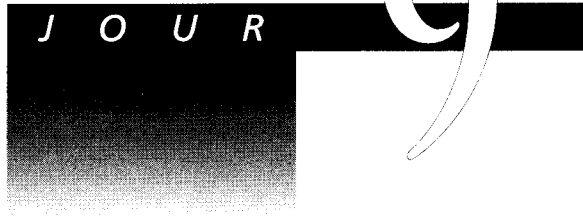
Nous avons atteint la limite du Navarre. Voici Viana, une ville nichée sur une colline dominant la vallée du rio Ebro, un pont de pierre traverse ce fleuve et nous sommes à la porte de la capitale de la Rioja, région réputée pour ses vins. Ce soir, nous couchons au refuge Andres Munoz, un très beau refuge avec une cuisine. Un saut à l'épicerie pour se procurer de quoi faire la popote afin de manger à une heure raisonnable; pas besoin d'attendre que le restaurant ouvre. De toute façon, à la cuisine, nous pouvons rencontrer d'autres pèlerins pour partager nos expériences et surtout faire l'itinéraire pour le lendemain car certains ont des guides plus à jour que le nôtre. Nous recevons aussi de précieux conseils de ceux qui ont déjà fait *le Camino*. Ce soir, nous partageons le repas avec Herbert, un Allemand fort gentil. Herbert nous dit qu'il a vécu à Toronto pendant plusieurs années, cela facilite la conversation surtout que son anglais est très bon.

Étant donné que le petit drapeau canadien collé sur notre bâton du pèlerin identifie notre nationalité, les gens à qui nous parlons sont fascinés par le Canada. Ils nous posent beaucoup

de questions. J'ai l'impression que le Canada est très mal connu. Quelle surprise pour plusieurs d'entre eux : « Nous parlons français mais nous ne sommes pas québécois. » Pour eux, les francophones sont au Québec, tous les autres Canadiens sont anglophones. J'aimerais leur dire : « Détrompez-vous mes chers, il y a beaucoup plus que le Québec qui est français. » Au lieu de me sentir frustrée, mon patriotisme prend le dessus, je m'empresse de leur faire une petite leçon de géographie du Canada et d'histoire acadienne sans oublier de mentionner notre fierté d'être acadien.

Ce soir nous assistons à la messe en l'église Santa Maria. Ces églises âgées de plusieurs siècles me fascinent toujours par leur beauté ; de grands autels remplis de dorure et de nombreuses statues ornent ces églises. Après la messe, le prêtre demande aux pèlerins de s'avancer pour la bénédiction spéciale. Ce soir, nous sommes plusieurs. C'est toujours touchant de sentir l'attention que les habitants portent aux pèlerins. Aux messes du dimanche, les pèlerins ne sont même pas sollicités pour la quête, évidemment, notre accoutrement identifie notre statut de pèlerin. Dans les paroles prononcées pour la bénédiction (en espagnol bien sûr) j'ai pu saisir ceci : « Le Seigneur vous a choisi pour faire ce *Camino*, pour changer votre vie. »

Le samedi 24 mai 2003



**Viana
à Navarette 22 km**

Depuis quelques jours, j'ai une toux qui m'empêche de dormir la nuit. Monique, ma voisine de couchette la nuit dernière, m'a donné quelques pastilles mais la toux ne me lâchait pas. Cela m'agaçait, car je ne voulais pas réveiller les autres. Les lits sont tellement près les uns des autres que même la respiration de ton voisin peut être dérangeante. Je me suis donc levée pour me rendre, à tâtons, à la salle de bain. Je me suis assise sur le plancher froid et humide et là, loin des bruits des ronflements, j'ai longuement réfléchi. Que de pensées et de souvenirs peuvent revenir à l'esprit dans le silence de la nuit. Aujourd'hui, je vois cela comme un temps privilégié dont j'avais besoin pour prendre une décision. Sur le chemin, je réfléchis beaucoup, mais on est toujours distrait par l'environnement. Je crois toujours au *Camino* et au travail de saint Jacques, qui a des méthodes extraordinaires pour nous enseigner le chemin, à condition qu'on ait l'esprit ouvert.

Après cette nuit perturbée, la marche est plus difficile ce matin. Je suis maussade et je bougonne en dedans de moi-même. Plusieurs choses m'agaçaient ce matin. *Primero*: les pèlerins tardaient à se lever, nous ne pouvions pas allumer la lumière et, étant donné que notre lampe de poche ne fonctionne plus, il a fallu préparer nos sacs à dos pour notre départ matinal dans la quasi-noirceur. *Segundo*: je fulminais contre ces pèlerins qui ne se gênent pas pour parler fort, sans aucun respect pour ceux qui veulent profiter du silence. Je trouve que les Espagnols parlent toujours très fort; et lorsqu'ils sont en groupe, ils parlent tous en même temps. Je me demande comment ils font pour se comprendre. Est-ce qu'il y a un échange entre eux ou est-ce que chacun dit ce qu'il a à dire, sans se préoccuper des autres, et que leur conversation n'a aucun sens ? Comment savoir... quand on ne les comprend pas ! Moi, en tout cas, je pense vraiment que personne n'écoute personne...

Une autre chose vient jeter une ombre sur mon horizon et me donner l'occasion d'exercer ma tolérance: après quelques kilomètres de marche, nous réalisons que nous avons oublié notre jambon et notre fromage dans le frigo du refuge. Il faudra se procurer de la bouffe à Logroño si nous voulons dîner. C'est la seule ville que nous traverserons aujourd'hui; elle se trouve à peu près à mi-chemin de Navarette, la fin de cette étape.

Je marche dans un silence absolu. Gérard, toujours perspicace, remarque que je suis maussade. Il s'enquiert du pourquoi de ma tristesse mais je ne réussis à lui répondre qu'après avoir versé quelques larmes. Pourquoi ? Je dois avoir une bonne leçon de vie à apprendre, et il faut que je travaille pour la trouver.

«L'EAU LAVE LE CORPS
ET LES LARMES LAVENT L'ÂME.»

Comme je suis chanceuse d'avoir un compagnon de route aussi compréhensif ! Il ne fait jamais de commentaires désobligeants sur mes comportements, il n'a que des mots d'encouragement pour moi. J'apprécie beaucoup son respect.

À mi-chemin entre Viana et Logroño, nous entrons dans le département de la Rioja, une région réputée pour ses vins .

En entrant à Logroño, la Señora Garcia a installé une table sur le bord de la route et offre aux pèlerins d'estampiller leur *Credencial* contre une aumône. C'est une dame d'allure typique qui habite une cabane avec des tas de choses tout autour. Elle possède trois ou quatre chiens qui aboient pour l'avertir à l'approche d'un pèlerin. Aussitôt, elle sort de sa demeure pour nous saluer et estampiller notre *Credencial*. Nous l'avons carrément offusquée lorsque, dans notre maladresse, nous lui avons demandé : *Cuento?* (combien ?) Il aurait fallu tout simplement déposer notre aumône dans le plat sur la table.

Nous arrêtons donc à Logroño pour nous procurer du jambon et du fromage pour notre repas du midi. Quand on marche depuis 6 h 30 du matin, s'asseoir sur le bord du chemin, déchirer une baguette de pain de ses mains et mordre à belles dents dans un bloc de jambon et de fromage... c'est tout un festin. Certains jours, nous traversons plusieurs villages ; mais aujourd'hui, Logroño sera la seule ville et nous avons encore 12 km à parcourir pour atteindre Navarette, où nous coucherons ce soir.

Logroño est une grande ville d'environ 150 000 habitants, c'est la capitale de la province de Rioja. Nous nous arrêtons pour visiter un peu, mais il faudrait y demeurer plus longtemps pour tout voir. Avant de franchir le *Puente de Piedra*, le célèbre pont de pierres, vestige du XI^e siècle, qui enjambe l'Ebre, nous passons près d'un cimetière tellement grand qu'il y a des chemins bordés de grands arbres à l'intérieur des murs. Nous succombons à la tentation d'y entrer en franchissant la grille. Nous faisons une promenade dans ce magnifique grand cimetière qui m'invite à remercier ce peuple d'avoir accueilli les pèlerins au cours de tous ces siècles ; par leur foi en saint Jacques, ils ont gardé le *Camino* vivant. Ils ont un grand respect pour leurs morts, et chaque tombe est marquée, non pas d'une petite pierre, mais

d'un beau monument digne d'un roi. Dans ce cimetière, tout inspire la paix et le recueillement.

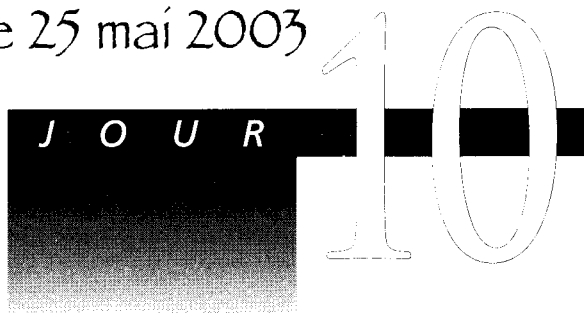
Ce soir, nous n'allons pas à la messe, mais nous visitons l'église Santa Maria del Palacio avec son clocher de 45 mètres habité par les cigognes. Quelle splendeur ! C'est tellement calme que c'est avec regret que je quitte ce lieu de méditation.

C'est samedi, les magasins ferment tôt en après-midi, nous sommes incapables de trouver de la nourriture et les restaurants n'ouvrent qu'à 20 ou 21 heures. Patience ! Patience ! Patience !

Le refuge de la mairie, rue San Juan, est confortable. C'est un vieil édifice très bien restauré avec des chambres de 5 à 6 couchettes superposées. Herbert, notre gentil Allemand, ainsi que Lise et Elisa, les Canadiennes, et Renate, l'Allemande, partagent notre chambre. C'est agréable de revoir nos amis pèlerins et de faire d'autres rencontres. Les échanges d'idées et d'expériences vécues vont toujours bon train dans les refuges.

Ma bonne humeur est vite revenue car sur le *Camino*, il y a tellement d'émerveillement, et puis... saint Jacques se charge de nous remettre d'aplomb.

Le dimanche 25 mai 2003



**Navarette
à Azofra**

22,5 km

Nous sommes partis tôt ce matin; à 6 h 15, nous étions déjà en route pendant que la plupart des autres pèlerins dormaient encore. Comme presque tous les matins, nous sommes partis sans déjeuner. Nous prenons notre pause déjeuner après une ou deux heures de marche. Je dois préciser que nous mangeons toujours un fruit avant de partir. Si un bar se présente sur notre route, nous en profitons pour prendre un *café con leche grande*. Je commence à m'habituer à ce café, mais le bon café de chez nous me manque...

Les montagnes s'éloignent progressivement pour faire place à un terrain passablement plat qui nous offre des espaces de plus en plus vastes. Souvent, le chemin se déploie devant moi à perte de vue comme un ruban, je me demande quelquefois où en est la fin. C'est La Rioja... de grandes étendues de vignes aussi vastes qu'un océan, je vogue littéralement sur un terrain inégal, montant et descendant, passant entre des canaux d'irrigation et

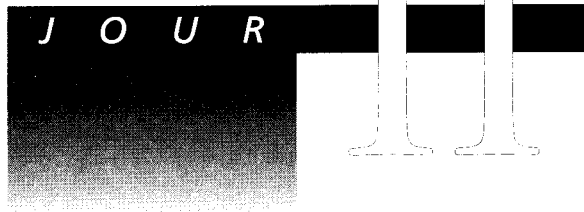
des terres cultivées pour enfin atterrir à Azofra. Je savoure ces longs trajets autant que le défi des régions montagneuses, pour moi chaque partie du pays a son cachet particulier. Je prends un plaisir fou à le découvrir et à l'apprécier.

La température est plus fraîche aujourd'hui que les jours précédents, ce qui facilite notre marche, et nous arrivons à l'auberge Dona Maria avant 13 heures. C'est un modeste refuge rattaché à l'église; il y a une cuisine, ce qui nous réjouit. Le repas de ce soir sera donc de confection canadienne: un ragoût de poulet que nous arrosons d'un bon vin du Rioja au modeste coût de 1,80 euro. À ce prix-là, qui veut s'en priver ? Un ami, qui était aussi un ancien pèlerin, nous a recommandé de boire notre *vino tinto* tous les soirs en nous assurant que c'était le carburant du pèlerin et que c'était le vin rouge qui huilait les ligaments des genoux... qu'importe, toutes les raisons sont bonnes, sans compter que le vin est bon et pas cher.

À la cuisine, nous avons fait la connaissance de Christine, une montréalaise.

À 20 h 30, j'étais déjà installée pour la nuit. C'est la récompense de partir tôt et d'arriver tôt: on peut visiter les lieux en après-midi. Demain matin, nous partirons encore tôt.

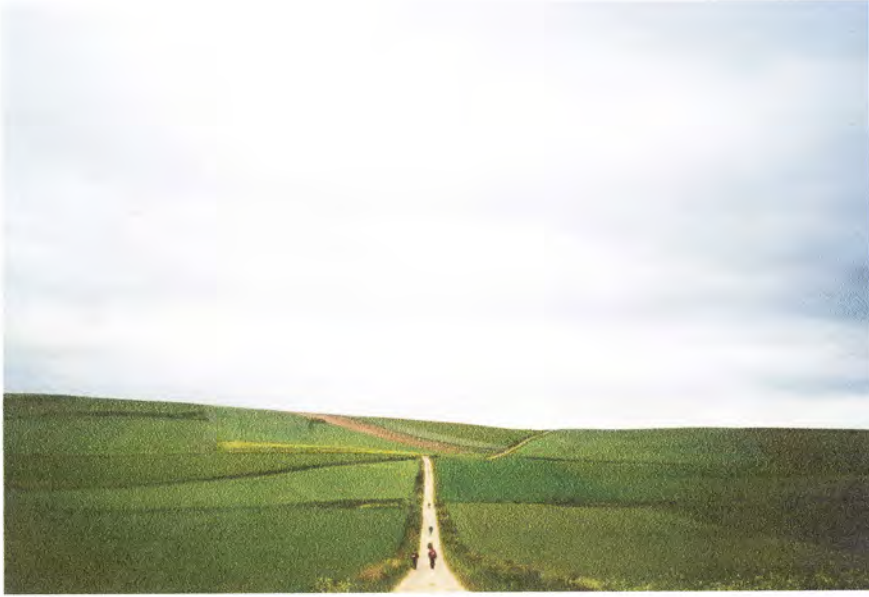
Le lundi 26 mai 2003



Azofra à Castildelgado **27 km**

Encore une belle journée fraîche, le soleil fait son apparition de temps à autre. Aussitôt que nous sortons de Azofra, c'est un *Camino* passablement droit que nous voyons se dérouler devant nous comme un mince ruban, ondulant d'une douce pente à une autre. Pour les prochains 15 km, il nous mène à travers de grandes cultures jusqu'à Santo Domingo de la Calzada, sans qu'on voie une seule habitation ou même un signe d'activité humaine.

On pourrait se demander qui a planté ces grandes étendues de céréales. Est-ce la main d'une fée? C'est tellement parfait, c'est tellement beau que je me croirais dans *Alice au pays des merveilles*! Le *Camino* a le pouvoir magique de me faire rêver, prier, méditer. Le temps est à moi, il m'appartient entièrement. Ici le temps s'arrête, mes yeux se remplissent des beautés du Seigneur et mon cœur se dilate. Je passe en revue toutes ces beautés, ces richesses et cette abondance qui



m'entourent chaque jour de ma vie et partout où je suis... je ne prends pas toujours le temps de l'apprécier et de remercier le Créateur. Dans ce décor enchanteur, je ne peux pas passer outre, saint Jacques se charge de me rappeler qui je suis et ce qui est essentiel à la vie.

Nous faisons une courte halte à Santo Domingo de la Calzada pour visiter la cathédrale. Cette ville porte le même nom que son fondateur, saint Dominique (de-la-Chaussée), il fait partie des saints bâtisseurs du chemin pour les pèlerins. Il choisit la vie d'ermite et s'installa sur les rives de l'Oja, tout près de l'endroit où les pèlerins traversaient la rivière avec grande difficulté. Sympathique à leur misère, il fit construire un pont en 1044. Dans son guide, Aimery Picaud affirme qu'il construisit lui-même le tronçon de chaussée entre Najera et Redecilla, environ 30 km en tout. Il installa ensuite une auberge et un hôpital pour soigner les pèlerins malades ou blessés. Tout en marchant, j'admire les rues dallées, bordées de platanes taillés dont les branches se rejoignent au-dessus des trottoirs, donnant de l'ombre aux passants, et de larges *plazas* d'une

propreté presque immaculée ; les Espagnols sont certainement des gens fiers.

On ne peut pas quitter Santo Domingo sans rappeler la très populaire « Légende du pendu dépendu » ou « Le miracle du coq et de la poule ». La cathédrale de Santo Domingo de la Calzada est la seule église au monde qui abrite un coq et une poule blancs, vivants et protégés par des grilles à l'intérieur de ses murs. La tradition rapporte qu'au XIV^e siècle, un couple de pèlerins allemands accompagnés de leur fils s'arrêtèrent dans une auberge, où le fils refusa les avances de la jeune servante. Pour se venger, elle cacha une coupe en argent dans sa besace et l'accusa de vol. Il eut beau clamer son innocence, le juge ne voulut rien entendre et le condamna à être pendu. Ne pouvant rien faire pour sauver leur fils, les parents poursuivirent leur pèlerinage jusqu'à Compostelle. Sur le chemin du retour, ils trouvèrent leur fils toujours vivant et se précipitèrent alors chez le juge pour lui faire part du miracle et réclamer leur fils. Celui-ci leur répondit que leur fils était aussi vivant que le coq et la poule qui étaient dans l'assiette. Et... miracle ! Les volailles sautèrent sur la table et se mirent à chanter ! Le juge ordonna que le jeune homme soit décroché et rendu à ses parents. En souvenir de ce miracle, un coq et une poule de couleur blanche sont gardés dans la cathédrale et remplacés chaque mois par d'autres.

Et encore une fois, le drapeau canadien sur nos bâtons nous a permis de nous identifier. Voyant que nous étions canadiens, un homme qui sortait de chez lui nous salua et engagea aussitôt la conversation avec nous en anglais. Il avait vécu à Toronto autrefois. « J'aimerais y retourner mais il y a le *Sras* », nous dit-il. Nous lui expliquons tant bien que mal qu'à notre départ du Canada, on avait réussi à maîtriser cette maladie. Il nous laissa tout de même un peu inquiets : nous nous demandions en effet si la situation s'était détériorée car, sur le *Camino*, nous n'écoutons pas les nouvelles et ne lisons pas les journaux non plus. Les nouvelles du monde ne sont pas ma préoccupation

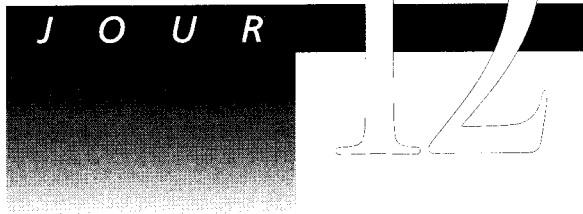
pour le moment ; ma préoccupation première est la progression sur le *Camino* et l'intériorisation.

Nous arrivons à Grenon, le dernier village de la Rioja, à 6 kilomètres de Santo Domingo. Sur la place de l'église, nous rencontrons un groupe de 20 jeunes de 13 et 14 ans de l'école Jeanne-d'Arc-de-Saint-Médard-de-Guizières, en France. Ces jeunes filles et garçons accompagnés de moniteurs et de leur aumônier marchent sur le *Camino* à raison d'une semaine par année, semaine de congé qui coïncide avec la fête de l'Ascension. Ils étaient très sympathiques et curieux de tout savoir sur le Canada. Ils nous bombardaient de questions. Ce sont les rencontres faites chaque jour qui font la richesse du chemin et nous donnent l'énergie de continuer.

À notre arrivée à Redecilla, nous nous arrêtons à l'auberge pour faire estampiller nos *Credenciales* avant de poursuivre jusqu'à Castildelgado. Yvonne, une parisienne que nous avons rencontrée à quelques reprises, n'est pas satisfaite de ce refuge et décide de faire route avec nous. Yvonne doit mettre fin à son pèlerinage dans deux jours, à Burgos, pour retourner au travail.

À Castildelgado, il n'y a pas d'auberge du pèlerin. C'est vraiment un petit bourg presque abandonné, mais l'Hostal El Chocoletero, une auberge située le long de la N120 et qui accueille surtout des camionneurs, est confortable. Ce soir nous nous payons le luxe d'un bon bain et d'une nuit sans ronfleurs. Après nous être informés de l'heure à laquelle le souper sera servi (21 heures, comme d'habitude...), nous décidons de nous procurer une bouteille de vin au bar (3,50 euros ou 5,76\$, une aubaine). Nous soupçons à la chambre et nous nous contentons des restes de notre dîner, pour pouvoir profiter d'un bon repos. Notre objectif est de partir tôt le lendemain matin, comme toujours.

Le mardi 27 mai 2003



Castildelgado à Villafranca

22 km

Depuis quelques jours, nous sommes dans la *mesata* (plateau), un terrain plat et plutôt aride. L'étape d'aujourd'hui reste dans la lignée des précédentes : collines et champs de céréales à perte de vue. Journée très intéressante : nous traversons 5 petits villages tous semblables, mais ils ont chacun un petit cachet spécial et, surtout, de belles églises : Vitoria de Rioja, Villamajor, Belorado (ville d'une certaine importance), Villambistia, Espinosa del Camino. Enfin, nous arrivons à Villafranca Montes de Oca.

À Belorado, en passant près du refuge, nous nous arrêtons pour faire estampiller nos *Credenciales* et causer avec le couple responsable, un couple belge qui donne bénévolement une semaine de son temps chaque année pour prendre soin du refuge. L'association belge envoie pendant toute l'année des couples volontaires pour s'occuper de ce refuge ; ils y passent chacun une ou deux semaines. En continuant ma route, je me

disais : « Ce serait un travail intéressant et comme ce serait enrichissant de rencontrer tant de monde ! »

Étant donné que nous marchons sur un terrain plat, nous arrivons tôt (vers 14 heures) au gîte de Villafranca. Nous sommes les premiers arrivés. Ici, une expérience nouvelle nous attend... C'est une vieille école, il y a deux salles : la porte de la première est fermée à clé et affiche un écriteau *reservado* ; la deuxième est une grande salle avec deux vieux lits et quelques matelas de fortune appuyés contre le mur. Il n'y a personne à la réception pour nous recevoir, mais le numéro de téléphone de la responsable est affiché au mur. Après l'avoir contactée, nous l'attendons pendant que d'autres pèlerins arrivent et rouspètent. Ils sont fatigués et, s'il n'y a pas de place ici, il leur faudra marcher 12 km avant d'atteindre le prochain refuge.

À son arrivée, la dame espagnole responsable se confond en excuses : elle a loué les 20 places au groupe de jeunes Français que nous avons rencontrés hier à Greñon, ce qu'elle ne devait pas faire car, dans les guides, il est bien écrit que le refuge ne doit pas accepter de faire des réservations pour ceux qui font transporter leurs bagages. Les refuges doivent en effet rester à la disposition du pèlerin qui peine toute la journée avec sa besace : premier arrivé, premier servi. Imaginez le mécontentement des pèlerins à mesure qu'ils arrivent... c'est la pagaille. Plusieurs ont dû reprendre la route pour aller plus loin. Ceux qui, comme nous, ont choisi de rester ont dormi sur les matelas de fortune. Gérard et moi étions arrivés les premiers, nous avons donc eu les lits, qui n'étaient pas tellement confortables, cependant.

Les surprises ne sont pas terminées. En bas, les deux douches n'ont ni porte ni rideau. Après chaque douche, il faut essayer le corridor inondé ; un seau et une vadrouille sont mis à notre disposition à cette fin. De telles situations sont fréquentes dans les refuges. En un mot : ce lieu est délabré, les fenêtres donnent sur la cour arrière, qui est encombrée de vieux mobilier de classe, et elles sont brisées. Comble de malheur ou plutôt de satire (c'était une vraie pièce de théâtre), la porte du dortoir

est coincée. Ceux qui étaient dans le corridor essayaient de forcer la porte, et nous faisons de même à l'intérieur. Le plus comique dans tout ça est qu'une Française qui était de l'autre côté de la porte a été prise d'une sorte de panique et elle riait pendant que chacun essayait de trouver une solution pour nous sortir de là, tellement que je l'entendais encore rire après qu'elle s'est couchée. Finalement, Gérard et un Allemand ont réussi, avec difficulté, à enlever les vis des pentures avec un couteau de poche.

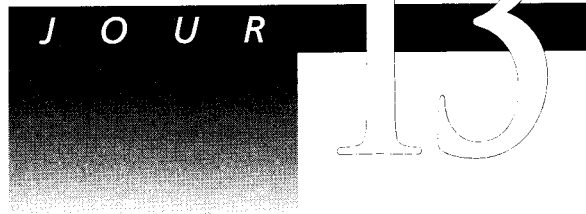
Grâce à cette expérience, nous avons fait la connaissance d'un couple français, Jean-Baptiste et Yvonne (la rieuse), qui eux étaient partis du Puy en France, ce qui veut dire qu'ils auront marché 1600 km à leur arrivée à Santiago.

dépannons et lui laissons quelques *compeeds* et des sachets d'iode pour panser ses ampoules. Après lui avoir dit quelques mots d'encouragement et nous être assurés que tout allait bien, nous continuons. Je me voyais en lui ; il était le miroir qui reflétait ma détresse lorsque j'avais des ampoules. Je ne voulais alors pas être un fardeau pour les autres, et lui aussi s'excusait de nous retarder et nous demandait de continuer, nous assurant que tout allait bien.

À 12 km du départ, juste après San Juan de Ortega (Saint-Jean des Orties), notre guide mentionne l'existence de 3 sentiers différents pour atteindre Burgos. Nous optons pour le deuxième choix, le sentier qui passe à travers la nature ; les deux autres suivent des routes nationales et nous préférons les grands espaces tranquilles.

Notre marche a débuté à 6 h 30 et nous faisons bonne route malgré cette chaleur suffocante. Soudain, voilà que nous perdons toute indication du *Camino* ; mais nous continuons. Les flèches jaunes sur une roche ou sur un arbre sont souvent les seuls panneaux de signalisation sur le chemin. Dans la nature, il faut constamment être à l'affût de ces signaux, surtout lorsqu'il y a plusieurs petits sentiers. Vers la fin de l'après-midi, nous débouchons sur un carrefour : quatre routes de terre nouvellement construites, aucune voiture et toujours pas de *flechas*. Nous sommes à ce moment-là sur une haute élévation et, après avoir consulté la feuille de notre guide qui nous indique qu'il faut emprunter un pont passant au-dessus de la voie ferrée, Madrid-Irun, nous observons méticuleusement le paysage devant nous. Nous apercevons effectivement un pont au loin, à notre droite. Nous déduisons donc que c'est la bonne direction... Malheur ! Ce n'est pas le bon pont... c'est un pont hors d'usage. Nous apercevons l'autre pont complètement à notre gauche, mais il n'est pas question de rebrousser chemin... c'est trop loin. En scrutant les alentours, nous savons que nous pouvons atteindre la Nationale en traversant un immense champ de blé. Nous tentons notre chance et traversons la voie des trains

Le mercredi 28 mai 2003



**Villafranca
Monte de Oca
à Burgos** **41,5 km**

En quittant le village ce matin, nous laissons la route pour emprunter un sentier très escarpé qui nous amène à franchir l'épaisse forêt de chênes des monts de l'Oca (monts de l'Oie). On dirait que tous les pèlerins ont pris la route ensemble ce matin, c'est presque un marathon tellement il y en a qui nous dépassent; mais nous, nous allons notre petit bonhomme de chemin. Il faut prendre le temps d'apprécier le calme de cette forêt. Depuis les Pyrénées, nous n'avons pas vu beaucoup de boisés, c'était surtout de grandes cultures et beaucoup trop de routes asphaltées à mon goût. Deux beaux chevreuils traversent soudainement le sentier puis, un peu plus loin, nous faisons la rencontre d'un jeune Anglais assis sur le bord du chemin. Il a enlevé ses chaussures pour soulager ses pieds meurtris. Quelle imprudence, il n'a pas de trousse de premiers soins! Nous le

haute vitesse (quelle imprudence!) pour enfin arriver sur un site de construction vers lequel des Portugais nous ont dirigés : « Par-là, suivez la Nationale, une dizaine de kilomètres », nous ont-ils dit.

Je suis fatiguée, mes jambes font mal, elles sont rouges et ça chauffe. Je ne saurais dire si c'est une allergie au foin ou le mécontentement qui cause cette démangeaison. J'aimerais en finir là ! Je suggère de prendre un moyen de transport pour nous rendre au refuge, mais on ne m'écoute pas... Tant pis ! Je marcherai. Mon orgueil a pris le dessus.

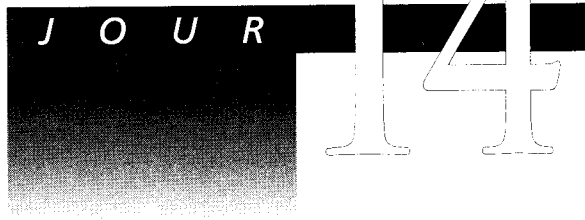
Nous rejoignons finalement le *Camino*, mais nous n'en finissons plus de traverser cette grande ville. Nous devons souvent demander dans quelle direction aller. Les Espagnols répondent toujours : « Es fácil, a la derecha ou a la izquierda » (C'est facile, à droite ou à gauche). C'est toujours facile pour eux, mais jamais évident pour nous. Un policier qui parlait français et qui avait déjà fait le *Camino* nous mit sur la bonne route en nous souhaitant *Buen Camino*.

Nous atteignons le refuge vers 19 heures, après presque 11 heures de marche. Heureusement, l'*Albergue* est très accueillante avec sa fontaine au milieu de la cour. En soupant dans la cour, nous faisons la connaissance de Pauline, qui vient de Québec. Elle est très gentille et nous propose de rester à Burgos le lendemain et de partager avec elle la chambre d'hôtel qu'elle a louée, question de faire relâche. Après mûre réflexion, nous déclinons son offre et décidons de prendre seulement l'avant-midi pour visiter la cathédrale ; de cette façon, nous pourrions faire un bout de route en après-midi.

Nous faisons souvent des rencontres inattendues. À Burgos, nous nous arrêtons à un guichet automatique et attendons qu'il soit libre. L'homme qui était en train de faire un retrait nous a entendus parler français et a engagé la conversation avec nous. Il était originaire de Chicoutimi mais travaillait en Belgique pour une compagnie de transport qui livre de la marchandise en

Espagne. Quelle heureuse coïncidence ! Il nous a dit que même après des années, il avait encore de la difficulté à se retrouver dans les villes d'Espagne. Parfois, le nom des rues n'est pas indiqué ; parfois encore, il est écrit sur le coin d'un building et pas apparent du tout.

Le jeudi 29 mai 2003



Burgos à Tardajos

11,5 km

Ce matin, nous restons à Burgos pour visiter la cathédrale et trouver un café Internet afin d'envoyer des messages à nos amis au Canada. Quelle magnifique création de l'art gothique en Espagne! La cathédrale Santa Maria fut construite par le roi d'Espagne Philippe II. Sa construction débuta en 1211 pour s'achever au XV^e siècle. C'est un vrai joyau. L'extérieur est remarquable par ses tours élancées surmontées de flèches et, à l'intérieur, on trouve mille merveilles: chapelles, autels, de nombreuses sculptures. Mes mots ne peuvent pas décrire ces beautés; même si j'essayais, aucun mot ne leur rendrait justice. On ne peut apprécier un lieu semblable à sa juste valeur qu'en le voyant de ses propres yeux. Certaines parties n'étaient pas accessibles à cause des réparations alors en cours.

Burgos, ville carrefour au centre de la province de Castille, était à l'origine une forteresse, qui fut édifiée en 882 par le roi Alphonse III. C'est une très belle et grande ville, mais je ne l'ai



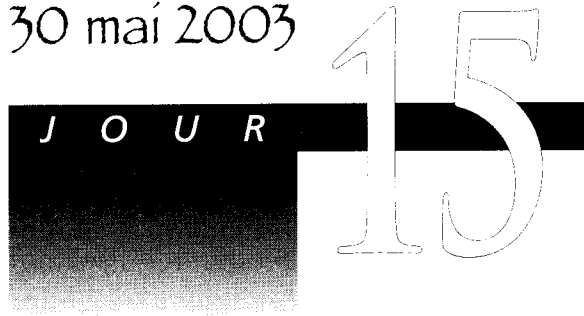
pas appréciée à cause de ma fatigue et de la grande chaleur qu'il faisait ce matin-là. Nous avons marché et marché avant de pouvoir trouver un service d'Internet; même si on a une carte de la ville, ce n'est pas évident de trouver une rue, le monsieur que nous avons rencontré hier avait bien raison.

Nous retournons à l'auberge en taxi pour récupérer nos sacs à dos et laissons Burgos à 13 h 10 pour arriver à l'auberge de Tardajos à 15 h 15. C'est une auberge de 12 places, et le responsable nous dit que nous ne pouvons pas rester, car c'est une auberge réservée aux pèlerins blessés, malades ou qui a marché une très longue distance; or nous n'avons marché que 11 km, notre *Credencial* en fait foi. Il faut tout de même attendre ici jusqu'à l'ouverture de *la tienda*, à 17 heures, afin d'acheter notre nourriture, car il n'y a rien près de l'auberge suivante, 1,5 km plus loin. Ce sont ces petits inconvénients du chemin qui nous demandent une bonne dose de patience. Attendre... et toujours attendre ! À ma grande satisfaction, le responsable du refuge nous propose de rester parce que le refuge n'est pas rempli. Après deux heures d'arrêt, je n'ai pas eu le goût

de reprendre ma route. Nous ne sommes que huit; nos deux Hollandaises, Louise et Yo, un Mexicain, une jeune Américaine, deux Espagnols et nous, les deux Acadiens. Quel mélange! Tout de même, il y règne une belle harmonie.

Pas de cuisine, pas de problème, nous nous contentons de pain, de fromage et de jambon accompagné de vin. Nous commençons à être habitués à ce genre de repas, c'est ce que nous mangeons tous les jours. Heureusement, il fait beau; nous partageons une table de pique-nique avec les autres et nous restons dehors à échanger avec eux jusqu'à l'heure du coucher.

Le vendredi 30 mai 2003



**Tardajos
à Castrojeriz 31 km**

L'atmosphère du refuge était tellement paisible que nous n'avons pas entendu nos montres réveils ce matin. Nous partons à 7 h 15 pour arriver à Castrojeriz autour de 16 heures. Il fait très chaud ; heureusement, les dénivellations de la piste sont de moins en moins accentuées. Elle nous mène à travers de longs plateaux arides et très rocailleux où les arbres se font rares. Tout semble être brûlé par le soleil. Il faut dire qu'il y a plusieurs jours déjà que nous avons laissé derrière la fraîcheur des boisés et des montagnes du Navarre ainsi que la région fertile du Rioja, cette terre de vignes et de grandes cultures. C'est maintenant la *Meseta* (plateau) et ses monts pelés, cailloux et larges plaines que nous affrontons. Il nous faudra bien l'appriivoiser, car ce sera notre lot sur une distance d'environ 250 km, jusqu'aux monts de Léon.

Ce matin, nous avons entendu des chiens sauvages au loin, un cri entre un aboiement et un grondement. En me tournant

dans la direction de ce drôle de cri, j'ai aperçu trois chiens qui dévalaient la montagne ; heureusement, ils étaient assez loin de nous. Nous avons été mis en garde contre ces chiens sauvages qui pouvaient attaquer, c'est pour cette raison que je fus prise d'une soudaine panique et accélèrai ma vitesse de marche. Je me ressaisis aussitôt : « Pas de panique, Gilberte, ils sont bien trop loin pour te faire de mal, tu es hors d'atteinte. »

Gérard marchait en retrait, un peu en arrière de moi. Ce sont des moments de marche solitaire que nous nous accordons pour la réflexion, la méditation et la prière, et nous nous faisons un devoir de respecter l'espace de l'autre. Ces moments-là, on s'en fait cadeau tous les jours, et c'est précieux pour moi.

Les villages se distancent l'un de l'autre et font figure d'oasis dans cette plaine où alternent de grands espaces dénudés, des pâturages et des champs cultivés. En passant dans ces villages, nous profitons des sources et des fontaines d'eau limpide et fraîche pour étancher notre soif. Le *Camino* serpente à travers des ruines et des agglomérations bâties sur le flanc d'une colline ou au creux d'une vallée, comme Hontanas que nous apercevons au loin, au fond d'une légère dépression. Au-delà des hameaux, on aperçoit la piste qui serpente pour aller se perdre quelque part sur une autre colline. Je suis en pleine forme, je marche allègrement, les nombreux oiseaux nous font l'honneur de leurs chants et les martinets font la farandole autour de nos têtes. Soudain, Gérard me dit que ça lui fait penser à saint François d'Assise, qui parlait aux oiseaux. Peut-être nous accompagnent-ils en ce moment ?

Nous croisons souvent les mêmes gens sympathiques comme les Hollandaises Louise et Yo Jurgens, deux infirmières qui ont pris congé du travail pour faire le *Camino*, le Français Yves Roy, qui par plaisanterie se nomme *Yverouet* ; le jeune de Saint-Hubert, au Québec, Simon Nadeau ; Pierre, un prêtre français qui marche avec Simon et bien d'autres. Nous sommes devenus une famille, nous nous quittons toujours avec l'espoir de nous revoir au même refuge le soir suivant. Si un pèlerin du

groupe manque le rendez-vous, c'est avec un brin d'inquiétude que nous nous demandons ce qu'il lui est arrivé. Nous laissons des amis derrière nous et nous faisons de nouvelles connaissances... C'est comme dans la vie de tous les jours, quoi!

Entre Hornillos del Camino et Hontanas, nous avons fait un petit bout de route (ils marchaient plus lentement que nous) avec un groupe de 10 Anglais qui avaient commencé le *Camino* à Burgos. Ils faisaient le chemin en alternant entre la marche et un transport organisé, de style touriste. Les pèlerins de ce type n'ont pas accès aux refuges; ils fréquentent plutôt les hôtels car, comme je l'ai déjà dit, les refuges sont réservés aux pèlerins qui voyagent à pied en portant leur besace.

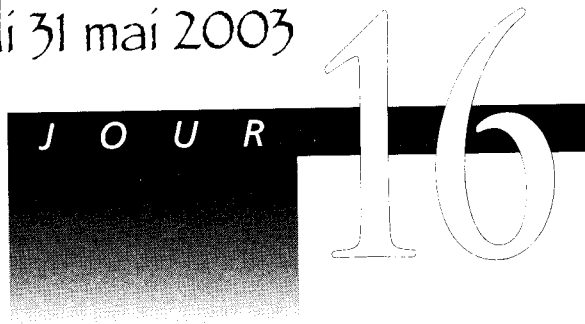
Ce soir, une jeune Française, qui marche en solitaire, nous raconte que deux jours auparavant, elle a fait face à un chien sauvage. Elle l'a confronté avec son bâton en imitant son cri, et elle a réussi à le chasser. Elle nous dit que le chien est tout simplement reparti dans la montagne. J'ai toujours eu une peur exagérée des chiens et ma grande inquiétude, avant mon départ, était de me trouver face à face avec des chiens. Ici, les chiens de ferme n'ont aucune malice, ils restent couchés près des granges ou des maisons, et nous leur marchons presque sur le dos quand le sentier passe entre les habitations. Un jour, un gros chien a même marché avec nous sur une distance de 4 à 5 km, d'une ferme à une autre. Il marchait à quelques pas devant nous, nous barrant parfois les jambes. Il y avait plusieurs sentiers, mais il ne se trompait jamais de direction. Savait-il lire les *flechas* jaunes? Sûrement pas, mais je vous assure que ce n'était pas le premier pèlerin qu'il suivait dans l'espoir de recevoir quelques miettes de nourriture. Nous avons réussi à le filer à d'autres pèlerins qui s'étaient arrêtés à la fontaine du village suivant pour y prendre leur goûter. La possibilité d'avoir un petit morceau de jambon lui a semblé plus alléchante que de continuer à marcher avec nous.

Jusqu'à maintenant, toutes les auberges ont été passablement bonnes, nous sommes assez choyés. Ce soir ne fait

pas exception, nous avons trouvé *una albergue* pour 3 euros, c'est une aubaine: une belle auberge tenue par deux Brésiliennes souriantes et un peu clowns, et qui parlent français en plus. Après avoir fait nos provisions et soupé à la cuisine en compagnie de deux jeunes Brésiliennes de 22 ans, des jeunes formidables, nous nous couchons tôt. Mais au même moment, un orage de tonnerre et de pluie commence. Un petit orage... ça va bien dormir! Je m'abandonne et me laisse bercer par le roulement des tambours célestes.



Le samedi 31 mai 2003



**Castrojeriz
à Fromista**

26,5 km

La chance nous suit: 15 jours que le soleil est toujours de la partie, pas de pluie depuis les Pyrénées. J'appréhendais la pluie ce matin après l'orage d'hier soir, mais ce ne fut pas le cas. En sortant du refuge, je sens, comme chaque matin, le besoin de me remplir les poumons d'air frais après avoir été confinée toute une nuit dans un dortoir où l'air pur est rare en raison de la proximité des dormeurs. Ce matin, ça sent bon, la pluie a lavé la nature. Je hume cette odeur d'herbe mouillée comme on hume le parfum d'un drap laissé sur la corde à linge toute une nuit. La terre assoiffée a bu toute l'eau, quelques flaques restent ici et là, rien d'incommodant. Une deuxième longue journée de marche s'amorce; demain, ce sera une petite étape de 19 km, car nous prévoyons une autre longue étape le surlendemain, de 39 km. C'est bon d'alterner, ça permet de reposer nos vieilles jambes.



En quittant le refuge de Castrojeriz où la musique grégorienne a sonné notre réveil, nous gravissons une des rares montagnes de la *Meseta* (grand plateau). Sur l'autre versant de cette montagne, ce n'est plus une terre aride que nous contemplons mais une grande étendue de verdure. Devant nous, le *Camino* serpente à perte de vue à travers ces champs. Y a-t-il une fin quelque part ? Ce tracé semble aller jusqu'à l'infini et me fait penser à l'éternité.

Les martinets nous tiennent encore compagnie ce matin, virevoltant autour de nous. On dirait que la main de Dieu a peint la nature de pavots ainsi que d'une multitude de fleurs sauvages, spécialement pour nous. Quel spectacle pour l'œil ! L'oreille aussi est bien servie : les grenouilles nous offrent le plus beau de leur concert, puis le coucou y ajoute son cri qui se répercute dans les montagnes au loin. Le coucou a-t-il un message à nous communiquer ? Peut-être veut-il nous dire : « Réveillez-vous, vous qui marchez, il y a tant de merveilles autour de vous, admirez, louez le Créateur pour ces beautés, ne soyez pas aveugles, le monde est rempli de merveilles ! »

Le *Camino* se charge de mettre tous nos sens en éveil, et je ne peux rester insensible à tout cela. Pour moi, chaque pas est une prière et chaque exclamation devant ce panorama est une louange. Seulement à la pensée que je marche dans les pas des pèlerins qui foulent ce même sol chaque année, et ce, depuis plus de mille ans, me plonge dans la contemplation. On rapporte que déjà, aux XI^e et XII^e siècles, on voyait des multitudes de pèlerins de différentes nationalités franchir les Pyrénées pour sillonner tout le nord de l'Espagne jusqu'au tombeau de saint Jacques.

Aujourd'hui, notre parcours est parsemé d'aires de repos munies de fontaines, ce que j'appelle nos petites oasis dans cet océan de culture. Ces lieux aménagés pour donner un peu de repos aux marcheurs, leur permettre de faire une provision d'eau fraîche et mettre une table à leur disposition pour casser la croûte nous donnent aussi l'occasion de faire de belles rencontres. À 7 kilomètres de là, un couple français que nous connaissons depuis quelques jours, Pierre et Monique, nous rejoignent à la *Fuente del Piojo* (Fontaine de Pou). Je les aime bien, car ils n'ont rien de compliqué, je m'identifie un peu à Monique du fait

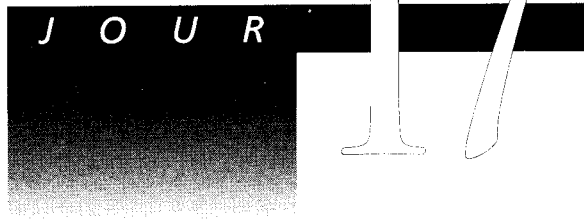


que j'ai aussi été, autrefois, enseignante à l'élémentaire. Nous trouvons facilement un terrain de conversation commun ; et Pierre m'enchanté aussi, autant avec ses leçons d'histoire de l'Espagne et du chemin de Compostelle que celles de la France et des Acadiens, car il est très « connaissant ».

Environ 10 kilomètres plus loin, avant d'entrer dans Baodilla, comme j'ai pris de l'avance sur Gérard, je fais une pause près d'une fontaine dont il faut tourner une roue pour faire jaillir l'eau. Comment tenir ma gourde quand j'ai besoin de mes deux mains pour actionner cette grande roue ? Quelques villageois ont puisé de l'eau et discutent entre eux ; en voyant que j'ai de la difficulté à actionner cette roue, un monsieur m'offre son aide.

Vers 15 heures, nous arrivons aux portes de Fromista. Une fois installés à l'*albergue del peligrino*, nous suivons le rituel de chaque soir ; mais ce soir, j'en ai marre de manger une baguette de pain, du jambon et du fromage. En faisant nos courses, nous découvrons le bar Garigolo, qui peut nous servir un repas complet à 17 heures. Oh, quel régal ! Nous dégustons un bon spaghetti...

Le dimanche 1^{er} juin 2003



Formista à Carrion de los Condes 19 km

Nous quittons le refuge à 6 heures ce matin et arrivons à Carrion de los Condes à 11 h 45. Marcher en avant-midi nous permet d'échapper à la grande chaleur qui persiste dans cette plaine. Oui, nous sommes bel et bien au cœur de la *Meseta* (grand plateau). Le *Camino* est presque rectiligne et ne présente aucune difficulté. Au début de l'étape, un large sentier droit et plat longe une route; rien de très intéressant pour les quatre premiers kilomètres. Puis, nous croisons cette route pour s'en éloigner et marcher dans un sentier à travers champs.

La *Meseta* est comme un grand désert. Mais, à son opposé, on voit d'immenses étendues de champs en culture rendus fertiles grâce à un imposant système d'irrigation. Ce réseau de canalisation surélevé est vraiment impressionnant, il longe tous les champs qui sont irrigués à partir de vannes que l'on règle pour laisser passer l'eau. D'où cette eau vient-elle? Même par cette sécheresse, il y a suffisamment d'eau dans les canaux.

Toutes ces petites choses m'intéressent, et je vais fouiller pour trouver réponse à mes questions.

Nous avons fait un bon bout de chemin avec nos amis français, Pierre et Monique, qui sont des gens fort intéressants. Nous sommes en leur compagnie lorsque nous entrons dans le petit village de Villalcázar de Sirga et visitons l'église Santa Maria la Blanca ; cette église, qui est mi-château, mi-église, abrite à l'intérieur de ses murs un puits à eau. On peut se demander pourquoi un si grand monument dans un si petit village. Pierre a beaucoup de connaissances sur l'histoire du pays, d'autant plus qu'il a déjà fait le chemin de Compostelle. Il nous explique que cette église bâtie au tournant du XII^e siècle pouvait assurer l'autonomie des habitants en cas d'invasions barbares. Monique, quant à elle, vit sa première expérience du chemin. Elle était enseignante, et elle me dit qu'elle faisait chaque année un projet sur les Acadiens avec ses élèves. Je me sentais parfois honteuse, car elle en savait plus que moi sur l'histoire des Acadiens.

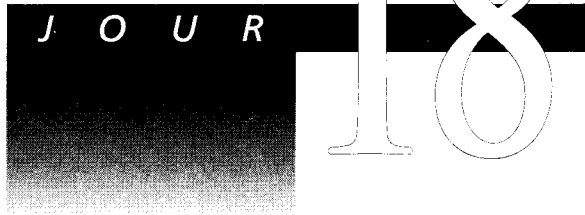
La ville de Carrion de los Condes est une halte importante. Les pèlerins sont reçus au Monasterio de Santa Clara ; nous nous installons, puis c'est notre tour de ville, car il faut faire un peu de tourisme. Comme c'est dimanche, nous cherchons une église où nous pourrions assister à la messe. Arrivés sur la place d'une église où une foule de paroissiens jasaient, nous apprenons par d'autres pèlerins que nous avons manqué une belle procession qui se déroulait dans la rue principale à l'occasion de la première communion. Une immense statue de la Vierge était portée par plusieurs hommes, et des mains de la Vierge pendaient des rubans bleus que chaque enfant tenait en chantant des cantiques. J'admire les Espagnols, qui n'ont pas peur de garder vivantes des coutumes qui leur sont propres. Dommage, nous avons manqué ça !

Nous nous rendons au bar pour prendre un bon dîner. Dans ces bars où on sert nourriture et boisson, les gens fument beaucoup et jettent tout par terre. Ce fut un choc pour moi de voir tous ces détritres de mégots de cigarettes, de sachets de

sucre vides, etc. Une autre chose m'a surprise aujourd'hui, et c'était de voir des parents avec leurs jeunes enfants. Un père avec ses deux fils d'environ 3 et 4 ans commanda une assiette d'olives noires pour ses enfants pendant que lui buvait sa bière; les enfants avaient l'air d'en raffoler et de se régaler. Quel contraste, nous les Nord-Américains aurions commandé des *French Fries* pour nos enfants! Notre dîner était délicieux: truite accompagnée d'une *salada mixta*, bière, dessert et café, le tout à un coût très raisonnable.

Ce soir, au refuge, Simon nous présente à Jean de Sherbrooke. Je pique une jasette avec ce petit roux, qui est curieux de savoir comment les Acadiens perçoivent les Québécois. Nous rencontrons beaucoup de bonnes personnes de toutes nationalités dans les refuges mais lorsqu'un Acadien fait la rencontre d'un Canadien, il se crée une chimie spéciale entre nous. En général, tous les Français que nous avons rencontrés étaient très sympathiques sauf un couple, Gérard et Béatrice; eux, ils me tapent carrément sur les nerfs. Depuis quelques jours, ils sont toujours sur notre route ou aboutissent au même refuge que nous. Ce soir encore, en arrivant dans le dortoir après la douche, nous avons découvert qu'ils étaient nos voisins de lit. Avons-nous quelque chose à apprendre d'eux? Certes... Si je dois tirer une leçon de cette expérience, ce serait qu'il faut accepter l'autre même si ses opinions sont différentes des nôtres.

Le lundi 2 juin 2003



Carrion de los Condes à Sahagun 38,6 km

Nous partons de Carrion à 6 h 45. Nous nous sommes un peu trop attardés autour d'un café au petit bar du coin, en compagnie de quelques pèlerins; notre seule punition est donc d'arriver à Sahagun à 16 h 58, ce qui nous laisse moins de temps pour visiter la ville après le rituel de chaque fin d'étape. Sahagun, avec une population de 2600 habitants, est célèbre pour ses fabriques de tuiles et, bien sûr, pour ses trois églises, richesses de siècles lointains: l'église San Tristo (XII^e siècle), l'église San Lorenzo (XII^e siècle) et l'église de la Pérégrina (XIII^e siècle).

Cette étape se distingue des autres par son sentier de terre ocre et ses galets. Nous cheminons sur l'ancienne voie romaine aux pavés arrondis. On nous a bien avertis de voyager avec une gourde pleine et une bonne provision de nourriture, car il n'y a ni habitations ni point d'eau pour les treize premiers kilomètres. Le tracé est bien droit; la ligne d'horizon s'étend à perte de vue et une abondante végétation pousse. Certains

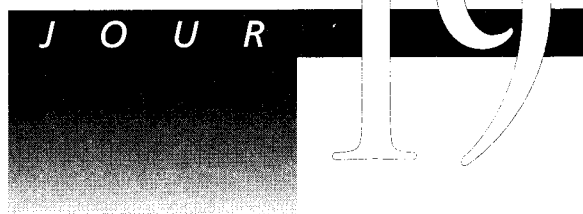
qualifient cette étape d'ennuyante tandis que moi, je la trouve plutôt fascinante. Je me laisse aller dans une rêverie ou, plutôt, une méditation profonde ; je n'ai pas à penser où mettre le pied, je marche machinalement, comme un robot.

Après Calzadilla de la Cueva, le *Camino* nous mène à travers plusieurs petits villages pittoresques à saveur d'antiquité comme Terradillos de Templarios (petites terres des Templiers). Comme le dit bien son nom, c'était anciennement le domaine des Templiers. Nous faisons de fréquents arrêts pour visiter des églises ou pour casser la croûte, tout simplement, ou encore pour nous rafraîchir près de la fontaine du village, car il fait très chaud. En plus, nous marchons à découvert toute la journée.

Nous avons laissé nos amis français Pierre et Monique à Ledigos, à la mi-étape ; ils sont arrêtés au refuge tandis que nous, nous poursuivons notre route jusqu'à Sahagun, une quinzaine de kilomètres plus loin.

Je suis heureuse d'arriver à *l'albergue* pour prendre une bonne douche, faire la lessive et souper en buvant un bon vin. Quoi de meilleur après 10 heures passées sur la route ?

Le mardi 3 juin 2003



Sahagun à El Burgos Raneros 20 km

C'est bon de faire une courte étape après les deux longues journées précédentes. En laissant Sahagún, on retrouve rapidement la plaine, telle une terre de désolation : seulement deux petits villages sur notre passage aujourd'hui. À quatre kilomètres du départ, nous atteignons déjà Calzada del Coto (Chaussée de la Chasse), qui compte une population de 260 habitants. Ici, un choix s'impose : suivre le chemin nommé *Camino Real*, qui longe la route, est plus court et offre plus de possibilités d'arrêts, ou la variante qui pointe vers le sud dans la tranquillité de la nature et où des arbres ont été plantés tous les 9,20 mètres pour le confort des pèlerins. Si nous optons pour le deuxième choix, nous devons ajouter 12 kilomètres pour atteindre le prochain refuge. À cette croisée, plusieurs pèlerins sont réunis et étudient leur guide ; nous optons pour l'étape la plus courte, et un couple de Brésiliens fait de même. Les indications n'étant pas très claires, nous nous trompons carrément. Après quel-



ques kilomètres, le tracé qui suit cette route prend en effet fin, et nous devons marcher sur la route sans flèches jaunes pour nous guider... une route qui nous éloignera vers le nord. Le couple brésilien décide de rebrousser chemin, d'autant plus que la femme marche avec grande difficulté tant une tendinite la fait souffrir. Nous deux, nous continuons dans l'espoir de trouver une route qui bifurquera vers le sud pour reprendre notre chemin. Et puis, nous disons-nous, un bon Samaritain

nous offrira sûrement son aide puisqu'il y a un peu de circulation sur cette route. Nous laissons notre sort entre les mains de saint Jacques. Je me demande aujourd'hui si c'était de la foi ou de la témérité. Enfin, nous apercevons au loin, vers le sud, un village qui pourrait bien être Bercianos del Real Camino. Nous nous demandons si nous devrions prendre cette voie. Au même moment, voyant deux pèlerins qui n'étaient pas sur la bonne route, le boulanger, qui effectuait sa ronde du matin, s'arrête et nous indique le passage qui nous mènera jusqu'au village, d'où nous pourrions reprendre le *Camino*. Il reste encore huit kilomètres avant la fin de notre étape. La température est plus fraîche, heureusement, mais la fatigue de la longue marche d'hier persiste. Les Espagnols sont des gens généreux autant dans leurs explications que dans leurs dons et, en plus de ces renseignements longs comme mon bras, il nous offre une baguette de pain frais. Était-ce vraiment le boulanger ou saint Jacques lui-même, déguisé en boulanger ?

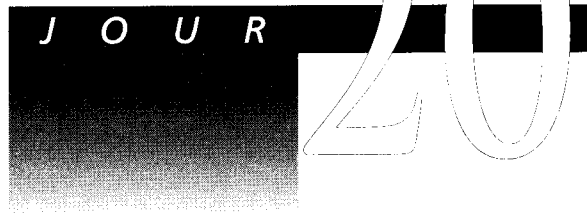
À la fin de chaque journée, nous trouvons toujours une oasis de confort. Quoique petit, ce refuge fait de « torchis » (mortier composé de terre grasse et de paille ou de foin haché) nous offre le confort et l'accès à une cuisine assez bien équipée. Un saut à l'épicerie et un festin comme nous n'avons pas eu depuis plusieurs jours est vite préparé : du poulet, des patates et des légumes.

Ce soir, en marchant seule dans le village, car Gérard avait choisi de se reposer, je constatais que les demeures du nord de l'Espagne sont de vraies forteresses. Les maisons sont entourées par des murs de pierres surmontés de pointes faites de morceaux de verre cassé, ou encore elles sont entourées d'une clôture en fer forgé surmontée de deux ou trois rangs de fils barbelés. Pour assurer plus de protection, deux et même trois gros chiens veillent derrière la grille et aboient à notre passage ; c'est assez pour décourager n'importe quel voleur. Ce sont certainement des coutumes qui remontent à très loin, les habitudes d'un peuple qui a subi beaucoup de guerres et d'invasions.

Comme je passais devant l'église, un paysan m'invita à y entrer et s'empressa d'aller chercher les clefs; c'était évident qu'il était fier de son église datant du XIII^e siècle, me dit-il. Il m'indiqua les vitraux et toutes les rénovations récentes en me disant que les réparations avaient coûté très cher. Il prit un petit tracteur au pied de la statue de San Pedro et dit: « El patrone del labreros » (le patron des ouvriers). Il savait bien que je ne comprenais pas tout ce qu'il me disait, mais cela ne l'empêchait pas de raconter. Comme j'aurais aimé comprendre parfaitement l'espagnol et pouvoir converser avec ce vieux *Señor*, nous aurions sûrement passé la soirée dans ce lieu si sacré à ses yeux.

Si la nature est propice à la méditation, ce n'est pas toujours le cas dans les refuges. Ah, ces Allemands et ces Espagnols, comme ils parlent fort! Heureusement qu'il y a un couvre-feu, car les gens se lèvent très tôt, certains aussi tôt que 5 heures.

Le mercredi 4 juin 2003



El Burgos Raneros à Mansella de las Mulas 19 km

Partis à 6 h 06, nous sommes arrivés à l'auberge à 11 h 58. C'est trop tôt, il faut s'asseoir à la porte et attendre l'ouverture, à 13 heures. Je devrais dire plus précisément que nous sommes assis dans la rue, car celle-ci est tellement étroite et les maisons tellement collées sur la rue que lorsqu'une voiture passe, il faut retirer ses pieds pour ne pas se les faire écraser. Je suis prise d'un fou rire; assis de cette façon dans la rue avec notre maigre bagage, nous avons l'air de clochards. C'est bien l'étiquette qui nous serait attribuée dans notre coin de pays.

Depuis quelques jours, nous marchons sur une belle piste bordée de jeunes platanes; dans la région de Castille et de León, on a planté un arbre tous les 9,20 mètres sur une distance de 250 km pour procurer un peu d'ombrage aux pèlerins dans cette région dénudée. Les Espagnols sont très ingénieux et ont un grand savoir-faire: au pied de chaque arbre est installé un petit tuyau lui permettant de recevoir un arrosage en temps de



sécheresse. D'ici quelques années, les pèlerins pourront bénéficier d'un peu de fraîcheur à l'ombre de ces platanes.

Le paysage, quasi monotone, se déroule devant nous comme un vrai tapis d'exercice. Il est ponctué de temps à autre par des aires de repos qui ont été aménagées le long du *Camino* pour accommoder les pèlerins. On y trouve des bancs, des tables de pique-nique, une fontaine nous permettant de rafraîchir l'eau de nos gourdes; et bien sûr, ce sont des endroits permettant de rencontrer des amis pèlerins qui se sont eux aussi arrêtés pour un repos ou une bouffe. Nous voulons avancer sur le *Camino* pour arriver à une heure raisonnable à un refuge, alors nous limitons nos temps d'arrêt. Je crois qu'aucun pèlerin ne se permet de flâner, nous sommes tous propulsés par la même énergie. Le temps de prendre une bouchée, de s'abreuver et d'en profiter pour enlever nos bottes pour faire sécher nos pieds, et nous voilà à nouveau sur la route. À mi-chemin, j'en profite pour changer mes bas, question de garder mes pieds toujours secs pour minimiser mes chances d'avoir des ampoules.

Ce matin, la température est fraîche, agréable pour la marche. Je marche seule, devant Gérard sur une certaine distance. La tête vide, libérée de toute préoccupation, je médite, je prie. Je trouve curieux de voir des souvenirs d'événements et de personnes surgir dans ma tête comme se déroulerait un beau film, le film de ma vie. Ces personnes, je les confie toutes à saint Jacques. J'ai beaucoup pensé à Yvette Ferguson, une amie et collègue de travail décédée dans un accident il y a quelques années; elle aurait tellement aimé ce genre d'expérience! Je crois qu'elle m'accompagnait au moment où je pensais à elle.

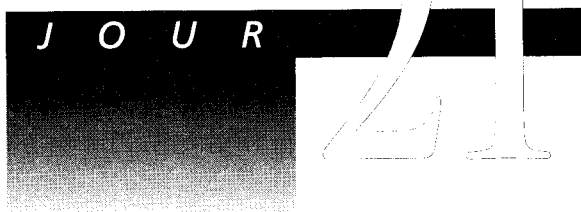
Nous arrivons à la fin de la *Meseta* (plaine) et, devant nous, se dessine la chaîne de montagnes Cantabrique. Dans les prochains jours, nous attaquerons de fortes montées, un autre défi nous attend donc au bout de cette longue plaine. Demain, nous serons à León. Il ne nous restera plus que 320 km à parcourir.

C'est bien bizarre mais, à mon arrivée au refuge aujourd'hui, je n'avais le goût de parler à personne, ce n'était pas de la morosité, tout simplement le goût d'être seule pour savourer mes découvertes et réfléchir. Je m'assois donc dans la cour du refuge, à l'écart des autres, pour écrire. C'est trop bruyant à mon goût. Certaines personnes parlent très fort, ce qui m'agace. Je cherche pourquoi cela me dérange. Dans ma tête, une foule de questions se posent, mais je ne réussis pas à trouver les réponses. Je les note car je crois que je trouverai la solution plus tard.

À notre retour de la messe, nous apercevons deux ânes près du refuge. On s'affaire, surtout les femmes, autour d'une mère et de deux fillettes de 10 et 7 ans. Deux jolies petites blondes dont je crois, à voir leur apparence, qu'elles n'ont pas eu de bain depuis un bon bout de temps. Elles ont les cheveux en broussaille et leurs vêtements sont dans un piètre état. Nous apprenons qu'elles sont parties d'Allemagne et veulent continuer jusqu'au Portugal; c'est un long voyage qui s'échelonne sur quelques années. Je leur souhaite bonne chance de tout

mon cœur. Je suis prise de pitié pour ces enfants, qui n'ont pas choisi cette vie de bohème. Elles doivent souvent coucher à la belle étoile, et mangent-elles toujours à leur faim ? C'est dur à comprendre pour moi, je voudrais voir ces fillettes dans le confort d'une maison où elles pourraient dormir dans un lit douillet tous les soirs. Nos mœurs sont tellement différentes ; pour elles, c'est une situation normale. Dans certains refuges, il y a au moins une chambre privée pour accommoder des familles. C'est rassurant de savoir que les enfants sont protégés et qu'on respecte leur intimité.

Le jeudi 5 juin 2003



Mansilla de las Mulas à León 18,5 km

Mansilla de las Mulas, cette vieille ville médiévale, a toujours été un lieu de foires agricoles et de troupeaux, de là que lui vient peut-être l'appellation «de las Mulas» (des mules). Nous sortons de ce bourg par le célèbre pont médiéval qui traverse l'Esla, d'où on peut apercevoir les restes des hautes murailles qui servaient à protéger les habitants lors des invasions.

Nous arrivons à León en matinée. León, dont l'histoire commence à l'époque romaine, en l'an 68, possède encore ses murailles romaines et médiévales. Nous sommes entrés dans cette grande ville d'environ 140 000 habitants beaucoup plus aisément que dans celle de Burgos pour la seule raison que nous avons marché une courte distance et que les indications pour entrer dans la ville étaient plus claires.

Après nous être installés au Monastère des Bénédictines, nous nous dirigeons vers la cathédrale de Santa Maria de la



Regla, une immense cathédrale de pierres construite aux XI^e et XIII^e siècles, qui compte parmi les plus beaux bijoux gothiques espagnols. En entrant dans la cathédrale, je suis éblouie par la lumière que laissent pénétrer les magnifiques vitraux qui illuminent ses murs... 1800 mètres carrés de vitraux! Quelle féerie de couleurs, un vrai kaléidoscope! Il m'est impossible de décrire cette cathédrale tellement elle est grandiose. Je l'ai beaucoup appréciée, mais j'aurais aimé y rester plus longtemps pour en découvrir tous les secrets; malheureusement, tous les visiteurs ont été priés de se retirer car les visites se terminent à 13 heures pour reprendre à 16 heures... c'est l'heure de la sieste, en Espagne; je ne pourrai jamais m'habituer à cette coutume.

Sur la Plaza de Regla (place de la Cathédrale), nous rencontrons Paul et Joëlle, des Parisiens que nous avons croisés sur le *Camino* à plusieurs reprises. Ils partiront demain pour Paris, car leurs vacances sont terminées et ils doivent retourner au travail; mais ils projettent de continuer le *Camino* l'an prochain, à partir de León. Nous prenons une bonne bière en leur compagnie sur une des nombreuses terrasses de la Plaza de Regla,

où un air de fête règne. Joëlle me dit qu'elle ne pourra jamais m'oublier car sa mère s'appelle Gilberte, comme moi. C'est une simple coïncidence; pourtant, lorsque quelque chose du genre m'arrive, ma nature curieuse cherche toujours à trouver une explication.

Nous nous rendons ensuite à la basilique royale de Saint-Isidore; mais là aussi, c'est fermé jusqu'à quatre heures. Nous nous mêlons donc aux nombreux touristes qui se baladent dans ces rues magnifiquement dallées. Nous avons le cœur à la fête, il fait bon se promener dans cette ville. Après un arrêt dans un café Internet pour envoyer nos messages, nous trouvons un petit resto de style américain et nous nous offrons un sous-marin et des frites.

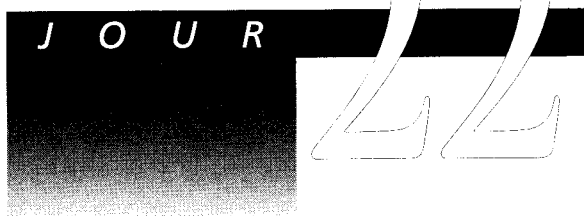
L'atmosphère au Monastère des Bénédictines Santa Maria de Carbajal est paisible. Il y a peu d'Allemands ce soir; on voit surtout des Français, des Sud-Américains, et il y a Jean, un Canadien comme nous. Je profite du calme de la cour intérieure pour écrire. À intervalles réguliers, j'entends un bruit étrange et



lointain, comme le bruit d'un marteau pilon. Soudain, j'aperçois trois gros nids sur le clocher de la chapelle : c'étaient des cigognes qui battaient leurs longs becs en faisant un bruit saccadé, c'est leur manière de se rafraîchir.

Les Bénédictines nous ont offert la prière du soir à la chapelle. Elles étaient environ une vingtaine de sœurs derrière un grillage, seulement deux d'entre elles entrent en contact avec les pèlerins. Les sœurs portent toujours l'habit des religieuses. Au Monastère, il y a deux dortoirs de soixante couchettes chacun ; ici, les hommes et les femmes font chambre à part. Un jeune couple et leurs 5 enfants occupaient des chambres aménagées spécialement pour les familles.

Le vendredi 6 juin 2003



**De León
à San Martin
del Camino** **25 km**

Nous sortons de León avant le lever du soleil afin d'éviter le gros trafic du matin, car il nous faut, comme dans toutes les autres grandes villes, parcourir les rues afin de rejoindre le *Camino*. Ce matin ne fait pas exception, mais c'est différent : nous marchons sur des trottoirs dans la pierre desquels des coquilles en bronze ont été fixées. Nous traversons une banlieue : grands magasins, stations service, restaurants, entrepôts... on a l'impression que ça n'en finit plus. Il faut presque lutter contre l'agression constante des voitures, surtout lorsque nous traversons une rue : ces conducteurs ne cèdent pas souvent le passage.

Journée très significative pour moi ; c'est ma fête, j'ai 62 ans aujourd'hui. Pas mal, hein ! Nous sommes bénis par une belle température, nous n'avons pas eu de pluie depuis la première journée, que j'ai appelée notre baptême des Pyrénées. La

température n'est jamais trop chaude et toujours favorable à la marche. L'air me semble différent ce matin. Je me sens pousser des ailes et une aura de joie flotte autour de moi ; cette sensation de plénitude restera avec moi toute la journée.

J'ai le goût de marcher seule, je prends donc de l'avant. Il existe entre Gérard et moi une complicité qui se passe de mots. Lorsque l'un de nous manifeste son intention de se retirer, il n'a pas d'excuses à faire ou d'explications à donner, l'autre respecte son désir. Ma marche est une prière, j'ai tellement de remerciements à adresser à Dieu pour le cadeau de la vie et tout ce que les expériences de vie m'ont apporté, autant les bonnes expériences et celles que l'on nomme les « mauvaises ». Pourquoi qualifie-t-on les expériences qui nous font souffrir de mauvaises, quand ce sont celles-là qui nous font le plus grandir ? Pour moi, il n'y a plus de mauvaises expériences, car je réalise maintenant que nous en avons besoin pour notre épanouissement. Je dois conclure que si nous considérons toutes nos expériences sous cet angle, il n'y aura jamais de mauvaises expériences mais autant d'occasions de cheminer.

Je fais le bilan de ce que le *Camino* m'a apporté après 22 jours passés sur ce sentier vieux de deux mille ans. Je remercie saint Jacques et notre mère la Vierge Marie, je sens qu'ils nous accompagnent tous les jours. Certes, dans ce décor enchanteur, la solitude est propice à la prière, à la méditation et à la réflexion, mais le chemin nous apporte beaucoup d'occasions de grandir. Les amitiés liées dans les refuges, un échange lors d'une rencontre sur la route, un service rendu ou un conseil reçu sont autant d'expériences enrichissantes. Les visites de ces magnifiques églises des XI^e, XII^e ou XIII^e siècles ne peuvent me laisser indifférente. Que de beautés et de richesses qui nous enchantent encore après tant de siècles ! J'ai aussi été captivée par le travail ingénieux des habitants ; leurs vastes espaces à perte de vue en culture de blé, d'orge, de vignes, leur système complexe de canaux d'irrigation contribuent à me rappeler que sans l'aide de Dieu, l'homme ne pourrait pas accomplir de si grandes choses.

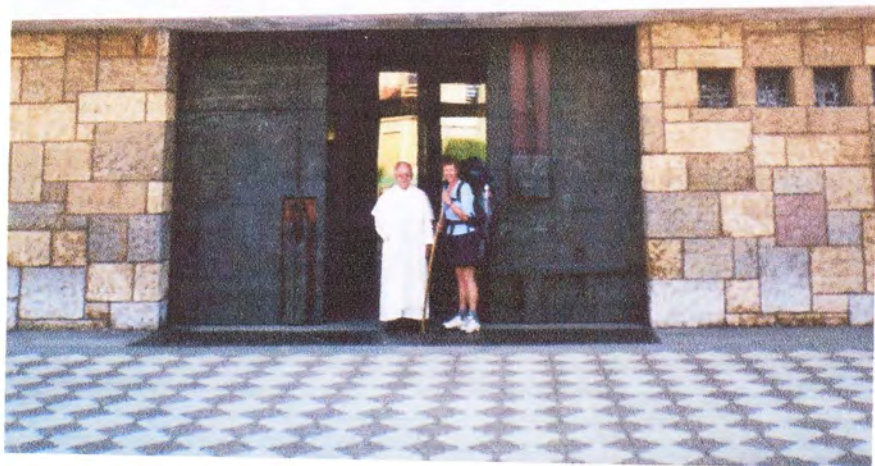
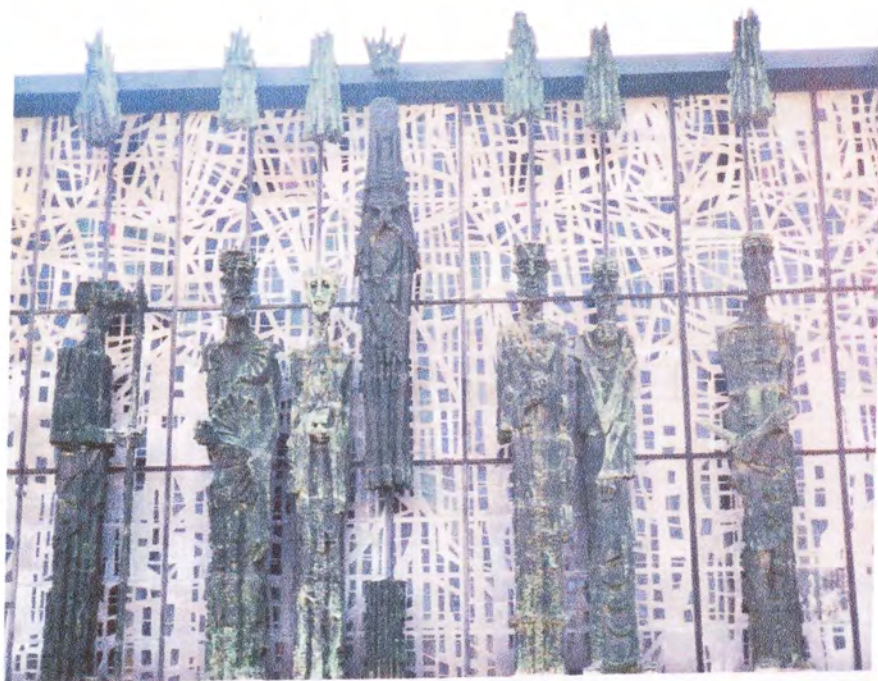
Même dans les parties arides des montagnes et des vallons, la nature se charge d'ajouter ses couleurs au décor : les fleurs jaunes des genêts, le violet des bruyères et le rouge des coquelicots, le tout sur un fond de verdure... Quel spectacle pour l'œil !

Nos oreilles, elles, se remplissent de sons joyeux : les cloches des églises qui semblent nous interpeller à l'approche des villages, le chant du coucou qui se répercute dans les montagnes, les colombes qui nous saluent de leurs cris plaintifs ainsi que les « Buen Camino » et les « Buenos dias » que nous souhaitent les autres pèlerins et les habitants... Tout ça me donne un élan pour poursuivre ma démarche. Pas un artiste, un poète ou un écrivain ne pourrait décrire la beauté et l'émotion vécues sur le *Camino*. Le *Camino*, il faut le vivre. Je l'ai vu, entendu, senti, touché et goûté dans toute sa plénitude.

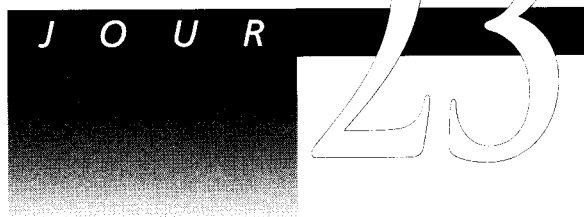
Ce matin, 7,3 km après le départ de León, nous entrons dans Virgen del Camino, et les flèches du chemin nous mènent, comme toujours, vers l'église du village. Sur la place de l'église, le curé portant des vêtements sacerdotaux nous reçoit et nous invite à entrer visiter l'église et estampilla nos *Credenciales*. Il nous remet un feuillet expliquant l'histoire de cette église. En 1505, la Vierge est apparue au berger Alvar Simon. Elle l'invita à lancer une pierre avec sa fronde en lui faisant promettre qu'un sanctuaire à la Vierge serait bâti là où tomberait la pierre. L'apparition de la Vierge se serait produite à l'endroit même où se trouve le long clocher.

Je veux bien croire qu'il n'y a pas de coïncidence, mais c'est vendredi matin, il n'y a plus de paroissiens sur le parvis de l'église, seul le curé est là à scruter la route comme s'il nous attendait... Moi, j'ai reçu cela comme un cadeau de fête ! Je n'ai ni regrets ni sentiment d'amertume de n'avoir pas reçu de souhaits de fête. C'était ma façon de vivre mon anniversaire cette année : en passant inaperçue et sans fla-fla. J'ai le sentiment d'avoir vécu la plus belle fête et d'avoir reçu les plus beaux cadeaux :

la santé, la force, le courage de faire ce pèlerinage, et surtout la joie d'avoir retrouvé le Créateur tout au long du chemin.



Le samedi 7 juin 2003



San Martin del Camino à Astorga

24,5 km

À la sortie de San Martin del Camino, nous reprenons le chemin qui longe la route entre des champs irrigués par ces nombreux canaux d'irrigation qui intriguent beaucoup mon compagnon. Ayant été élevé sur une ferme laitière et ayant lui-même pratiqué l'agriculture, Gérard est très intéressé par tout ce qui a trait à l'agriculture et ici, il en a plein la vue. Souvent, il quitte le sentier pour aller vérifier ce qui pousse dans un champ. Afin de l'apprécier, il met tous ses sens à contribution, il touche, sent et goûte. Je reçois sur le vif une leçon en élevage laitier et en agriculture, leçon que je trouve intéressante car moi aussi, j'ai grandi sur une petite ferme familiale. En passant près des granges, il me pointe telle ou telle race de bétail et m'en fait l'éloge. Je vous assure que sur le *Camino*, tout mérite d'être apprécié; il n'y a pas que l'architecture des églises et des cathédrales qui m'intéresse, mais aussi tout ce qui fait partie de la vie quotidienne.



Quand on arrive à Hospital de Orbigo, le sentier emprunte le pont du Paso Honroso (passage honorable), une construction en pierres d'origine romaine, surplombée de 20 arches et qui enjambe la rivière Orbigo. Ce pont, l'un des plus longs ponts médiévaux que les pèlerins ont encore le plaisir de franchir, s'étire sur plus de 200 mètres en dessinant des courbes selon un axe irrégulier. De toute évidence, les habitants de ce bourg se préparent aujourd'hui pour une fête médiévale, car le décor est prêt. On a aménagé des tentes (style Astérix et les Gaulois). Il aurait été fort intéressant de pouvoir assister à la fête, mais il n'est pas question d'arrêter ici, le pèlerin doit poursuivre sa route. Je crois qu'en Espagne, toutes les constructions ont une histoire ou un mythe qui s'y rattache. Laissez-moi vous raconter l'histoire de ce fameux pont. Le nom de ce pont, « passage honorable », évoque le célèbre défi relevé par un chevalier léonais. En l'an 1434, Suoro de Quiñones fit la promesse à la dame de son cœur qu'il défendrait ce passage contre les ennemis. Il livra plusieurs combats jusqu'à rompre 300 lances et en sortit vainqueur. Puis, harassé et épuisé par sa mission, il partit en pèlerinage jusqu'à Compostelle.

Nous quittons la *Meseta* et, peu après avoir laissé ce bourg, nous amorçons la première montée de la chaîne Cantabrique. Nous gravissons le mont Colomba sur une piste de montagne empierrée, entre des chênes nains et des bruyères garnies de fleurs violettes qui égayaient la nature au printemps. La montée n'est pas très abrupte mais constante ; voilà un avant-goût des deux prochains jours où nous aurons de fortes montées à faire, jusqu'à une altitude de 1504 m.

Moins de vingt-cinq kilomètres, voilà qui me semble maintenant une courte étape puisque le tracé ne présente aucune difficulté. De plus, tout mon corps est endurci à la marche, même mon sac à dos ne semble peser qu'une plume ; et puis le soleil est toujours de la partie. Que nous sommes chanceux ! Nous nous permettons ce matin de quitter l'auberge à une heure relativement tardive, 6 h 40. Malgré tout, nous arrivons à Astorga tôt en après-midi. À l'entrée de chaque ville, des flèches jaunes indiquent le trajet à suivre pour trouver l'auberge, alors nous les suivons. Comme la porte est close, nous nous assoyons sur les marches de l'église d'en face avec d'autres pèlerins. Une heure et demie s'écoule, les portes n'ouvrent toujours pas. Nous essayons de savoir ce qui se passe, on finit par nous dire que ce refuge est fermé et qu'il faut se rendre à l'autre bout de la ville. Quelquefois, il arrive que les indications ne soient pas très claires et que nous perdions du temps à chercher ; il faut donc être prêt à toute éventualité. Lorsque je repense à cela au moment d'écrire ces lignes, avec un œil critique et un recul de plus d'un an, je crois fermement que ces occasions étaient des moments privilégiés qui m'étaient donnés pour exercer ma patience, moi qui suis toujours pressée dans l'exercice de mes fonctions quotidiennes. Saint Jacques les avait-il prévues pour moi ? J'en ai tout de même tiré de bonnes leçons !

Ici à Astorga, le siège épiscopal aurait été fondé par saint Jacques lui-même, et Astorga est aujourd'hui une ville importante sur le chemin de Compostelle. Nous y entrons par la *Porta del Sol* (porte du soleil). Pour arriver à l'auberge, nous

traversons un grand jardin de roses où se tient une exposition industrielle, puis un parc où des danseurs et des musiciens habillés en costumes d'époque animent la fête.

Nous visitons la cathédrale ; quelle beauté, quelle richesse ! Ça ne se décrit pas par des mots ni par des photos, il faut le voir. Ces lieux vieillis par des siècles et des siècles me fascinent, j'essaie d'imaginer l'époque. C'est paisible... je pourrais y rester des heures et des heures, mais nous n'avons jamais le temps de nous attarder : il faut déjà acheter la nourriture de demain et donc trouver l'épicerie avant qu'elle ne ferme.

Le dimanche 8 juin 2003



Astorga
à Rabanal del Camino **19,5 km**

Nous marchons sur une piste aménagée à côté de la route départementale, la LE-142, mais peu de voitures circulent sur cette route, alors ce n'est pas trop dérangent. Nous quittons Astorga et commençons l'ascension vers Rabanal del Camino ; la montée est continue mais la pente est douce. On nous dit que les choses sérieuses commenceront demain, alors aussi bien jouir du paysage tout de suite, car le soleil est radieux. Sur notre route, nous traversons cinq petites agglomérations, dont Santa Catalina de Somoza, où je peux compter environ une dizaine de maisons en pierres des champs, bâties il y a plusieurs siècles (d'ailleurs, tout est en pierres des champs : murets, clôtures, et même les rues).

Quatre kilomètres plus loin, sur un plateau dénudé, El Ganso nous apparaît. Dans ce village oublié par la civilisation moderne, je découvre, à ma grande surprise, quelques *paloxas* (maisons avec toits de paille) en plus des vieilles habitations



en pierres des champs. En *caminant* à travers ces villages figés dans un siècle très lointain, une question surgit dans ma tête... Ces villages existeraient-ils encore si les pèlerins en route vers Compostelle ne les traversaient pas ? Auraient-ils disparu avec les siècles ? Peut-être... mais ce sont des villages fort intéressants

et je me sens choyée de vivre cette étape du chemin. Ici à El Ganso, il y a une superbe église, et nous nous arrêtons pour la visiter. Si petit que soit le village, l'église fait toujours sa fierté et domine la place. Ces villages ont également tous leur bar qui fait la joie du pèlerin qui sent le besoin de s'arrêter pour se reposer en prenant son café *con leche*.

À partir de El Ganso, il nous reste 6,8 km et la montée est un peu plus abrupte. Ce matin, nous avons laissé Astorga à 858 m d'altitude pour nous rendre à Rabanal del Camino, à 1156 m d'altitude. Le paysage grandiose me fait oublier toute ma fatigue : des montagnes nous entourent ; à droite elles sont coiffées d'éoliennes et à gauche, les montagnes sont beaucoup plus hautes et j'aperçois quelques traces de neige. En bas, la vallée est tapissée de buissons fleuris de jaune par les genêts et de violet par les bruyères. Dans ce décor féérique, les coucous nous ont accompagnés toute la matinée ; je m'amusais à chercher d'où venait le son, mais la montagne se jouait de moi et répercutait le son dans toutes les directions. C'était mon jeu et, pendant un moment, j'étais réellement redevenue une enfant.

Nous nous arrêtons à l'auberge Nuestra Señora del Pilar. C'est étonnant de trouver une aussi belle auberge dans un aussi petit village. Les pèlerins sont bien servis puisqu'il y a aussi un autre refuge, tenu par la Fraternité de Saint-Jacques de Grande-Bretagne, où nos amis français, Michel et Yves, se sont logés. On accède à l'auberge par une cour intérieure dallée qui abrite le dortoir d'un côté et, de l'autre, un bar-resto ainsi qu'une longue table pour permettre aux pèlerins de lire ou d'écrire tout en prenant leurs rafraîchissements. À l'extrémité de cette cour, il y a une cuisine pour ceux qui veulent plus de tranquillité.

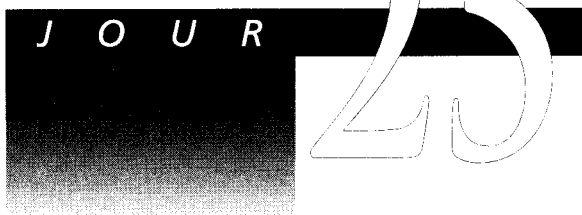
Je pense à Pilar, dans le livre de Paolo Coelho intitulé *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*. Je n'ai pas le goût de pleurer, j'ai plutôt le goût de crier à ces paysans de parler moins fort. Étant donné que c'est dimanche et qu'il y a un bar dans ce refuge, des paysans ont débarqué dans la

cour pour y prendre une bière. Ils discutent à tue-tête comme si c'était la fête tandis que moi, je voudrais un peu de tranquillité pour écrire. Ma politesse l'emporte sur mon envie de leur faire une leçon de bienséance, je rends les armes et j'entre à la cuisine. Après tout, on ne se bat pas contre un moulin à vent !

Ce soir, lors du repas, j'ai parlé avec un jeune de Normandie qui avait tout flanqué là (son travail) pour faire le point sur sa vie. Il travaillait en Angleterre ; il faisait de la recherche dans les écrits de Nostradamus pour un professeur d'université. Il me disait avoir presque « capoté » tellement son travail était exigeant ; il écouta son employeur, qui lui conseillait d'aller faire le chemin de Compostelle. Ce jeune homme se cherchait, il y avait beaucoup de points d'interrogation dans sa vie personnelle, au niveau spirituel surtout. Si parler de mon expérience de vie personnelle pouvait l'aider, je lui en ai fait cadeau. En le quittant, je lui ai souhaité de trouver sa voie, de trouver la lumière qui l'éclairerait sur le chemin de l'Étoile... Saint Jacques a fait plus d'un miracle, il peut toujours en faire un autre !

Pour clore une si belle journée, quoi de mieux que d'assister à la messe pour remercier le Créateur de tous ces bienfaits ? De l'extérieur, l'église paroissiale Santa Maria, construite au XII^e siècle et faite de pierre, n'a pas une apparence très riche, mais l'intérieur est de toute beauté. En écrivant ces derniers mots, je pense à tous les gens que j'ai rencontrés et je les compare à cette église : les apparences étaient quelquefois décevantes, mais ils avaient tous des richesses à partager.

Le lundi 9 juin 2003



Rabanal del Camino à Ponferrada

34 km

Ce matin, nous continuons notre ascension, nous laissons Rabanal del Camino à 1156 m d'altitude pour atteindre 1504 m à la *Cruz de Fierro* (Croix de Fer) et ensuite redescendre à une altitude de 541 m, dans la plaine de Ponfederra.

La montée est forte jusqu'à la Croix de Fer, mais c'est surtout la descente abrupte sur presque 26 km qui est éprouvante. Mes pauvres genoux subissent le choc à chaque pas. Je bénis mon bâton de me protéger de la chute dans cette pente fortement accentuée... soudain, les petits cailloux du sentier roulent sous mes pieds et vlan! Me voilà sur les fesses! Je m'en suis sortie avec quelques égratignures et une épine qui m'est entrée dans une main alors que je cherchais à attraper un rosier sauvage pour éviter la chute. Comme ça faisait mal! Je me lamentais comme un bébé; je crains d'avoir fait peur à Gérard pour pas grand-chose. Il a extrait la petite épine et mis un peu d'iode, et tout est allé pour le mieux. Ces incidents font toujours surgir

dans ma mémoire des souvenirs du passé que je croyais avoir enfouis pour toujours. Il y a plusieurs années, j'aidais mon conjoint, dont je partageais la vie à ce moment-là, à monter son mélangeur à ciment dans son camion. Nous devions pousser la machine sur deux planches installées à cet effet quand, soudain, une roue du mélangeur glissa de côté et le bras de cette machine vint me frapper sur le haut du nez, entre les deux yeux. À en juger par le mal ressenti, j'étais sûre que mon nez n'était plus à la même place et je courus à la maison pour me regarder dans le miroir. Je n'avais rien de brisé, pas même une goutte de sang, mais nous avons eu une bonne frousse tous les deux. Le lendemain, j'avais deux yeux au beurre noir. Cela m'a valu quelques jours de congé de travail parce que je ne pouvais pas mettre mes lunettes et ainsi attirer une très grande attention de la part de mon partenaire. Ce sont des épisodes dont je peux rire maintenant !

Nous traversons Foncebadón, un village déserté, presque fantôme, avec ses maisons de pierres en ruine, puis nous montons jusqu'à la *Cruz de Fierro* (croix de fer.) Une tradition veut que le pèlerin dépose au pied de la croix un petit caillou qu'il a transporté depuis le lieu de son départ. Ce poids supplémentaire et inutile dans son sac à dos, dont on se déleste ainsi, symbolise les biens superficiels auxquels nous accordons une trop grande importance dans nos vies. J'avais apporté deux petits cailloux, un venant de chez moi, l'autre rapporté du mont Sutton à l'automne 2002. Me décharger de mes petits cailloux ne fait pas la différence dans le poids de mon sac, mais le geste en lui-même a une grande signification. Les pèlerins ont entouré la croix de messages de guérison, de photos de leurs enfants et d'articles divers ; moi, je préfère garder les intentions de prière et la petite croix de bois que m'a offerte mon ami avant mon départ pour les déposer à la cathédrale. J'étais tentée de laisser ma petite croix ici, mais comme je la porte autour de mon cou depuis mon départ, je me sentirai perdue si je ne peux plus la toucher. Après tout, je ne me suis pas fait mal dans ma chute tout à l'heure, et je suis convaincue que ma petite croix m'a protégée. Au lieu de laisser ma croix de bois, je laisse plutôt



mes croix intérieures, mes soucis. Profonde fut ma méditation au pied de cette croix juchée sur un poteau de bois d'environ cinq mètres de haut et dont la base est un monticule de pierres.

Au pied de la croix, nous en avons profité pour prendre une photo de notre grande famille : Michel et Yves, les Français,

Louise et Yo, les Hollandaises, et Simon, notre Canadien. Nous profitons de l'occasion pour échanger nos adresses, car Gérard et moi projetons de poursuivre notre route jusqu'à une auberge située 8 km plus loin que la leur ce soir. Après avoir partagé un goûter près de la petite chapelle Santiago, chacun poursuit sa route à son rythme.

D'ici commence la descente. Peu après notre départ, nous arrivons à un village abandonné, Manjarin, où une sorte d'ermite vit parmi les ruines. Il invite les pèlerins à s'arrêter en sonnant une cloche pour signaler sa présence. Il offre du café et estampille le *Credencial* pour avoir une aumône. Si d'autres pèlerins ne nous en avaient pas informés, nous aurions manqué cette expérience... car ces ruines ne sont pas très évidentes ni invitantes; c'est très délabré, mais ça valait tout de même l'arrêt.

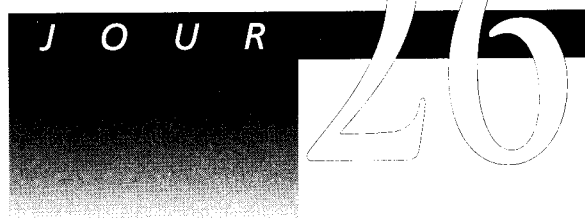
Lorsque l'on se trouve à 1451 m d'altitude, c'est comme si on dominait le monde... et je me permets de rêver. J'essaie de tout absorber, mais mes yeux ne sont pas assez grands pour contenir cette immensité. Quel panorama!

À un moment donné, nous arrivons au-dessus d'un village : c'est le village de El Acebo qui nous présente ainsi ses toits d'ardoise noire. Je me sens comme un avion qui pique du nez tellement la pente est forte..

La descente de 963 m sur 26 km était ardue, mais nous avons eu notre récompense : des prises de vue extraordinaires. Mais je ne me suis pas senti aussi fatiguée depuis les Pyrénées ; rien comme une bonne nuit de sommeil pour me remettre sur pied.

Ce soir, nous assistons à la prière du soir qu'a organisée la responsable du refuge Del Carmen, une jeune Allemande qui parle cinq langues dont le français. Elle nous invite à réciter, à tour de rôle, le Notre Père dans notre langue ; c'est impressionnant d'entendre Allemands, Anglais, Hollandais, Espagnols et Français prier le même Père... nous sommes de la même famille...

Le mardi 10 juin 2003



Ponferrada à Villafranca del Bierzo 23,6 km

Ponferrada est une cité industrielle prospère. On dit que cette ville doit son développement au passage de jacquets en route vers Compostelle après la découverte du tombeau de l'apôtre saint Jacques. Au X^e siècle, Osmundo, alors évêque d'Astorga, fit bâtir un pont sur le fleuve Sil pour accommoder les pèlerins. Ce pont fut renforcé par des rampes de fer (en latin *Pons Ferrata*), et c'est ce qui donna son nom à la ville. En 1178, pour assurer la protection des pèlerins, les Chevaliers du Temple érigèrent une forteresse; aujourd'hui, les hauts remparts de l'imposant château des Templiers dominent la ville. On dit que la Vierge apparut dans un des chênes verts que l'on avait coupés pour construire le château des Templiers; c'est pourquoi la basilique porte le nom de Encina, qui veut dire «chêne vert».

Nous laissons derrière les activités bruyantes de Ponferrada pour retrouver le calme de la plaine du Bierzo, deuxième grande région de vignobles après la Rioja. De très grandes étendues de

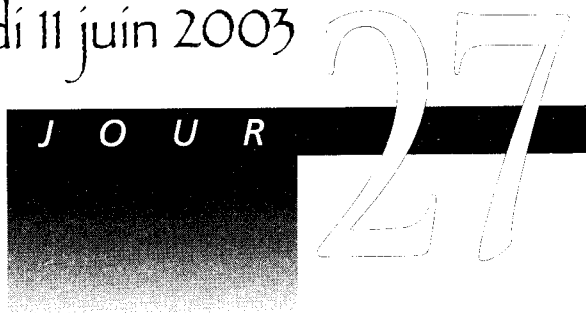
vignes bordent le *Camino* de chaque côté. On dit que la culture de la vigne est arrivée dans le Bierzo au IX^e siècle et que des monastères possédaient déjà des caves (*Bogadas*) dans l'enceinte de leurs murs. En Espagne, nous avons vu beaucoup de *Monasterios* et de *Ermitas*, trop souvent en ruine, tout au long de notre chemin. Certains monastères ont trouvé une autre vocation : ils ont été convertis en refuges pour pèlerins.

À quelque huit kilomètres, nous arrivons dans le petit bourg de Fuentes Nuevas (fontaines neuves), dont l'état des habitations laisse supposer une certaine pauvreté. En marchant entre les maisons, dans des rues étroites et empierrées, je sens une fatigue aux genoux et une ampoule qui se forme au talon ; c'est certainement un héritage de la longue descente d'hier. Près d'une demeure, un banc artisanal s'offre à moi ; j'enlève mon soulier, il y a bel et bien une petite rougeur et j'y applique immédiatement un *compeed* pour protéger mon talon du frottement. À ce moment, un homme et sa femme sortent de la maison. Nous les saluons, « Buenas dias », mais ils ne me donnent pas l'impression d'être très joviaux. L'homme se dirige vers l'étable et attelle son bœuf tandis que la femme ouvre un hangar et en sort une brouette chargée d'une charrue pour labourer la terre. Ils doivent se rendre au bout du village, juste en bas de la rue, où de beaux jardins sont bien alignés. Nous voulons prendre une photo de l'habitant avec son bœuf, mais il proteste, il n'est pas content et je ne le blâme pas. J'étais une intruse sur son territoire et je n'ai pas respecté son intimité, mais j'étais tellement excitée d'être témoin pour la première fois d'un attelage de bœuf. « Nous sommes au bon endroit au bon moment. » Cette phrase, je pourrais en faire mon dicton : si je n'avais pas ressenti ce malaise au pied, je n'aurais pas été témoin de cet événement. Mais plus j'y pense, plus je crois que c'était une occasion prévue pour m'apprendre à ne pas empiéter sur le territoire privé de l'autre (je pourrais aussi dire « de l'hôte » puisque c'était moi l'étrangère).

Une chose m'intrigue : que ce soit à l'approche d'un hameau, d'un village ou même d'une ville, nous entendons toujours des coqs chanter. Je fais cette remarque-là à mon compagnon : « Chez nous, les coqs chantent le matin pour nous rappeler qu'il faut commencer notre journée de travail ; mais ici, ils chantent à toute heure du jour sur notre passage. Je crois qu'ils veulent nous souhaiter la bienvenue à la place des habitants, car ils savent que nous sommes plus familiers avec leur langage qu'avec la langue du pays. » Je n'ai pas peur de faire des farces, car Gérard ne rit jamais de moi. Nous nous amusons souvent à monter de petits scénarios pour ne pas tomber dans le trop sérieux de la marche. Un temps pour le sérieux et un temps pour rire... car rire nous déride.

Nous traversons de plus en plus de petits villages de fermes. Les jardins sont beaux, dans cette région. Nous approchons de la Galice et si c'est comme ce que nous racontent d'anciens jacquets, la Galice serait le plus beau bout du chemin. Nous verrons bien.

Le mercredi 11 juin 2003



Villafranca del Bierzo à O Cebreiro

29 km

La température s'annonce toujours belle et la montée sera raide. Nous laissons Villafranca del Bierzo à l'altitude 504 m pour atteindre 1300 m à O Cebreiro, en cheminant sur un sentier passablement facile, aménagé le long d'une route. Comme je déplore ces sentiers près des routes ! La pollution automobile et le vacarme des poids lourds, c'est dérangeant ! Mon esprit n'est certainement pas enclin à la méditation ce matin mais, faute de silence, nous sommes récompensés par les « Buen Camino » que nous lancent les passants, surtout les cyclistes qui dévalent à toute vitesse vers Compostelle. Il y a aussi quelques automobilistes qui nous saluent en klaxonnant discrètement. Certains sont incommodés par le passage des pèlerins sur leur territoire, tandis que d'autres reconnaissent la valeur du pèlerinage et nous encouragent. Ces marques d'encouragement semblent me donner de l'énergie, un élan pour marcher de plus en plus vite, et je devance Gérard sur une petite distance.

Dans cette région montagneuse, comme partout ailleurs, la modernité prend le dessus, et des autoroutes suspendues qui traversent certains villages jurent avec la beauté du paysage. C'est ainsi que dans le petit village agricole de Ruitelán, nous regardions une de ces hideuses autoroutes suspendues qui traversent presque au-dessus des maisons, lorsqu'un troupeau de vaches qu'un fermier menait boire au ruisseau fit son apparition dans la rue, venant vers nous en sens inverse. Pour ne pas être piétinés, nous avons dû céder la route en nous rangeant sur le côté. Après tout, c'est leur territoire !

Nous longeons une petite rivière une bonne partie du parcours. La montée me paraissait assez facile mais à partir de Faba, les 6 km qu'il nous reste à parcourir pour atteindre O Cebeiro sont très difficiles et nous demandent un effort constant, difficile à fournir dans cette grande chaleur. Je nage dans ma sueur ; à l'arrivée au refuge, qu'elle soit chaude ou froide, la douche sera appréciée. Heureusement, j'ai fait transporter mon sac à dos jusqu'au prochain refuge. On peut quelquefois profiter de ce service de transport des bagages pour quelque euros. Je me sens gênée de marcher ainsi allégée, c'est comme si je trichais et on dirait qu'il me manque quelque chose... après 29 jours de marche, mon sac à dos fait maintenant partie intégrante de mon corps, c'est comme un autre membre. De temps en temps, je cherche ce qui me manque... mais je réalise que j'ai tous mes membres et que je me sens bien !

Soudain, nous apercevons avec joie la borne de granit décorée de la croix de Saint-Jacques et des armoiries de la province de Lugo nous indiquant que nous entrons dans la Galice... encore quelques pénibles kilomètres et nous aurons atteint O Cebeiro, à 1300 m d'altitude. À partir de maintenant, sur les bornes de pierre décorées de la coquille Saint-Jacques, le décompte sera indiqué tous les cinq cents mètres : 155 km, 145,5 km, 145 km jusqu'à 0 km, la borne finale étant Santiago de Compostelle.



Nous avons pris l'habitude d'arrêter à un bar pour prendre notre « *cafe con leche grande* ». Au début, je n'aimais pas tellement ce café, mais je m'y suis habituée faute de café à la manière de chez nous. Nous étions assis sur la terrasse d'un bar à Ruitelán quand un habitant, Dasiteo, qui demeurait de l'autre côté de la rue, s'approcha de nous pour faire la conversation : il nous avait entendus parler français. Il avait travaillé en France et en Belgique dans des tourbières, et nous avons longuement parlé du Canada et des habitants de la région. Il nous a dit qu'il possédait ce bar mais qu'il venait de le vendre. Dasiteo était prêt à nous offrir le vin mais nous avons dû décliner son invitation, car il fallait partir. Il nous a serré chaleureusement la main et nous a dit : « Allez, vous êtes capables, il ne vous reste que deux heures de marche et c'est facile, il fait frais dans la montagne. » Au lieu de nous décourager à cause de la forte montée que nous devrions affronter dans les deux heures suivantes, il nous encourageait, nous infusant une énergie nouvelle. Nous en avons besoin car la température étant très élevée, la fatigue s'installe plus rapidement. Grâce à saint Jacques qui nous envoie ses messagers, ses guides et ses anges qui nous tendent la main

en nous prodiguant encouragements et conseils, nous quittons cette terrasse le cœur léger.

À un moment donné, nous avons fait route avec quelques jeunes Blancs de l'Afrique du Nord, de Cape Code City. Ils parlaient anglais. Sur le *Camino*, nous sommes tous égaux : il n'y a pas de différence d'âge, de race, de pays, de langue, de profession. Notre but est le même : marcher pour arriver à Compostelle.

O Cebreiro garde la mémoire de très anciennes civilisations : quatre maisons pré-romaines, des *pallozas*, sortes de huttes au toit de paille de seigle qui, il n'y a pas si longtemps, étaient encore habitées. L'une d'elles a été convertie en musée ethnographique. Des écrits rapportent que les pèlerins empruntaient le passage de O Cebreiro dès le IX^e siècle. La petite église Santa Maria la Real (Sainte-Marie la Royale), une église pré-romaine, a été édifiée au IX^e siècle et construite solidement en pierre, de façon à la protéger des vents et des fortes tempêtes si fréquentes dans ces hauteurs. À l'intérieur, nous découvrons des richesses



insoupçonnées : le baptistère, un grand bassin creusé dans le sol, la statue de la Vierge du Miracle, le calice et la patène du Saint-Miracle.

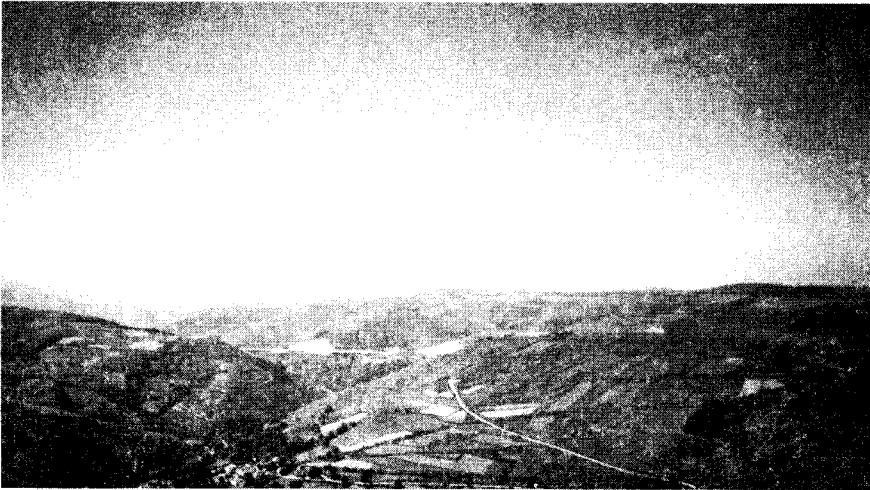
Ce petit bourg possède aussi son miracle ou sa légende pour les incrédules : le miracle du Cebreiro. Chaque jour, un paysan montait au Cebreiro pour y entendre la messe. Un jour de grosse tempête de neige, le moine qui célébrait se moqua (en son for intérieur) de la foi de ce paysan. Il se disait : « Faut-il être fou pour risquer sa vie pour un peu de pain et un peu de vin ? » Quelle ne fut pas sa surprise, au moment de la consécration, de voir le pain sur la patène se transformer en chair et le vin, dans le calice, en vrai sang ! La patène et le calice qui auraient servi à cette célébration sont exposés dans la chapelle.

Les visites terminées, nous retournons au gîte tenu par la municipalité ; il est très confortable. Il est maintenant 20 heures, le soleil est encore chaud ; la douche est prise, le souper est terminé, la lessive est faite et les vêtements sèchent sur la clôture de broche qui sépare le refuge de la rue, tout en dessous de nous. Je suis assise sur la muraille de l'auberge perchée en haut de la montagne. C'est paisible, je respire l'air pur de la montagne, je rêve. C'est comme si j'étais dans les nuages, aussi haut que le ciel, même. Pourtant, nous sommes à 1300 m d'altitude.

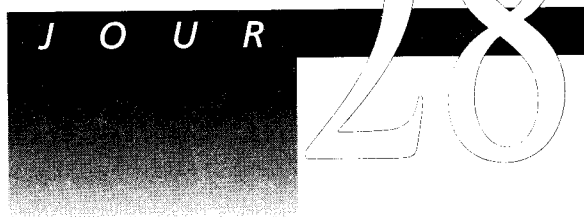
QUELLE VUE SAISSANTE !
C'EST UNE VUE PANORAMIQUE !
WOW !

De toutes les directions, c'est grandiose. Dans les vallées, j'aperçois plusieurs agglomérations car, dans le nord de l'Espagne, les habitations ne sont pas dispersées mais reliées étroitement en villages. Ces villages situés à des kilomètres de distance les uns des autres me paraissent minuscules. Sur l'autoroute, les voitures semblent se déplacer au ralenti tellement elles sont loin en dessous de nous. Pourtant, ces voitures roulent à 120 km/h au moins.

Je n'ai pas assez de mots pour décrire ce « patch work » de dessins et de couleurs formé par les étendues de fleurs sauvages, de genêts et de bruyère, les champs de céréale, les vignes, les routes qui serpentent d'une agglomération à l'autre... C'est un cadeau que Dame Nature offre à qui veut bien prendre le temps de l'admirer. Quelle récompense à la fin d'une journée ! Que Dieu a fait de belles choses sur cette terre ! Et moi... je ne suis qu'un petit point au centre d'une magnifique carte postale. Mes rêveries m'amènent presque à oublier le temps... le soleil a disparu et l'humidité baisse... vite, il est temps de ramasser mon linge et d'aller me coucher. Je réalise qu'il ne reste plus que mon linge sur la clôture et que la plupart des gens sont rentrés ; seuls les rêveurs comme moi restent, ils se payent le luxe de rester jusqu'à la dernière lueur pour admirer ce fabuleux paysage. Il est si facile de se laisser aller dans un tel silence !



Le jeudi 12 juin 2003



**O Cebreiro
à Calvor**

27,5 km

Nous avions prévu nous rendre jusqu'à Sarria, mais nous faisons un compromis et nous nous arrêtons quatre kilomètres avant, à Calvor. Je n'en peux absolument plus, je suis littéralement fauchée. En montée, on peut toujours s'arrêter et reprendre son souffle ; mais en descente, dans ces sentiers de montagne, les genoux sont constamment sollicités et le sac à dos nous déstabilise. Souvent, les roches roulent sous mes pieds et, par peur de tomber, je freine avec mon bâton. Qui plus est, la chaleur extrême n'aide pas la situation. J'aimerais trouver la source où Gérard puise son énergie... lui, il est prêt à parcourir les 4 ou 5 km qui nous séparent de Sarria.

Après avoir laissé O Cebreiro, nous escaladons l'Alto del Poio. Et nous voilà à 1337 m d'altitude. Puis, de là, commence la descente dans la vallée (453 m). C'est une véritable dégringolade, je freine continuellement. Mes freins... si mes genoux étaient faits de fer, ça chaufferait ! À un moment donné, nous

rattrapons une Allemande qui marche au ralenti tellement son genou la fait souffrir. Gérard lui cède sa genouillère en lui disant : « Saint Jacques a guéri mon genou, je n'en ai plus besoin. » Après nous être assurés que la genouillère l'aidait et qu'elle marcherait lentement jusqu'au prochain refuge, nous la quittons afin de marcher à notre vitesse.

À Triacastela, le chemin bifurque. On a le choix de deux itinéraires pour arriver à Sarria : passer par *El Monasterio de Samos*, sur la gauche, ou par le tracé de droite, qui chemine le long de la route et nous amènera à traverser plusieurs petits villages, nous épargnant 4 km. Nous optons pour la route de droite. Par contre, j'aurais bien aimé visiter la plus grande abbaye d'Espagne. Pour ce faire, il aurait fallu coucher au monastère ou coucher à Triacastela et faire une étape différente le lendemain. C'est ce que j'aurais fait volontiers, car j'étais fatiguée et il faisait très chaud. Mais il faut faire des choix et des compromis lorsqu'on marche avec un partenaire.

Nous dînons sur une terrasse où nous sommes presque assis dans la rue, en compagnie de Pierre, l'Eudiste français, et de Simon, notre petit Canadien ; eux ont choisi d'aller coucher au monastère de Samos. L'Allemande que nous avons rencontrée sur le *Camino* nous a rejoints vers la fin de notre dîner. Elle était heureuse de nous voir pour pouvoir rendre la genouillère (c'était pourtant visible qu'elle en avait encore besoin), mais Gérard lui a redit qu'il n'en avait plus besoin. Elle l'a remercié chaleureusement en nous disant qu'elle nous verrait peut-être à Santiago, avant de se rendre à l'auberge en face, où elle s'arrêtait.

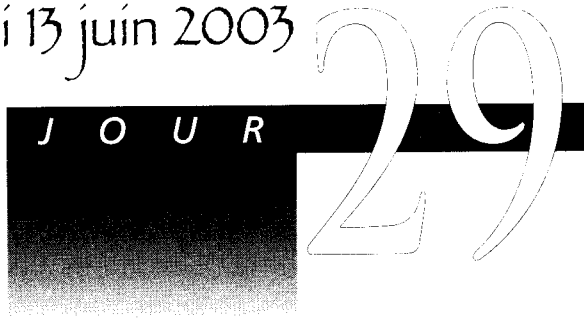
À notre arrivée à Calvor, une décision s'impose ; il est 17 h 35, se rendre à Sarria comme prévu prendrait plus d'une heure car c'est une montée. Il y a un petit gîte, et nous décidons d'y rester. Il ne faut pas pousser notre chance. Je dirais plutôt : il ne faut pas tenter le diable... Nous n'avons pas eu d'accidents fâcheux ni de blessures graves, alors il faut respecter nos limites, et c'est bel et bien ma limite pour aujourd'hui.

Nous nous informons auprès de *hospitalaria* pour savoir comment trouver de la nourriture, et elle nous suggère de commander une pizza parce qu'il n'y a pas de magasin à proximité. Évidemment, la pizza ne peut pas être livrée avant 21 heures. Oh ! Comme ils sont compliqués, ces Espagnols ! J'ai un vrai caractère de chien ce soir, je fulmine contre ce peuple.

La pizza arrive pour changer mon humeur, mais je suis déçue de son apparence. En ouvrant la boîte, je suis prise d'un fou rire : « Si un Italien voyait cette pizza, il serait offusqué. » Je n'exagère pas, c'étaient des ingrédients « garrochés » sur une pâte à pain : des olives noires entières avec les noyaux, des tranches de jambon sec, de gros morceaux de tomates et de piments... deux morceaux ont satisfait mon appétit, nous avons gardé le reste pour le déjeuner puisque nous n'avons pas pu faire de provisions. C'était même meilleur au déjeuner... ou est-ce que mon humeur était meilleure ?

Sur la terrasse de l'auberge, il y avait une femme qui soignait ses pieds. Pauvre elle, quelle horreur ! Elle avait tellement de blessures qu'il semblait n'y avoir plus de place pour une autre ampoule. Elle ne se décourageait pas, elle nous disait que, chaque soir, elle se demandait comment elle pourrait continuer le lendemain ; et le matin venu, elle continuait avec l'aide de saint Jacques.

Le vendredi 13 juin 2003



**Calvor
à Portomarin 27,5 km**

En sortant de l'auberge, nous sommes accueillis par une légère brume qui ne tarde pas à se dissiper pour faire place à une belle journée. Notre chance tient toujours, aucune pluie depuis notre première journée dans les Pyrénées. Ici en Galice, il n'est pas surprenant d'avoir de la brume : nous approchons de l'océan et c'est un grand contraste avec l'air sec de la région de Castille y León. L'humidité qu'apporte l'océan Atlantique donne à ce paysage une végétation abondante, de véritables bocages. Pour une bonne partie de la journée, notre route nous mène dans ces sentiers creusés et humides qui se dissimulent sous la végétation ; nous marchons dans un de ces *corredoirs* entre des chênes aux troncs énormes. C'est un sentier très ancien où, de chaque côté, des pierres recouvertes de mousse forment un muret. C'est un terrain accidenté, nous descendons avec beaucoup de précaution dans ce corridor humide et rocailleux. Il faut faire attention où placer les pieds pour ne pas glisser sur

les pierres mouillées. En laissant mon imagination travailler, je compare ce corridor à une rivière asséchée que l'action de l'eau aurait creusée, ou encore à une tranchée utilisée pendant la guerre. C'est le cas de le dire, les jours se succèdent mais ne se ressemblent pas.

Avant d'arriver à Brea, nous franchissons la borne qui indique qu'il reste 100 km à parcourir avant d'atteindre Santiago. Le décompte est fait, dans 4 jours nous y serons. Il y a une petite terrasse rustique à Brea. À cette heure-ci, normalement, nous aurions pris un café; mais ce matin, nous nous payons une bonne *cerveza*. Sur le *Camino* toutes les raisons de fêter sont bonnes... Nous levons notre verre à la bonne nouvelle qu'il nous reste seulement cent kilomètres à parcourir. J'ai même rapporté la bouteille vide avec moi au Canada, pour la donner à un ami collectionneur. À ce bar, nous avons parlé à deux jeunes filles du Costa Rica, des marcheuses qui marchaient depuis quelques jours seulement.

Aujourd'hui, nous avons traversé une vingtaine de petits hameaux où vivent des éleveurs de vaches laitières. Comme en Espagne, les rues sont étroites et bordées par les habitations. Dans cette région, les granges aussi font partie des bâtiments qui bordent les rues. En quittant l'étable pour se rendre au pâturage, les vaches laissent leurs bouses fraîches sur le beau pavé (un pavé qui ferait l'envie de mes voisins s'il se trouvait dans mon entrée de maison). Comme je suis curieuse et que je ne veux rien manquer du paysage, je ne regardais pas toujours où je marchais, et mes pieds glissèrent plus d'une fois. Cela m'arrachait chaque fois des rires, et je me disais: «Je l'ai paré belle!» L'odeur était parfois très poignante... le parfum du fermier, ma foi! Deux jours auparavant, dans la rue à Ruitelán, nous avons fait face à un troupeau de vaches que le fermier conduisait au ruisseau pour les faire boire. Comme je le disais, le bétail est maître chez lui!

Ce soir, après la messe, un groupe de jeunes qui effectue une tournée de chant nous offre un concert gratuit à l'église.

Le langage est une barrière, mais la musique est un langage universel. J'ai grandement apprécié ce concert... de très belles voix!

Ça fait quelques longues étapes que nous marchons, et je réalise que nous n'avons pas vu nos amis français, Yves, Michel, le couple Pierre et Monique, ainsi que Louise et Yo, les Hollandaises. Les reverrons-nous? Peut-être à Compostelle... C'est une des leçons que le *Camino* nous enseigne, le délaissement. Apprendre à laisser en arrière les personnes et les choses pour aller plus loin, pour grandir, pour s'épanouir, ne sont pas toujours chose facile dans notre vie quotidienne.

Le samedi 14 juin 2003



**Portomarin
à Palas de Rei**

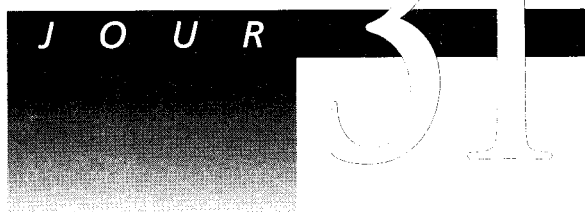
24 km

Belle journée, belle marche ! Est-ce que le *Camino* est plus facile ou est-ce que nous sommes plus en forme ? Pourtant, le chemin monte, descend, serpente à travers un boisé de jeunes chênes, de pins et de genêts. Aujourd'hui encore, nous marchons sur une piste aménagée près de la route et nous traverserons une douzaine de petits villages de fermes laitières. Nous devons effectuer une montée pour entrer dans chaque village et, ensuite, redescendre à la sortie. On dirait presque des montagnes russes en marchant ! Depuis le début de la Galice, je remarquais, dans ces villages agricoles, de petites constructions surélevées, soutenues par des piliers. Souvent, elles étaient surmontées d'une croix, ce qui me faisait penser à un tombeau. Ma curiosité l'emporte et je vais vérifier... mais en réalité, ce sont de petits silos où on garde du maïs. On apprend à tout âge, j'aurai vu quelque chose de très différent de nos gros silos à grain.

Nous faisons un bout de chemin avec Simon, le petit gars de Saint-Hubert, et Pierre, cet Eudiste français qui, lui, sue comme un bœuf car c'est un gros gaillard. Je suis en grande conversation avec Pierre, nous discutons lecture, de tout et de rien. Pierre connaît aussi un peu l'Acadie pour être venu chez les Eudistes à Bathurst et avoir visité la région. Je m'aperçois que nous prenons du retard sur les deux autres, mais je ne veux pas être impolie et le laisser en arrière.

À mesure qu'on approche de Compostelle, on constate que les refuges sont plus grands; mais ils sont toujours pleins, car un bon nombre de personnes ne marchent que les cent derniers kilomètres requis afin d'obtenir le statut de pèlerin et de recevoir la *compostela*. Ces refuges n'ont pas de cuisine; chaque soir, c'est donc la chasse aux endroits qui servent un repas à une heure raisonnable. Souper à 21 heures, c'est bon pour les Espagnols qui, eux, font la sieste en après-midi. Ils peuvent très bien rester debout une partie de la nuit, mais nous, nous devons nous mettre au lit tôt, car le matin arrive vite. Tous les jours, nous partons tôt pour battre le lever du soleil et marcher, même sous un soleil ardent en après-midi; et à la fin de l'étape, c'est la douche, la lessive, la quête pour la nourriture du soir et du lendemain, sans oublier quelques visites des lieux et... oups, c'est à nouveau l'heure du dodo.

Le dimanche 15 juin 2003



**Palas de Rei
à Arzua**

29,5 km

Ce matin, nous quittons Palas de Rei, et notre chemin nous conduit dans une *corredoira* dallée sur une distance de 3 km. Marcher dans ces *corredoiras* humides et rocailleuses me donne la sensation de retourner loin en arrière dans le temps. C'est bon de s'y retrouver ce matin, les grands arbres nous procurent la fraîcheur souhaitée par ce temps très chaud.

À Furelos, en passant devant une petite église, nous décidons d'y entrer sur l'invitation d'une jeune fille qui nous a interpellés du perron de la sacristie. Le curé, Andres, estampille nos *Credenciales* et, après un court échange, nous invite à passer derrière l'autel pour assister à la messe. C'est avec un peu de timidité que, avec nos attirails de pèlerins, nous faisons face aux paroissiens afin de prendre les deux seules places libres au fond de l'église... deux prie-Dieu, comme si ces places nous étaient destinées.

Une chose curieuse et incompréhensible se produisit à cette messe : le prêtre célébra la messe de façon habituelle, mais il ne donna pas la communion aux fidèles. Après la consécration, il communia sous les deux espèces puis continua la célébration sans distribuer la communion. Je n'y comprenais rien...

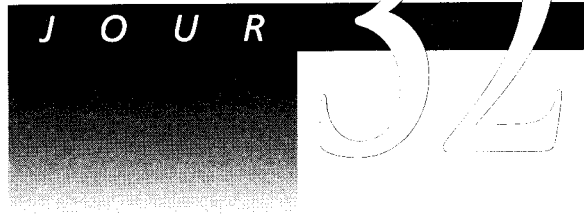
Un peu avant Arzua, le sentier passe entre de grands plants d'eucalyptus, dans une forêt humide. Ce sont de grands arbres aux troncs gris et aux feuilles allongées d'un vert clair, plus clair que celui des autres feuilles. D'un pas léger, j'avance en rêvasant. Je hume à pleins poumons le parfum qui embaume l'air. Je réalise que dans deux jours, nous aurons atteint notre but. Pour savourer les derniers kilomètres d'un sentier qui s'offre à moi dans un si beau paysage, je ralentis le pas.

Arzua est une assez grande ville. Nous faisons la tournée des bars pour étudier les menus affichés sur les terrasses, ça nous permet de magasiner pour notre repas du soir. Nous optons pour un restaurant qui sert de la *paella* à partir de 20 heures. Gérard prend une *paella mixta* et moi, une *paella continentale*. Lorsque la commande arrive, déception ! Le serveur m'apporte un plat de nouilles. Je voulais depuis longtemps goûter à la *paella*, ce mets typiquement espagnol composé de riz, de poissons, de crustacés, de chorizo (saucisse espagnole très pimentée) et de légumes divers. Je ne dis rien, mais le serveur remarque ma déception ; il retourne au comptoir vérifier la commande et revient aussitôt en s'excusant et me dit qu'il avait inscrit le mauvais numéro sur la commande. Il m'offre gentiment de changer mon plat, mais j'ai trop faim pour attendre plus longtemps. C'était tout de même très bon. J'ai toujours trouvé la nourriture très bonne en Espagne. Chaque région a son plat typique ; ici en Galice, c'est le poulpe (*octopus* ou pieuvre). J'en ai mangé une fois, c'était très bon.

En retournant à l'auberge par une autre rue, nous passons près d'un parc où des groupes de musiciens installent leurs grosses caisses. C'est la fête du saint patron de la ville et, comme tout commence tard en Espagne, les concerts ne commenceront

pas avant 23 heures. Je m'interroge, un peu inquiète. Sera-t-il possible de dormir ce soir ? Qu'est-ce qui sera le plus dérangeant, la musique ou la chaleur ? Notre auberge est à proximité du parc, par contre le dortoir est au deuxième étage et il y a peu d'aération... Le mot d'ordre, être souple. Ici, il faut composer avec toutes sortes de situations !

Le lundi 16 juin



**Arzua
à Arca**

21 km

Il semble que nous arrivons de plus en plus tôt dans les refuges : il est seulement 11 h 40 lorsque nous entrons à l'auberge O Pino. Sommes-nous plus en forme, sommes-nous attirés par un puissant aimant vers Compostelle, ou encore sommes-nous propulsés par une force surnaturelle ? C'est le chemin qui est facile et agréable, et puis c'est vrai que nous sommes plus en forme ; après tout, ça fait 32 jours que nous marchons et aujourd'hui, c'était un petit 21 km, une bagatelle pour nous maintenant.

Le *Camino* nous amène à traverser une succession de hameaux, des fermes laitières pour la plupart, puis nous entrons dans une forêt d'eucalyptus, pour ensuite traverser d'autres hameaux avant d'arriver à Arca.

C'est un vrai cadeau pour notre avant-dernière journée, demain nous arriverons à Compostelle. Je suis euphorique, j'ai le cœur en fête. Ce soir, il règne une ambiance spéciale dans le

refuge. Je réalise que je ne suis pas la seule à avoir le cœur en fête. Les rires fusent dans la cuisine tandis que chacun prépare son souper. Tout le monde rigole lorsque deux Françaises du nord de la France et un Espagnol de la Galice essayent de nous expliquer une recette, une spécialité de la Galice faite avec un alcool distillé. C'est un peu cocasse et personne ne comprend rien, car les Françaises traduisent de travers ce que dit ce pauvre Espagnol qui a déjà bu un peu trop de vin.

La soirée se passe dans la joie et la fête. Kass, notre ami belge, prépare, avec l'aide de Corina, une Brésilienne, une fête pour les 50 ans de Michael, un Australien. Célébrer avec tous ces gens des quatre coins de l'horizon sans que la barrière de la langue soit un obstacle, c'est fantastique. À tour de rôle, nous entonnons le chant de bonne fête en anglais, en français, en allemand, en espagnol, en hollandais et autre, c'est hors de l'ordinaire. Le bon vin de la Galice à 88 centimes (1,40\$), ça aussi c'est hors de l'ordinaire. En Espagne, il ne serait pas approprié de fêter sans vin. Il faut tout de même faire honneur à la fête.

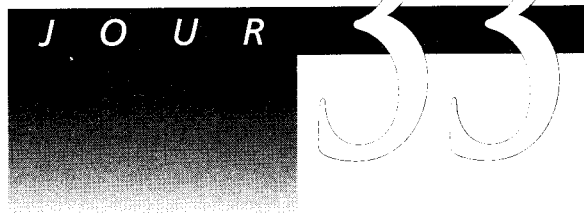
Il y a certaines personnes comme Kass, Corina, Michael, Simon, Pierre et d'autres dont j'ai oublié les noms, que nous côtoyons depuis déjà un bout de temps. Demain, nous nous quitterons pour retourner chacun dans notre pays. Les deux Françaises, elles, c'est la première fois que nous les rencontrons. Elles me racontent que dans leur région du nord de la France, la température est comparable à la nôtre; en hiver, la température peut descendre aussi bas que -30° avec beaucoup de neige.

Anne, la fille de Gérard, nous attend à Compostelle. Elle nous a donné rendez-vous devant la cathédrale à 20 heures demain soir. Nous passerons du temps à visiter ensemble jusqu'au 23 juin, jour de notre départ pour le Canada et de son départ pour le Japon, où elle travaille.

Vers 22 heures, nous quittons le groupe de fêtards pour retourner au dortoir, car nous avons prévu partir très tôt le

matin suivant. Il ne reste que 17 km avant d'arriver à Santiago, mais notre désir est d'y arriver en avant-midi. Tous les jours, à midi, on y célèbre une messe spéciale pour les pèlerins, et nous calculons notre temps de marche pour pouvoir assister à cette messe à notre arrivée. Pour moi, assister à cette messe le même jour revêt une signification particulière. Ça marque la fin du pèlerinage, et c'est comme si saint Jacques nous recevait chez lui.

Le mardi 17 juin 2003



**Arca
à Santiago 17 km**

Ce matin, nous partons tôt comme il était prévu mais, croyez-moi, la plupart des pèlerins étaient partis avant nous, la dernière étape est presque une course à l'arrivée. Nous marchons au même rythme que d'habitude. J'aime savourer chaque minute car je sais qu'aujourd'hui, c'est la fin de notre marche. Alors que le souvenir du départ de Saint-Jean-Pied-de-Port est encore si frais dans ma mémoire et que la distance parcourue a maintenant peu d'importance, me voici rendue devant la cathédrale Saint-Jacques. La place de la Cathédrale *Plaza del Obradoiro* est immense. Il est 10 h 30, je veux tout de suite trouver l'endroit où se présenter pour recevoir l'accréditation comme pèlerin, c'est-à-dire la *COMPOSTELA*, avant de me rendre pour la messe des pèlerins, qui est célébrée tous les jours à midi. Il y a des portes et des portes, laquelle est la bonne ?

Tout à coup, quelqu'un nous frappe sur l'épaule. Surprise, c'est Anne, la fille de Gérard ! Nous ne nous attendions pas à la

voir ce matin, car le rendez-vous était fixé pour 20 heures ce soir, mais elle avait tout bonnement décidé de venir s'asseoir sur la place de la Cathédrale pour surveiller l'arrivée des pèlerins. Ce n'est pas évident de reconnaître quelqu'un parmi les centaines de personnes qui circulent sur la place. Elle m'a reconnue en premier, car son père était presque méconnaissable avec sa barbe d'une trentaine de jours.

Quelle chance! Anne parle couramment la langue espagnole, et elle s'empresse de nous diriger vers l'endroit désigné. Avec sa facilité de communication dans la langue du pays, tout est vite réglé. Notre *compostela* en main, nous nous dirigeons vers la cathédrale et arrivons juste à temps pour la messe. Était-ce encore un cadeau de saint Jacques de nous avoir envoyé Anne au moment propice pour accélérer notre démarche?

Entrer dans la grande cathédrale Saint-Jacques-de-Compostelle procure toute une gamme d'émotions. La cathédrale est remplie à pleine capacité, et beaucoup de gens sont debout. Les gens sont très respectueux envers les pèlerins, deux personnes se sont d'ailleurs levées pour nous offrir leurs sièges. Bien sûr, notre gros sac à dos et notre bâton de pèlerin nous identifient, comme le ferait un passeport.

Au début de la messe, le célébrant mentionne, non pas tous les noms des pèlerins entrés à Compostelle, car la liste serait trop longue, mais leur pays d'origine. C'est pourquoi nous voulions nous inscrire en arrivant afin de recevoir notre *compostela*, pour que le Canada soit mentionné.

Pendant les prières universelles, chaque prêtre cocélébrant récite une des prières dans la langue de son pays. Pour nous, la prière dite en français par Pierre avait une signification particulière; il était devenu un ami et nous le côtoyions depuis plusieurs jours. À la communion, notre petit groupe s'est dirigé vers Pierre pour recevoir l'Eucharistie. C'était notre *Dernière Cène*. Nous allions bientôt faire nos adieux à Pierre, à Simon, à Corina et à tous les autres amis rencontrés sur le chemin.

Le plus grand moment, rempli d'émotions, survient à la fin de la messe lorsque le gigantesque encensoir appelé *Botafumeiro* est apporté par 8 hommes vêtus de capes pourpres ; ils l'attachent à un système de cordages, le montent et le font balancer au milieu du transept de la cathédrale jusqu'à ce que l'encensoir touche presque le haut, parfumant ainsi la cathédrale d'un gros nuage d'encens. Quelle émotion ! Les larmes coulent ; c'est la grande purification !



Le botafumeiro

J'ai trouvé un peu d'explications sur le *Botafumiero* dans le guide, et je cite : « *Le botafumiero* est un énorme encensoir en laiton argenté de plus de 50 kg et haut de 1,10 mètre. À partir d'une faible oscillation initiale de l'ordre de 10°, le balancement croît grâce à un pompage qui consiste à faire varier la longueur

de la corde au cours de l'oscillation. Une équipe de huit hommes, nommés les tiraboleiros, a pour charge de diminuer la longueur de la corde lorsque le botafumeiro atteint le point le plus bas de sa trajectoire et d'augmenter cette longueur lorsqu'il atteint le point le plus haut. Ainsi en moins d'une minute l'amplitude augmente jusqu'à atteindre 80°. Ce rite, l'un des plus populaires de la cathédrale, est né entre le XIII^e et le XIV^e siècle, il y a probablement 700 ans. Cet encensoir a quitté accidentellement la corde qui le maintient au plafond en 1499, 1622, 1925 et 1937, provoquant alors le décès de plusieurs pèlerins.» (Sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, le Camino Francès)

Comme tous les pèlerins qui visitent la cathédrale, je me suis adonnée à plusieurs rituels afin de refaire les gestes traditionnels des pèlerins d'autrefois :

- Sur la colonne de marbre, du portique de la gloire, le pèlerin pose ses doigts dans les empreintes creusées par des millions d'autres au cours des siècles. La légende dit qu'il faut réciter 5 *Pater* en silence, sans retirer sa main. Pour certains profanes, c'est difficile à croire, mais moi j'ai ressenti une forte vibration !
- Sur la colonne se trouve la statue de Maître Mateo (Mathieu), et celui qui désire recevoir « l'Étincelle de Génie » (une grande intelligence) frappe sa tête 3 fois sur celle de Maître Mateo en espérant bénéficier de sa sagesse.
- Dans le chœur de la cathédrale, il y a une grande statue de saint Jacques en habit de pèlerin, un bourdon à la main. Il est recommandé de faire un *Abrazo* à l'apôtre, c'est-à-dire d'entourer le buste de saint Jacques de ses bras. À ce moment, il faut dire : « Ami, recommande-moi à Dieu. » On peut ensuite descendre dans la crypte pour prier devant le tombeau de l'apôtre saint Jacques. Lors des années saintes de saint Jacques, c'est-à-dire lorsque la fête de saint Jacques, le 25 juillet, est un dimanche, la porte sainte est ouverte.

Certains pourraient trouver tous ces rites assez bizarres, mais ils sont tout de même pris très au sérieux par les gens présents dans la cathédrale et, surtout, exécutés avec un grand respect. J'ai déposé ici toutes les intentions de prières que des amis m'avaient confiées. J'y ai aussi laissé ma petite croix de bois aux intentions de mon ami très cher: «Que ta route te mène là où Dieu le veut.»

Sur la place de la cathédrale, ce sont les adieux et l'échange des adresses. Chacun de nous partira demain, nous nous disperserons aux quatre coins de l'horizon. Que rapporterons-nous personnellement de notre démarche? Que rapporterons-nous aux autres? Serons-nous de meilleurs témoins du Christ? Aurons-nous une mission à accomplir dans notre communauté? Ce sont là autant de questions auxquelles seuls le temps ou les circonstances de la vie pourront répondre!

Chacun vit le *Camino* à sa façon... chacun en retirera ce qu'il veut bien, mais une marque s'est incrustée en moi pendant ces longues heures de marche en solitaire, dans les rencontres faites sur le chemin, dans les partages entre pèlerins de 17 nationalités différentes que j'ai côtoyés. Ces marques... sont-elles assez durables pour entretenir la vie du *Camino* longtemps dans ma mémoire?

J'ai vécu 33 jours sur le *Camino*... Jésus a vécu 33 ans sur la terre.

Je ne peux pas m'imaginer que je laisse autant de pas derrière moi.

Je pars avec un sentiment de regret mêlé de satisfaction d'avoir accompli ce périple sans trop d'embûches. Saint Jacques nous a accompagnés tout au long du voyage.

JE SUIS ALLÉE JUSQU'AU BOUT DE MON RÊVE...

TOUT COMMENCE ICI AUJOURD'HUI!

ULTREIA! EN AVANT!





De Santiago de Compostelle au cap Finisterre

Au Moyen Âge, non contents d'avoir souffert mille misères sur le chemin de Compostelle, les jacquets poursuivaient leur pèlerinage jusqu'à l'océan Atlantique, au cap Fisterra, «la fin de la terre». Ils brûlaient leurs vêtements ou les jetaient à la mer. Cela symbolisait un changement de vie, on abandonnait la vieille peau afin d'en revêtir une nouvelle. En se plongeant dans l'eau de l'océan, ils se purifiaient le corps et l'esprit, c'était le départ d'une nouvelle vie.

Pour se rendre à pied jusqu'à Finisterre, une distance de 86 km, il faut au moins 3 jours. Aujourd'hui encore, beaucoup de pèlerins prolongent leurs pérégrinations jusqu'à Finisterre mais en utilisant les moyens de transport modernes, l'autobus surtout. Nous n'avons pas le temps de marcher trois jours de plus, car Anne est venue nous rejoindre justement pour visiter

un peu l'Espagne. Nous nous permettons tout de même de prendre l'autobus et faisons le trajet, qui dure deux heures trente, afin de nous plonger les pieds dans l'océan. Cependant, nous n'avons pas brûlé nos vêtements...

Nous montons jusqu'au phare. Ce qu'on voit de ce haut point, c'est l'immensité : le bleu de l'océan et le bleu du ciel se confondent. De l'autre côté, c'est l'Amérique. Assise sur le mur de béton surplombant la mer, je scrute au loin, je salue mon pays invisible... c'est avec raison que les gens des temps anciens croyaient que c'était la fin de la terre, car de cette pointe de terre, on ne voit pas autre chose que de l'eau tout autour de soi.

Après nous être arrachés à la magnifique vue du haut du cap, nous descendons dans le village pour nous rendre à l'église Santa Maria das Areas, une très ancienne église à l'intérieur fascinant ; on voit des cascades de fleurs blanches sur chaque autel. Le retable doré de l'autel principal est sculpté d'anges encadrant un crucifix ; une jupe recouvre le corps du Christ. À côté de cet autel, deux statues de la grandeur d'une personne adulte sont revêtues de somptueux vêtements en tissu. Lors de nos visites, j'avais remarqué que dans quelques églises, la statue de la Vierge était vêtue ainsi. Je me suis longuement arrêtée au pied d'une large statue de saint Jacques monté sur un podium, tenant le bourdon d'une main et le livre de la parole de l'autre, arborant la coquille traversée par deux épées sur son chapeau. Cette statue représente le grand saint dans toute sa gloire : l'évangéliste, le matamore, le pèlerin. À ce moment, je réalise avec un peu d'amertume que la marche est terminée mais que le pèlerinage de la vie recommence ici. Je veux prolonger cet instant dans ce lieu de silence car demain, je plongerai brutalement dans un monde de bruit puisque nous prendrons l'avion au petit matin pour aller passer deux jours à Séville. De là, nous nous rendrons en train jusqu'à Madrid, et nous visiterons la ville pendant deux jours encore avant de reprendre l'avion pour rentrer à la maison.

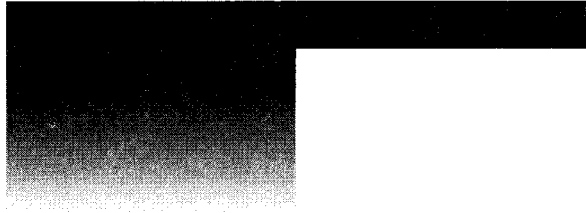


Finisterre étant un village côtier, on y trouve du bon poisson. Avant de reprendre l'autobus pour retourner à Santiago, nous rejoignons un groupe de pèlerins cyclistes, sept Français et un Belge, sur une terrasse afin de déguster de la grosse sardine grillée sur un feu de charbon; c'est vraiment exquis.

Sur le retour, j'en profite pour faire une sieste car nous souperons tard : le groupe de cyclistes nous ont invités à nous joindre à eux au restaurant chez Edouardo pour déguster une paella maison.

Nous sommes les seuls clients dans le petit restaurant familial. Edouardo et sa femme s'affairent à la cuisine, et c'est Edouardo qui nous sert la paella fraîchement sortie du four. Au fur et à mesure qu'un plat est vide, un autre arrive sur la table avec une nouvelle bouteille de vin. Nous en avons mangé jusqu'à ce qu'elle nous sorte par les oreilles... Il est 23 h 20 lorsque nous faisons nos adieux au groupe de cyclistes ainsi qu'à Edouardo et sa dame, des gens fort sympathiques. Demain matin, nous devons nous lever à 5 heures pour prendre l'avion pour Séville.

les 19 et 20 juin 2003



Séville

Les quatre derniers jours de mon séjour en Espagne ne font pas partie du pèlerinage, mais une chose m'a particulièrement impressionnée en arrivant à Séville. De l'aéroport, nous prenons l'autobus pour nous rendre à la chambre que nous avons louée à partir de Santiago. Grâce à Internet, cette merveille du monde moderne, Anne avait acheté les billets d'avion et réservé une chambre dans une petite pension. Anne n'avait qu'un petit sac à dos, mais Gérard et moi portions toujours notre gros sac à dos et notre bâton de marche. Lorsque nous descendons de l'autobus, il fait 36 °C et il nous faut marcher quelques kilomètres avant de trouver notre pension. Sur le chemin de Compostelle, c'est normal de voir une personne avec un gros sac à dos et un bâton de marche ; mais ici, nous ne passons pas inaperçus, car nous sommes les seuls ! Comme je l'ai mentionné auparavant, même avec un plan de la ville, il n'est pas toujours évident de se retrouver facilement en Espagne.

Nous arrivons à un carrefour. La place et le trottoir devant nous sont bondés de milliers de gens qui restent là à attendre.

Nous devons nous faufiler avec difficulté entre ces personnes, nous prenons beaucoup de place avec notre maison sur le dos. J'aperçois, sur la place, un autel dressé pour la célébration et un très long défilé qui monte la rue. Je me demandais pourquoi il y avait un défilé un jeudi matin. J'ai vite réalisé que c'était le 19 juin, la Fête-Dieu, quand j'ai vu l'autel et la procession des membres du clergé : le prêtre portait l'ostensoir, des groupes de dignitaires étaient précédés d'une bannière portant le nom de la congrégation, puis suivaient de grosses statues (de vrais monuments) portées par quatre hommes ; pour certaines, il fallait jusqu'à six hommes pour les porter. Les gens jetaient des branches de laurier devant le cortège. Je me suis rappelé que lorsque j'étais jeune, il y avait une petite procession à la Fête-Dieu, dans ma petite paroisse de Saint-Irénée. Pour cette occasion, on balisait le parcours avec de jeunes arbres et pour nous, qui étions petits, cela semblait grandiose. Si ces processions d'autrefois sont restées gravées dans ma mémoire comme de beaux souvenirs, celle-ci aura réussi à me marquer aussi. Je suis restée longtemps sur le trottoir, oubliant même la fatigue, le poids de mon sac à dos et l'intense chaleur, pour suivre le défilé avec des yeux d'enfant émerveillés. Jamais je n'avais vu autant de statues et autant de dévotion que chez ce peuple espagnol.

Il nous a fallu attendre la fin de la procession pour traverser la place afin de nous rendre à la pension. Dans une ruelle, un restaurant brassait de belles affaires ; l'heure du midi approchait, nous avons enfin eu une table sur le trottoir pour nous asseoir et manger. C'était bon de se reposer un peu à l'ombre, même s'il fallait éviter les gouttes d'eau qui tombaient du climatiseur. En Espagne, il faut s'attendre à tout...

Le jour suivant, nous sommes allés visiter la cathédrale de Séville, immensité de beauté et de richesse. Je ne ferai pas une description exhaustive de cette cathédrale, car il me faudrait écrire tout un livre. À l'intérieur, la cathédrale mesure 130,9 mètres de large sur 140,7 mètres de long, ce qui représente une superficie de 14 500 mètres carrés (chiffres tirés du livre

plan de la cathédrale). Il faut avoir avec soi le plan de la cathédrale pour pouvoir se retrouver. Elle contient 25 chapelles et des sanctuaires, c'est-à-dire 47 endroits à visiter à l'intérieur d'un même édifice. Le centre de la cathédrale est appelé «Une cathédrale dans la cathédrale». Nous y avons passé plus de trois heures sans toutefois pouvoir réussir à visiter toutes les chapelles et les autels. Il faut ici que je vous parle de La Porte du Prince. Dans cette cathédrale trône un monument à Christophe Colomb, et on dit que la dépouille du découvreur de l'Amérique repose ici. Si c'est le cas, j'ai mis mes mains sur le tombeau de Christophe Colomb et l'ai remercié d'avoir découvert un pays aussi beau que le nôtre.

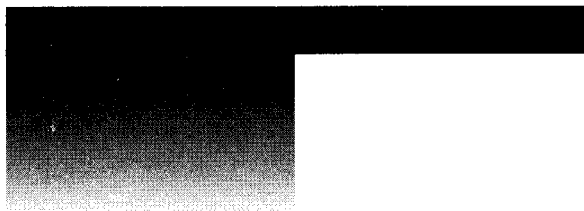
En après-midi, ce fut une autre grande découverte, l'Alcazar de Séville. Ici aussi, il faut avoir son guide en main pour apprécier la splendeur de l'immense château et aussi pour ne pas s'égarer en tournant en rond, car c'est presque un labyrinthe tellement il y a de salons, de patios, de jardins, de vestibules et j'en passe (39 pièces à visiter). Ses origines remontent au X^e siècle, et le guide mentionne que c'est le plus beau palais appartenant à la couronne d'Espagne. Tous les appartements de ce palais sont remplis de richesses d'une beauté incroyable. Je vogue d'une pièce à l'autre pendant au moins trois heures, occupée à admirer chaque plafond, chaque plancher, chaque mur, sans réussir à trouver deux pièces semblables. Les arches de plâtre sont de la véritable dentelle, de minuscules pièces de faïence taillées et collées pour former des dessins géométriques recouvrent les planchers; les boiseries, les tapisseries, les peintures et les lustres sont splendides...

Ces murs renferment bien des légendes, mais aussi des réalités: Don Juan est né dans cet Alcazar en 1478, de grands rois et des reines tels le roi Don Pedro, Alphonso X et la reine Isabel ont habité ce palais qui reçut Christophe Colomb et où furent organisées les célèbres expéditions au Nouveau Monde. Tous ces faits que je lisais dans mon guide me parlaient un peu, il y avait un lien entre mon pays et l'Espagne, peut-être que

mon pèlerinage n'aurait pas été complet si je n'avais pas visité cette partie de l'Espagne.

En organisant notre voyage, nous n'avions pas prévu venir à Séville, c'était une décision de dernière minute prise grâce à Anne, que je remercie d'avoir été si gentille et si patiente avec nous. Je crois que le destin nous mène toujours là où nous avons besoin d'aller, ça me fait réaliser que c'est le même phénomène qui se produit dans notre quotidien. Et à ma mémoire surgissait le souvenir du plus grand déboire de ma vie, ma séparation d'avec l'être cher en 1998. À ce moment-là, dans ma détresse, je ne réalisais pas que cet événement de la vie me rendrait plus forte et me préparerait à affronter d'autres difficultés en plus de contribuer à mon avancement personnel. Ce serait merveilleux si nous pouvions accepter le bien-fondé des événements de la vie en y voyant toujours une occasion de grandir, mais la vie est mystérieuse, elle nous réserve mille surprises. Demain, nous partirons pour Madrid ; j'y ferai peut-être aussi de grandes découvertes.

les 21 et 22 juin 2003



Madrid

Ce matin, nous quittons Séville et prenons le train pour Madrid. À notre arrivée, nous nous rendons à Plaza Mayor prendre un léger goûter avant de nous rendre à la pension. Chaque ville a sa Plaza Mayor (place ancienne) ou sa Calle Mayor (rue ancienne). Mayor signifie « plus âgée » ou « plus grande ». C'est la place ou rue la plus importante de la ville. Des boutiques, des terrasses et des restaurants sont disposés autour de cette grande place.

Aujourd'hui, il fait 39 °C et nous décidons de faire la sieste comme les gens du pays ; de toute façon, la plupart des endroits à visiter sont fermés en après-midi. C'était la fatigue qui nous rattrapait ou la chaleur qui nous accablait, mais nous ne nous sommes réveillés qu'à 18 heures. Nous nous dirigeons, Gérard et moi, vers la Basilique où nous assistons à la messe, puis nous visitons les lieux. Il y avait une autre cérémonie après la messe, je ne sais pas si c'était une pratique courante ou la fête de la patronne. Un bel autel, dont le retable doré représentait des scènes de la vie de Marie, couvrait une grande partie du mur. Cet autel était surélevé avec, de chaque côté, deux escaliers

formant une arche au-dessus d'un autre autel. L'espace étant restreint, les gens accédaient à l'autel par l'escalier de droite; après avoir embrassé les pieds de la Vierge, ils redescendaient de l'autre côté. J'ai longuement regardé défiler les gens avant de faire de même, la Vierge était tellement invitante!

Sur une Plaza près de la Basilique, un festival est en cours et, sur une estrade, des gens d'âge d'or, je dirais même d'âge très mûr, sont les vedettes d'un spectacle de chant, danse et comédie. Les chaises étant toutes occupées, nous restons debout sur la place à admirer ces braves gens. Une personne n'a pas d'âge tant qu'elle est active et qu'elle a le cœur jeune, et je les ai qualifiées de «jeunesses du troisième âge».

Plus tard, dans une ruelle, nous nous assoyons sur une terrasse pour prendre notre repas. J'ai souvent répété dans mon récit qu'il faut s'attendre à tout en Espagne et ici, on n'échappe pas à la règle. À ce bar à tapas, je commande une salade verte. Mon plat arrive: c'est une grande assiette garnie d'au moins cinq sortes de laitue, des feuilles entières arrosées d'huile d'olive; c'est une salade verte, sans aucun doute... Je n'ai pas d'ustensiles, alors j'en demande. Un couteau me serait très utile pour trancher ces grandes feuilles de laitue. Le serveur est entré dans le restaurant; il ne revient pas et moi, j'ai faim. Je me sers donc des moyens du bord, je mange toute ma salade avec mes doigts car le serveur ne revient toujours pas avec mes ustensiles. Après tout, mes mains sont les premiers outils que j'ai reçus à ma naissance; je remercie donc le Seigneur de m'avoir donné des mains! L'avais-je déjà, dans ma vie, remercié pour mes mains? En écrivant ces lignes, il me revient un incident à la mémoire. En mai dernier, en revenant de Tunisie, j'étais assise avec un Français dans l'avion et, pendant notre conversation, il me demanda la permission de faire une remarque sur mes mains. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Je n'ai jamais aimé mes mains: elles sont longues et maigres, avec de grosses veines bleues. Il me dit qu'il trouvait mes mains jolies, puis ajouta que mes mains faisaient des gestes gracieux et que, avec mes longs doigts, je passerais facilement pour une musicienne. J'étais

drôlement flattée... son compliment était-il ma récompense d'avoir remercié un jour le Seigneur pour les mains qu'Il m'avait données? Nous sommes toujours trop durs envers nous-mêmes, nous sommes nos propres ennemis... cessons de nous critiquer et remercions!

Madrid est une ville d'environ quatre millions d'habitants, et les activités diurnes comme nocturnes y sont nombreuses et intenses. Les couche-tard s'en donnent à cœur joie, et les touristes apprécient Madrid pour sa vie nocturne trépidante. C'est samedi, la «night life» bat son plein. Notre chambre est à proximité de la Plaza Mayor; les gens circulent à pied ou en voiture une bonne partie de la nuit, et le bruit est dérangeant. Il faut croire que nous ne sommes pas de «vrais» touristes! Il n'y a pas de ventilateur dans la chambre, ce qui n'améliore pas notre confort... Dormir les fenêtres ouvertes, dans ce vacarme, ou dormir les fenêtres fermées et crever de chaleur? Je mets fin à mon dilemme et fais mon choix. Afin de laisser les autres dormir, je sors une chaise sur le minuscule balcon et je surveille la circulation tout en écrivant à la lumière des réverbères.

J'ai réussi à dormir pendant quelques heures au petit matin. C'est dimanche le 22 juin, notre dernière journée dans la capitale. Nous faisons un tour de ville dans un de ces autobus à deux étages. Pour un coût minime, nous pouvons nous promener toute la journée, jusqu'à minuit. C'est très pratique: le billet que nous avons acheté nous permet d'arrêter n'importe où le long du trajet pour visiter les musées, les lieux historiques, les places ou les commerces et, à la fin de notre visite, de reprendre n'importe lequel de ces autobus touristiques, qui passent toutes les 15 minutes, pour continuer notre trajet. Il fait 44 °C, mais je préfère m'asseoir au deuxième étage de l'autobus: il n'y a pas de toit, alors je peux contempler la ville de haut et de loin entre nos arrêts. Je n'ai jamais vu autant de fontaines et de cascades d'eau, qui sont immenses, dans une seule et même ville. Madrid a vu défiler beaucoup d'événements à travers les siècles; la ville n'est pas austère pour autant, elle est plutôt romantique comme Séville. Dans un de ses magnifiques parcs, assise près d'une

fontaine, je ferme les yeux et je fais le souhait de vivre une vie aussi romantique que ce lieu enchanteur, rempli d'arbres et de fleurs. Est-ce que je m'attendais à voir mon prince charmant sortir des buissons ?

Puisque c'est le dimanche suivant la Fête-Dieu, nous revivons ce soir, dans les rues de Madrid, la même dévotion qu'à Séville. Une procession de grande envergure défile de la Plaza Mayor jusqu'à l'église, les gens s'agenouillent sur le trottoir au passage du Saint-Sacrement. Un groupe d'enfants qui font leur première communion suivent le défilé, les petites filles portent une robe blanche et un voile sur la tête, et les jeunes garçons en habit portent un brassard. Je revis ma première communion avec ces petites filles. Les Espagnols gardent précieusement certaines coutumes et on voit qu'ils en sont fiers. On dit « autre pays, autres mœurs », mais ces coutumes faisaient aussi partie de nos mœurs ! Avec une pointe de nostalgie, je me pose plusieurs questions aujourd'hui : Pourquoi avons-nous laissé tomber ces coutumes ? Est-ce que nos cérémonies religieuses seraient empreintes d'une plus grande dévotion et d'un plus grand respect si on les avait conservées ? Les réponses de mes lecteurs seront sûrement partagées !

Un Hard Rock Cafe... je me croirais sur notre continent, mais il en existe sur tous les continents car Anne me dit qu'il y en a chez elle, au Japon. La nourriture est américaine et le service est rapide, et c'est justement ce qu'il me faut après cette journée de tourisme.

Ce soir, nous goûtons un peu à la vie nocturne : sur la Plaza Mayor. Des spectacles de jonglerie, de magie et de musique se succèdent, se déplaçant d'une terrasse à l'autre. L'ambiance est à la fête et je veux en profiter au maximum sans avoir à me soûler. Le secret, c'est de siroter ma bière ; ainsi, le serveur n'apparaîtra pas à la table. Je jurerais que ces serveurs sont entraînés à sentir un verre vide, car ils surgissent aussitôt, le plateau à la main, tirés à quatre épingles, semblables au lapin que le magicien vient d'extirper de son chapeau. Mais nous

avons eu la chance d'écouter un quatuor de musique classique que j'ai fortement apprécié.

Il est minuit trente... vite il faut dormir malgré les 30 ° qui me collent à la peau et le bruit incommodant des voitures qui klaxonnent. J'avais apporté des bouchons pour les oreilles dont je n'avais jamais eu à me servir sur le chemin de Compostelle ; mais ce soir, comme ils me sont utiles !

Le lundi 23 juin 2003

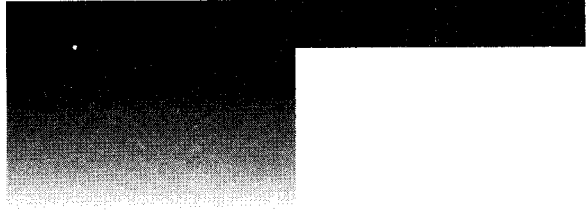


Une chanson dit que les nuits sont courtes à Winnipeg... elles le sont à Madrid aussi. Nous prenons encore une fois notre sac à dos et notre bâton, pas pour faire une agréable marche dans les montagnes ou à travers les immenses étendues de vignoble, ou encore pour traverser un mignon petit village, mais pour effectuer un long trajet en métro afin de nous rendre à l'aéroport. C'est peut-être pour cela que mon sac me semble si lourd ce matin, il est sûrement rempli à déborder de tous les souvenirs de beaux paysages et des rencontres effectuées sur le *Camino*. Nous nous séparons ici, Anne retourne au Japon où son travail l'attend (elle enseigne l'anglais aux jeunes Japonais), tandis que Gérard et moi rentrons au Canada où nous retrouverons nos activités quotidiennes, chacun dans notre communauté. Je dois avouer que j'ai beaucoup apprécié la présence d'Anne ; grâce à son ingéniosité et à son aisance à s'exprimer en espagnol, notre séjour à Séville et Madrid fut très agréable.

Le voyage de retour fut long mais sans incident, saint Jacques avait probablement pris l'avion avec nous. Il nous

protégeait toujours. Une belle surprise nous attendait à l'aéroport de Moncton. Clovis et Maryse avaient dit qu'ils ne seraient pas dans la région à notre retour, mais ils avaient fait une erreur dans leurs dates et étaient là pour nous accueillir. Ils repoussent l'idée que nous prenions un taxi et, avec leur grande générosité, ils offrent de nous reconduire à notre voiture, qui se trouve à l'autre bout de la ville, ce qui les éloigne de Shediac. Décidément, ce saint Jacques, il prévoit tout ! Si nous avons pris un taxi, ça nous aurait coûté les yeux de la tête ! Permettez-moi de vous raconter notre mésaventure ou plutôt notre étourderie. Nous avons oublié d'inscrire l'adresse de l'amie chez qui nous avons garé la voiture, mais nous sommes sûrs de nous rendre là directement et sans difficulté. Il est plus de minuit, nous n'avons vu la maison qu'une fois et les perspectives changent la nuit. C'est une subdivision, il y a plusieurs rues et nous nous mettons à tourner en rond, nous passons devant la maison quelques fois avant de la reconnaître. Je suis sûre qu'un chauffeur de taxi se serait impatienté et nous aurait jetés sur le trottoir, mais nos amis se sont montrés très patients.

Mes réflexions



Au moment de mettre de l'ordre dans mes écrits et de finir ce livre, deux ans se sont déjà écoulés depuis le début de mes préparatifs en vue de faire ce grand pèlerinage. Toutefois, il me semble que c'était hier tellement les souvenirs sont frais dans ma mémoire. Je dois vous avouer que le fait de reprendre mes notes et de les réécrire m'a fait revivre toutes les étapes du chemin et m'a aidée à préciser mes pensées, à découvrir d'autres bienfaits reçus de ce pèlerinage. Un de ces bienfaits est justement l'écriture de ce livre, car j'en ai tiré une grande satisfaction.

Par le biais de l'écriture, j'ai parcouru à nouveau ce grand chemin, cette fois-ci la marche ne me demandait pas d'effort physique et ne m'exposait pas à des possibilités de blessures ; il n'y avait pas non plus cette barrière de langue qui m'incommodait tant en Espagne. Ce nouveau pèlerinage a plutôt exigé de moi un grand effort moral, des heures de concentration, des heures devant l'ordinateur, des heures de lecture pour vérifier certains faits historiques, et j'en passe. À plusieurs reprises, j'ai voulu abandonner, mais une force, une petite voix me demandait de continuer. Après que j'ai partagé avec des amies le carnet de route que j'avais écrit pour mes enfants en guise de cadeau de Noël 2003, quelqu'un me suggéra de le faire publier et me

dit que je pourrais aider quelqu'un d'autre à entreprendre cette merveilleuse marche. Saint Jacques m'avait certainement envoyé cette personne pour m'insuffler la confiance en moi nécessaire. L'idée ne me quitta plus, allant jusqu'à hanter mes nuits; il fallait que je partage cette expérience avec d'autres, et si ce partage peut aider des gens à se décider d'aller marcher Compostelle, je serai prête en tout temps à donner l'aide que je pourrai apporter, dans la mesure de mon possible.

Compostelle est plus qu'une marche, c'est une démarche autant spirituelle que physique. Mais le *Camino* demeure une aventure essentiellement personnelle. Les motivations de marcher sont différentes pour tous. Moi, c'est l'aspect spirituel qui m'attirait; d'autres le feront plutôt comme activité sportive ou touristique. Mais, de toute façon, personne ne peut revenir de Compostelle sans avoir été marqué, sans être changé. Pour le profane, l'authenticité de saint Jacques est secondaire. L'important, c'est de faire le chemin; ce qu'on récolte au terme de sa route est immatériel. Le chemin continue son œuvre longtemps après que le pèlerinage est terminé; le chemin ne fait que commencer au moment où nous croyons l'avoir terminé... En réalité, la fin en est le début. ULTREYA! Ce cri de ralliement que lançaient anciennement les pèlerins à l'arrivée signifie: *En avant!* ou bien *Va plus loin!*

Faisant moi-même partie du Mouvement des Cursillos, j'étais fière de pouvoir marcher le chemin de l'étoile. C'était mon ULTREYA! En août 1949, 100 000 jeunes marchaient vers Compostelle, et cela donna naissance au Mouvement des Cursillos, qui fut reconnu officiellement par le Pape Pie XII. Ce grand mouvement d'action catholique est maintenant présent et actif dans plus de 60 pays et 1500 diocèses dans le monde.

Un auteur disait: «Ce n'est pas le pèlerin qui fait le chemin mais le chemin qui fait le pèlerin... » Je vous assure que le chemin a souvent eu raison de moi. Ce n'est en effet pas de tout repos de marcher 800 km avec un poids de 8 kilos (20 livres) accroché dans son dos. Mais mes malaises étaient toujours

atténués par la joie de marcher en parfaite communion avec une nature qui m'offrait tant de beauté et de diversité. Marcher dans le silence, marcher avec son Dieu, contempler, prier et vivre le moment présent font qu'on plonge au plus profond de soi, et chaque pas me donnait le goût d'aller plus loin. C'était un véritable retour aux sources intérieures, aux sources spirituelles et aux sources de la nature.

Sur la route, tous mes sens ont été sollicités : mes yeux ont été les témoins de très belles choses, mais aussi de souffrance et de misère ; mes oreilles ont joui du chant des oiseaux et du son des cloches des églises, elles ont aussi été dérangées par des bruits comme des voix trop fortes ; j'ai senti le parfum des fleurs et l'odeur du fumier ; mon palais s'est réjoui du bon vin et de la nourriture nouvelle, mais j'ai aussi déchiré à pleines dents des baguettes de pain sans beurre en pleine nature ; j'ai serré la main de gens chaleureux et j'ai aussi senti la douleur causée par une épine entrée dans ma main lors d'une chute... Saint-Exupéry disait : « L'essentiel est invisible. » Ce que l'on ressent, les leçons de vie que l'on apprend comme les prises de conscience que l'on fait, ne sont pas tangibles ; toutefois elles demeurent en nous, et les expériences vécues contribuent à changer notre perception de la vie. Je ne veux pas insinuer que ma démarche a changé toute ma vie et que je suis une meilleure personne pour autant. Je serai toujours comme le *Camino*, car le *Camino* est comme ma vie : inégal, difficile et changeant.

Compostelle... ce n'est pas de partir ou de marcher qui est le plus difficile, mais bien d'en revenir... Mon pèlerinage sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle demeurera toujours une des plus belles expériences de toute ma vie. Dans ma mémoire restera incrusté le souvenir des nombreuses rencontres, des partages entre pèlerins, des chaleureux accueils dans les gîtes, des conseils et des coups de main reçus soit des pèlerins, soit des habitants (ceux que j'ai surnommés mes anges).

Est-ce que je conseillerais ce grand pèlerinage ? Oui, quiconque peut marcher et a le goût d'une belle aventure

personnelle, d'une rencontre avec soi-même ou encore avec Dieu. Chaussez vos bottines de marche, enfiler votre sac à dos, prenez votre bâton de marche et partez sans hésitation! Mais attention, ne me prenez pas trop au mot, car ce voyage n'est pas comme n'importe quel voyage, il doit être sérieusement préparé. Mais si j'ai semé la graine dans votre cœur, prenez le temps de la laisser germer, arrosez-la bien et, surtout, ne la laissez pas mourir...

ANNEXE

1

Mon équipement

- Un bâton de marche en bois de fabrication artisanale.
- Des bottines de marche.
- Une gourde de 1,5 litres

Les objets doivent être rangés dans des sacs plastiques (Zip Lock) pour les protéger de l'humidité et faciliter un accès rapide à tout l'inventaire.

- Deux pantalons longs que l'on peut convertir en short par une fermeture à glissière (très pratique)
- Deux t-shirts en polyester, tissus très léger (un à manches longues pour me protéger du soleil et l'autre à manches courtes)
- Un chandail molletonné
- Un coupe-vent
- Trois sous-vêtements
- Trois paires de bas matelassé et trois paires de sous-bas
- Un pyjama en tissu léger

- Une paire de sandales
- Une couverture
- Une paire de gants de laine
- Un poncho imperméable pouvant couvrir mon sac à dos
- Une paire de guêtres imperméables
- Un chapeau à large rebord pour me protéger du soleil
- Une serviette grandeur moyenne pour la douche et une débarbouille
- Un rouleau de papier hygiénique et papier mouchoir
- Articles de toilette: savon, crème hydratante, crème solaire, peigne, dentifrice et brosse à dent, petit ciseau
- Un sac pour la pharmacie: Tylenol, Immodium(pour la turista) pansements, coussinets stériles pour ampoules(Compeed), onguent antibiotique, fil et aiguille (pour le drainage des ampoules), alcool et mercurochrome en sachet, sachet de sel
- Un sac contenant une corde à linge, pinces à linge, grosses épingles de sûreté (pour suspendre la lessive sur le sac à dos si nécessaire), un savon de pays pour la lessive, une petite lampe de poche
- Un appareil photo
- Des verres fumés
- Une montre-bracelet réveil-matin
- Un sac contenant mon passeport, crédentiale, carte de crédit et Carte la Populaire
- Un sac pour la documentation: guide, dictionnaire espagnol, carnet pour journal personnel, stylos

ANNEXE

2

Prière des pèlerins

Ô Dieu,

Qui nous as fait quitter notre pays,
Garde-nous sains et saufs
au cours de notre voyage,
accorde à tes enfants
la même protection.

Soutiens-nous dans les dangers
Et allège nos marches.

Sois-nous une ombre contre la pluie et le froid.

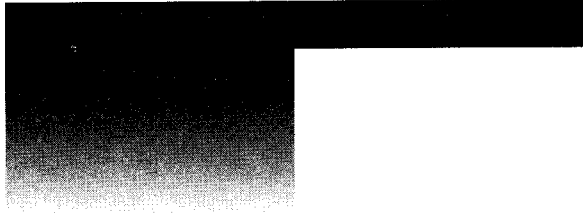
Porte-nous dans nos fatigues
et défends-nous contre tout péril.

Sois le bâton qui évite les chutes
Et le port qui accueille les naufragés :
ainsi, guidés par Toi,

nous atteindrons avec certitude notre but
et reviendrons sains et saufs à la maison.

Source : *Prier*, juillet-août 1991, p. 15.

Bibliographie



Guide

LEPÈRE, François. *Sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Le Camino Francès*, Lepère Éditions, 2003.

Ouvrages

BARRAL I AITET, Xavier. *Compostelle le grand chemin*. Découvertes Gallimard, 1993.

HUCHET, Patrick et BOËLLE, Yvon. *Sur les chemins de Compostelle*. Éditions Ouest-France, 2002.

Le Livre d'Or de Compostelle: Cent légendes et récits de pèlerins du Moyen Âge à nos jours. Bayard, 2004.

Témoignages

FRIGAULT, Jacques A. *Le carnet de route du pèlerin acadien*. Éditions La Grande Marée, 1999.

COELHO, Paulo. *Le Pèlerin de Compostelle*. Éditions Anne Carrière, Paris, 1996.

BERNIER, Claude. *Mes 2000 kilomètres sur les sentiers de Saint-Jacques-de-Compostelle*. Éditeurs Arion, 2002.

LEBLANC, Denis. *Journal d'un Pèlerin moderne*. Sadhana Publications Spirituelles, 2001.

LABRÈCHE, Jean-Marc. *Les Pas... sages d'un Pèlerin : Saint-Jacques-de-Compostelle*. Éditions de Mortagne, 2003.

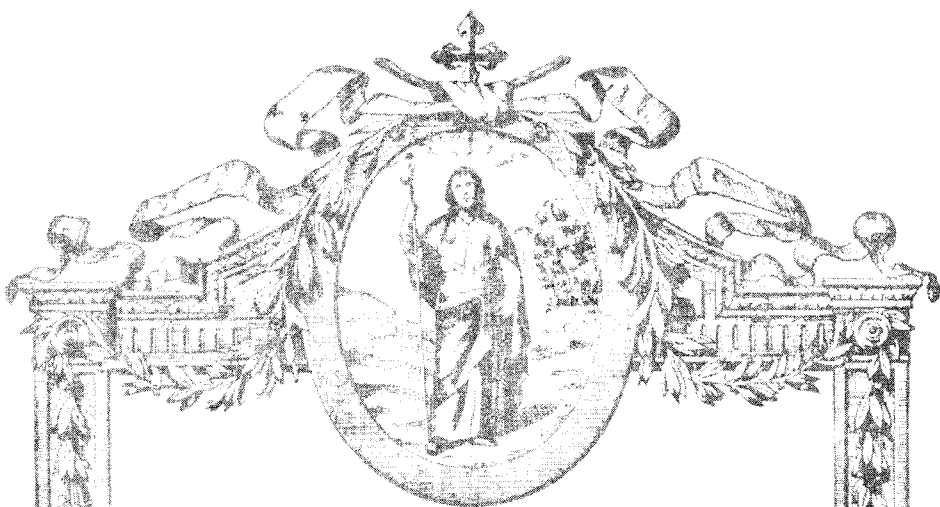
HOULE, Bernard. *1600 kilomètres à pied : À la découverte de la route de Compostelle*. Éditions du Méridien, 2000.

MACLAINE, Shirley. *Mon chemin de Compostelle, un voyage de l'esprit*. Plon, 2000.

Magazines

Fêtes et Saisons au service de la foi. Je pars pour Compostelle. mars 2002-avril 2003

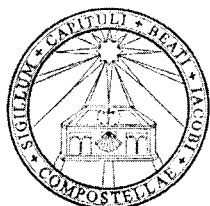
Pèlerin. Magazine hors-série. *L'aventure vers Saint-Jacques-de-Compostelle*. Bayard, avril 2003



CAPITULUM hujus *Almae Apostolicae et Metropolitanae Ecclesiae Compostellanae sigilli Altaris Beati Jacobi Apostoli* custos, ut omnibus *Fidelibus et Peregrinis ex toto terrarum Orbe, devotionis affectu vel voti causa, ad limina Apostoli Nostri Hispaniarum Patroni ac Tutelaris SANCTI JACOBI* convenientibus, *authenticas visitationis litteras expediat, omnibus et singulis praesentes inspecturis, notum facit: Dnam.*

Gilbertam Saulnier
hoc sacratissimum Templum pietatis causa devote visitasse. In quorum fidem praesentes litteras, sigillo ejusdem Sanctae Ecclesiae munitas, ei confero.

Datum Compostellae die 17 mensis Junii
anno Dni 2003.



J. Arredondo
Secretarius Capitularis





Issue d'une famille nombreuse, Gilberte Saulnier est née le 6 juin 1941 à Saint-Irénée, au Nouveau-Brunswick. Elle fréquente la petite école locale jusqu'à la sixième année. Elle fréquente ensuite l'Académie Sainte-Famille de Tracadie et complète ses études secondaires à l'École Régionale de Tracadie en 1959. L'année suivante, elle poursuit sa formation à l'École normale de Fredericton, pour devenir enseignante.

Puis, le destin la mène à Oshawa, en Ontario; et pendant dix ans, elle consacre sa vie à ses cinq enfants. En 1970, elle revient à Tracadie, où elle enseigne jusqu'à sa retraite, en 1998. Elle a toujours été active dans sa communauté durant ses années de travail, et la retraite lui permet d'organiser sa vie entre les activités familiales, le bénévolat, le sport pratiqué quotidiennement et la relaxation.

Grandeoureuse de la nature et de l'aventure, c'est avec passion qu'elle a entrepris ce long périple de 800 km à pied.

À ce moment-là, j'avais le vent dans les voiles: je vivais, je respirais, je mangeais pratiquement du Compostelle tellement mes pensées étaient axées sur le chemin de Compostelle. J'ai alors décidé que rien ne pourrait m'arrêter; si Gérard abandonnait l'idée du voyage... je trouverais quelqu'un d'autre pour m'accompagner. De toute façon, je me sentais déjà engagée sur le *Camino* (chemin). Mon cheminement avait débuté; la roue tournait et m'emportait dans le tourbillon des recherches et des lectures, je me documentais sur Internet et à la bibliothèque.

ISBN 2-923016-97-1



9 782923 016979



Les Éditions
de la Francophonie